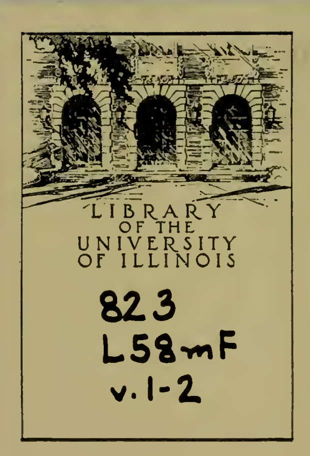


LE MOINE.

AVIS DE L'AUTEUR ANGLAIS.

L'histoire de *Santon Barsisa*, rapportée dans le *Gardien*, m'a suggéré la première idée de ce roman. — L'anecdote de la *Nonne sanglante* est une ancienne tradition, à laquelle on ajoute encore foi dans quelques parties de l'Allemagne. On voit encore, sur les confins de la Turinge, les ruines du château de *Lavenstein*, qu'on dit avoir été le lieu de la scène. — Le *Roi de l'eau* est un fragment d'une ballade danoise; et la romance de *Bellerma* et *Durandarte* est la traduction de quelques stances qui se trouvent dans un recueil d'anciennes poésies espagnoles, qui contient aussi la chanson de *Gayferos* et *Mélésindra*, dont il est parlé dans *Don Quichotte*. — Tels sont les plagiats dont je me reconnois coupable; mais je crains bien que les gens instruits n'en découvrent dans le cours de mon ouvrage beaucoup d'autres dont je ne me doute pas.

L'auteur, dans une petite pièce de vers qui sert de préface à son livre, annonce encore qu'il est un jeune homme à peine âgé de vingt ans.



Restez, enchanteresse, restez pour ma destruction. *Page 105.*

LE MOINE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME PREMIER.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque. — HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS AUGUSTINS, n° 9.
1811.

LE MOINE.

CHAPITRE PREMIER.

« Si quelqu'un vous paroît excessivement « vertueux, si vous rencontrez un homme « qui, déchaîné contre les vices dont il est « peut-être exempt, ne compatit point aux « foiblesses d'autrui, ressouvenez-vous de « mes paroles. Croyez que cet homme, en « apparence si parfait, cache sous des de- « hors séduisans un cœur gonflé d'orgueil « et de luxure. »

Prophétie de la Bohémienne.

Il y avoit à peine cinq minutes que la cloche du couvent sonnoit, et déjà l'église des Dominicains étoit si pleine d'auditeurs, qu'on pouvoit à peine s'y retourner. N'allez pas vous imaginer que la dévotion, ou le desir de s'instruire, fut le motif d'un si grand empressement : chercher quelques sentimens de piété vraie parmi un peuple aussi superstitieux que celui de Madrid, ce

seroit peine perdue. Chacun avoit ses raisons pour venir à l'église, raisons secrètes dont il seroit difficile d'obtenir l'aveu, et qui n'avoient aucune conformité avec les apparences. Les femmes y venoient, en général, pour se montrer, et les hommes pour les voir; quelques-uns pour entendre le prédicateur, qui jouissoit d'une grande célébrité; d'autres pour passer le temps en attendant l'heure de la comédie; en un mot, une moitié de Madrid s'attendoit à rencontrer là l'autre moitié. Les seules personnes qui desiroient réellement d'entendre le sermon étoient quelques dévotes sexagénaires, et environ une demi-douzaine de prédicateurs rivaux qui se disposoient à le critiquer, et même à le tourner en ridicule, s'il étoit possible. Quant au reste de l'auditoire, le révérend Père pouvoit, à son choix, prêcher bien ou mal; prêcher même ou ne pas prêcher, c'étoit là le moindre de leurs soucis.

Quoi qu'il en soit, et quel que fût le motif particulier de chaque individu, il est au moins certain que jamais l'église des Dominicains n'avoit contenu une plus nombreuse assemblée. Tous

les coins étoient remplis, toutes les chaises occupées. Les statues mêmes, placées pour l'ornement entre les colonnes de la nef, étoient ce jour-là utiles au public; on voyoit des enfans vivans suspendus sur les ailes des chérubins. Saint Dominique, saint François, saint Marc, portoient chacun un spectateur, et sainte Agathe se trouvoit chargée d'un double fardeau. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, malgré toute leur diligence, nos deux arrivantes, en entrant dans l'église, regardèrent inutilement à droite et à gauche, et ne trouvèrent plus une seule place vacante.

Cependant la plus âgée des deux continua de se porter en avant, faisant fort peu d'attention aux murmures de mécontentement qui s'élevoient contre elle. On lui crioit en vain de tous côtés : « Je vous assure, madame, qu'il n'y a point de place ici. — Mais, Segnora, ne poussez donc pas si fort; vous culbutez tout le monde. — Encore un coup, madame, vous ne pouvez pas passer par là. Bon Dieu, qu'il y a des gens insupportables ! » La chère tante étoit obstinée : elle travailla avec tant

d'activité de ses pieds, de ses genoux et de ses coudes, qu'elle se trouva en assez peu de temps au milieu de l'église, et à dix pas tout au plus de la chaire. Sa compagne l'avoit suivie en silence, profitant, d'un air timide, de chaque pied de terrain que gagnoit sa conductrice. » Sainte Vierge, s'écria la vieille, quelle chaleur! je voudrois qu'on m'expliquât ce que tout cela veut dire? pourquoi cette foule insupportable? Pas une chaise vacante, et pas un homme assez galant pour nous offrir la sienne! Je croyois qu'à Madrid on étoit plus poli. »

Ce propos excita l'attention de deux jeunes gens qui, penchés en avant sur le dossier de leur chaise, et le dos tourné contre le septième pilier, à compter depuis le portail, causoient ensemble, et avoient l'air de se faire mutuellement quelques confidences. Tous les deux étoient fort bien mis. Entendant cet appel fait à leur politesse par une voix de femme, ils tournèrent un peu la tête, et cherchèrent des yeux celle qui venoit de parler. Elle avoit levé son voile pour mieux distinguer le monde qui l'environnoit. Voyant que cette dame

avoit les cheveux roux et les yeux louches, les deux jeunes gens reprirent leur première attitude, et continuèrent leur conversation.

« Retournons au logis, ma chère tante, je vous en prie, dit l'autre; la chaleur est insupportable; il y a tant de monde ici que cela fait peur. »

La voix de celle qui prononça ces mots étoit remarquable par son extrême douceur. Les deux jeunes gens tournèrent la tête de nouveau; mais ils ne se contentèrent pas cette fois de jeter un coup d'œil; tous deux firent involontairement un mouvement de surprise en apercevant celle qui venoit de parler.

Cette voix étoit celle d'une femme qui paroissoit jeune, et dont tout l'ensemble étoit bien propre à faire naître le plus vif desir de voir son visage. Malheureusement le voile noir dont il étoit couvert n'étoit point transparent; mais la foule l'avoit un peu dérangé, en sorte qu'il étoit possible d'apercevoir un cou qui ne le cédoit point en beauté à celui de la Vénus de Médicis. Blanc comme la neige, il étoit ombragé par une forêt de cheveux châtains qui descendoient en boucles jusqu'à sa cein-

ture. Sa taille étoit légère et flexible comme celle d'une nymphe des bois; son sein étoit soigneusement voilé. Elle portoit à son bras un chapelet à gros grains. Sa robe blanche, qu'ornoit une ceinture bleue, laissoit voir un pied mignon, dont un soulier mordoré dessinoit agréablement la forme. Telle étoit la femme à laquelle le plus jeune des deux s'empressa d'offrir sa chaise; exemple que l'autre fut obligé d'imiter envers la dame aux yeux louches.

Celle-ci accepta l'offre avec de grandes démonstrations de reconnoissance, mais sans se faire prier. La jeune l'accepta également, mais sans autres complimens qu'une révérence. Don Lorenzo (tel étoit le nom du jeune homme) se procura une autre chaise, et se plaça près d'elle; mais ce ne fut qu'après avoir dit à l'oreille quelques paroles à son ami, qui, entendant à demi-mot, se plaça de son côté près de la vieille dame, et entra avec elle en grande conversation.

« Vous êtes sans doute, mademoiselle, arrivée depuis peu de temps à Madrid, dit Lorenzo à sa belle voisine; tant de charmes y auroient déjà fait du

bruit, si ce n'étoit pas aujourd'hui votre première apparition ; la jalousie des femmes et les hommages des personnes de mon sexe auroient déjà attiré sur vous l'attention générale. »

Il attendit une réponse ; mais comme ce qu'il avoit dit n'étoit pas une interrogation directe, la jeune personne ne répondit point. Après quelques instans de silence, il reprit :

« En soupçonnant que vous êtes étrangère à Madrid, ai-je fait, mademoiselle, une fausse conjecture ? »

La jeune personne hésita ; après quelques instans d'indécision, elle se détermina à lui répondre tout bas : — « Non, monsieur. »

« Comptez-vous y rester long-temps ?

« Oui, monsieur. »

« Je m'estimerois fort heureux, s'il étoit en mon pouvoir de vous y procurer quelque agrément. Je suis bien connu à Madrid, et ma famille a du crédit à la cour. Si vous me permettez de vous y rendre quelque service, ce sera tout à la fois m'honorer et m'obliger. »

A moins que cette jeune personne, dit-il en lui-même, n'ait fait vœu de

ne jamais répondre que par monosyllabes, elle doit à présent me dire quelque chose.

Lorenzo fut trompé dans son attente ; elle ne lui répondit que par une profonde inclination de tête.

Il s'aperçut alors que sa voisine n'aimoit pas la conversation. Mais cette taciturnité provenoit-elle d'orgueil, de discrétion, de timidité, ou d'un défaut de vivacité, c'est ce dont il ne pouvoit encore s'éclaircir.

Après quelques instans de silence : « On voit, mademoiselle, que vous connoissez peu nos usages, puisque vous continuez à porter votre voile. Permettez-vous que je vous en débarrasse ? »

Au même instant Lorenzo avança la main vers le voile : elle l'arrêta.

« Non, monsieur, je n'ôte jamais mon voile en public. »

« Et quand vous l'ôteriez, ma nièce, quel mal y auroit-il ? je vous prie, dit Léonelle (c'étoit le nom de la vieille) ; ne voyez-vous pas que toutes les autres dames ont ôté le leur ? J'ai déjà mis le mien de côté, et assurément si j'expose mon visage aux regards du public, il

me semble que vous pouvez bien aussi exposer le votre. Allons, mon enfant, ôtez votre voile; je vous réponds que personne ne s'enfuira en vous voyant. »

« Ma chère tante, ce n'est pas l'usage en Murcie. »

« En Murcie ! et qu'importe? Vous ne cesserez donc pas de nous parler de ce triste pays? Si c'est la coutume à Madrid, cela doit nous suffire. Otez donc votre voile; obéissez-moi sur-le-champ, Antonia; vous savez que je n'aime point la contradiction. »

La nièce ne répondit point; mais elle ne s'opposa plus aux efforts de don Lorenzo, qui, fort de l'approbation de la tante, se hâta d'enlever le voile. La plus jolie figure se présenta alors à son admiration; ce qu'on peut appeler une vraie tête de séraphin. Cependant elle étoit plus jolie que belle; le charme provenoit moins de la régularité de ses traits que de l'air de douceur et de sensibilité répandu sur toute sa physionomie : elle paroissoit âgée tout au plus de quinze ans. Chaque partie de son visage, prise séparément, n'étoit point parfaite, mais le tout étoit adorable. Sa peau n'étoit pas totalement exempte de

taches ; ses yeux n'étoient pas fort grands ; ses paupières n'étoient pas extraordinairement longues ; mais ses lèvres avoient la fraîcheur de la rose ; son cou, sa main, son bras, tout étoit parfait ; ses yeux étoient doux et brillans comme le ciel. Un sourire fin, qu'on voyoit errer sur ses lèvres, annonçoit en elle une aimable vivacité que comprimoit visiblement son excessive timidité. L'embarras de la modestie se peignoit dans tous ses regards, et lorsqu'ils rencontroient par hasard ceux de Lorenzo, aussitôt on les voyoit retomber sur son rosaire. Ses joues se coloroient ; elle disoit alors son chapelet avec beaucoup d'attention, comme on peut le croire.

Lorenzo tenoit les yeux fixés sur elle, avec un mélange de surprise et d'admiration. Léonelle crut devoir faire quelques excuses sur la timidité puérile de sa nièce.

« C'est une enfant, dit-elle, qui n'a jamais vu le monde ; elle a été élevée dans un vieux château de la Murcie, et n'a jamais eu d'autre société que celle de sa mère, qui, Dieu lui fasse paix, n'a pas le sens commun, quoiqu'elle

soit ma sœur et de père et de mère. »

« Et elle n'a pas le sens commun ! dit don Christoval avec un feint étonnement ; cela me paroît fort extraordinaire. »

« Oh ! c'est un fait, monsieur ; et cependant voyez comme certaines gens ont du bonheur ! Un jeune seigneur, d'une des premières maisons de Madrid, s'avisa de trouver que ma sœur avoit de l'esprit et qu'elle étoit jolie. Pure chimère ! ma sœur avoit à la vérité des prétentions à tout cela ; mais moi qui la connois, je sais fort bien qu'elle n'avoit ni esprit ni beauté, et j'ose me flatter que si j'avois pris pour plaire la moitié autant de peines.... Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Je disois donc, monsieur, qu'un jeune seigneur devint amoureux d'elle, et l'épousa à l'insu de son père. Leur union resta secrète pendant près de trois ans ; mais enfin le vieux marquis, fort mécontent en apprenant cette nouvelle, prit aussitôt la poste pour Cordoue, résolu de faire arrêter Elvire, et de l'envoyer si loin qu'on n'en entendît jamais parler. Quel tapage il fit, grand Dieu ! lorsqu'en arrivant il trouva qu'elle s'étoit

échappée, qu'elle étoit allée rejoindre son mari, et qu'ils venoient de s'embarquer l'un et l'autre pour les Indes occidentales! Il jura, tempêta contre nous tous, comme s'il eût été possédé du malin esprit; il fit jeter mon père dans une prison; mon pére! qui, j'ose le dire, étoit bien le plus honnête cordonnier qu'on pût trouver dans Cordoue; et quand il nous quitta, il eut la cruauté de nous enlever le petit garçon de ma sœur; un enfant de deux ans, que, dans la promptitude de sa fuite, elle avoit été forcée de nous laisser. J'ai tout lieu de présumer qu'il en a fort mal agi avec le pauvre enfant; car nous avons reçu, peu de mois après, la nouvelle de sa mort. »

« C'étoit, madame, un méchant vieillard que ce marquis-là, » dit don Christoval.

« Un grossier, un homme sans discernement! Croiriez-vous, monsieur, qu'il eut l'insolence de me dire, lorsque je m'efforçois de l'appaiser: « Retirez-vous, sorcière. Je voudrois, pour punir le comte, que votre sœur vous ressemblât. »

« Voilà un propos fort ridicule,

s'écria don Christoval. Je ne doute pas que le comte, au contraire, n'eût été fort aise d'échanger, s'il eût été possible, une sœur pour l'autre. »

Ah! monsieur, vous êtes réellement trop poli. Cependant je ne suis pas fâchée, d'après l'événement, qu'il ait donné la préférence à ma sœur. La pauvre Elvire n'a pas eu fort à se féliciter des suites de cette union. Après treize mortelles années de séjour en Amérique, son mari mourut; elle revint en Espagne, sans argent, sans ressource, sans asile où elle pût reposer sa tête. Antonia, que vous voyez, étoit le seul enfant qui lui restât. Son beau-père, toujours irrité contre le comte, s'étoit remarié pendant leur absence; il avoit eu de sa seconde femme un fils qu'on dit être aujourd'hui un fort aimable jeune homme. Le vieux marquis refusa de voir ma sœur à son retour; cependant il lui assigna une modique pension, moyennant qu'elle iroit vivre avec son enfant en Murcie, dans un vieux château qui avoit été jadis l'habitation favorite de son fils aîné, et que, pour cette raison, le vieux marquis laissoit tomber en ruine. Ma sœur

accepta la proposition, et se rendit en Murcie, où elle est restée jusqu'à la fin du mois dernier. »

« Et quelle affaire l'a conduite à Madrid ? » dit Lorenzo, qui avoit écouté avec le plus vif intérêt le récit de Léonelle.

« Hélas ! monsieur son beau-père vient de mourir ; l'intendant du château de Murcie a refusé de lui payer plus long-temps sa pension. Elle vient d'arriver à Madrid dans l'intention d'adresser ses sollicitations au jeune marquis ; mais je crains qu'elle n'ait pris une peine inutile. Vous n'avez jamais trop d'argent, vous autres jeunes seigneurs, et vous n'êtes jamais disposés à vous en dessaisir en faveur des femmes, lorsqu'elles sont un peu âgées. J'avois conseillé à ma sœur de charger Antonia d'aller présenter ses demandes ; mais elle a rejeté mon conseil. Elle est si obstinée ! Antonia, avec sa jolie petite figure, auroit pu obtenir tout ce qu'elle auroit demandé. »

« Et pourquoi, dit don Christoval d'un ton ironiquement passionné, s'il faut une jolie figure, votre sœur n'a-t-elle pas recours à vous ? »

« Monsieur, vous me rendez confuse. Je ne sais pas si ma sœur auroit pu songer à cet expédient; mais, quant à moi, je connois le danger de pareilles commissions, et je n'oserois jamais m'exposer.... Les hommes sont aujourd'hui si méchans! »

« Vous avec donc, madame, une grande aversion pour les hommes? »

« Monsieur, jusqu'à présent je n'ai pas lieu.... »

« Mais s'il arrivoit qu'à présent un jeune homme aimable vous proposât, par exemple, le mariage, auriez-vous la cruauté de rejeter ses offres? »

« Un jeune homme aimable? Je verrois alors, monsieur, ce que j'aurois à faire. »

En disant ces mots elle voulut jeter à don Christoval un regard tendre et significatif; mais, grace à l'obliquité de ses yeux, ce fut Lorenzo qui le reçut. Il fit une profonde révérence en signe de remerciement.

« Puis-je vous demander, dit-il, le nom du jeune seigneur auprès duquel donna Elvire se propose de faire des démarches? »

« Le marquis de Las Cisternas. »

« Cisternas ! je le connois beaucoup. Il n'est pas en ce moment à Madrid ; mais on l'attend incessamment. C'est un excellent jeune homme ; et si l'aimable Antonia me permet d'être auprès de lui son avocat, je crois pouvoir lui rapporter d'heureuses nouvelles. »

Antonia leva sur lui ses beaux yeux bleus, et le remercia par un agréable sourire. Léonelle fit des remerciemens beaucoup plus bruyans, et accepta son offre avec les assurances de la plus vive reconnoissance. « Mais, Antonia, pourquoi ne parlez-vous pas, mon enfant? Répondez aux civilités de monsieur. Auriez-vous la bonté de m'expliquer, continua-t-elle en s'adressant à don Christoval, à quelle occasion tant de monde se trouve aujourd'hui rassemblé dans cette église ? »

« Ignorez-vous, madame, que le père Ambrosio, prieur de ce couvent, fait ici un sermon tous les jeudis ? Tout Madrid retentit de ses louanges, et comme il n'a encore prêché que trois fois, tout le monde accourt pour l'entendre. Quoi ! le bruit de sa renommée n'est pas parvenu jusqu'à vous !

« Hélas! monsieur, je ne suis arrivée

que d'hier à Madrid, et nous sommes si peu instruits à Cordoue de ce qui se passe dans le reste du monde, que le nom d'Ambrosio n'y est pas encore parvenu. »

« Ce nom est ici dans toutes les bouches; hommes et femmes, jeunes et vieux, n'en parlent qu'avec enthousiasme. Nos grands d'Espagne le comblent de présens; leurs femmes ne veulent que lui pour confesseur; il est connu par toute la ville sous le nom de l'homme de Dieu. »

« Il est sans doute, monsieur, d'une illustre origine, dit Léonelle. »

« C'est ce qu'on ne sait point. Le dernier prieur des Dominicains le trouva, comme il étoit encore enfant, à la porte de son couvent. On fit d'inutiles recherches pour découvrir qui l'avoit laissé là; il a été élevé dans le monastère. On a remarqué en lui dès son enfance beaucoup de goût pour l'étude et la vie retirée, et aussitôt qu'il a été en âge, il a prononcé ses vœux. Personne depuis n'est venu le réclamer, et l'on ignore encore le secret de sa naissance. Les moines, charmés d'entretenir le crédit que donnent à leur couvent les talens de cet homme, n'ont pas hésité à pu-

blier que c'est un présent qui leur a été fait par la sainte Vierge. Il faut avouer que la singulière austérité de sa vie donne à cette fable un air de probabilité. Il est à présent âgé d'une trentaine d'années. Toutes les heures de sa jeunesse ont été consacrées à l'étude, dans un isolement absolu de la société et dans de continuelles mortifications. Nommé prieur de sa communauté il y a environ trois semaines, il n'avoit jamais franchi les murs de son couvent; il ne les franchit même à présent que pour se rendre à la chaire de cette église, où tout Madrid accourt, comme vous voyez, pour l'entendre. On le dit fort savant et fort éloquent. Il n'a pas, dans tout le cours de sa vie, transgressé un seul des réglemens de son ordre; on n'aperçoit pas la plus légère tache sur son caractère, et quant à son vœu de chasteté, on assure, madame, qu'il ne sait pas même quelle différence il y a entre un homme et une femme: aussi est-il déjà regardé comme un saint par le commun peuple. »

« Si l'on est saint à ce prix, dit Antonia, je puis bien me flatter aussi d'être une sainte. »

« Miséricorde ! s'écria Léonelle ; de quelle question vous occupez-vous là, ma nièce ? ces sortes de sujets ne sont point de la compétence d'une jeune personne. Ne devez-vous pas ignorer qu'il existe dans le monde ce qu'on appelle des hommes ? ne devez-vous pas imaginer que tout le monde est du même sexe que vous ? Toute la différence est que les uns ont de la barbe, et que les autres n'en ont point ; ceux-ci la gorge rebondie, ceux-là..... »

Léonelle eût probablement continué d'instruire sa petite nièce par le moyen de ces ingénieuses distinctions, si un murmure de contentement, qui se répandit en ce moment par toute l'église, n'eût annoncé l'arrivée du prédicateur. Donna Léonelle se leva de dessus sa chaise pour le mieux voir, et Antonia imita son exemple.

Le prédicateur étoit un fort bel homme ; sa figure étoit extrêmement agréable, sa taille haute et son aspect imposant ; un nez aquilin, un œil noir et brillant, d'épais sourcils fort rapprochés, étoient les traits les plus remarquables de sa physionomie ; ses cheveux étoient d'un brun clair. Quoiqu'il ne fût

encore qu'à la fleur de l'âge, l'étude et les veilles avoient presque totalement décoloré ses joues. Son front serein paroissoit être le siége de la candeur et de la vertu ; tous ses traits exprimoient le contentement intérieur d'une ame également exempte de soins et de crimes : il salua l'auditoire d'un air fort humble. On remarquoit encore dans son regard vif et pénétrant une sorte de sévérité qui commandoit la vénération, et dont peu de personnes pouvoient soutenir l'aspect. Tel étoit Ambrosio, prieur des Dominicains, et surnommé l'homme de Dieu.

Antonia sentit en le voyant un plaisir inexprimable. Elle attendoit impatiemment que le moine vînt à parler, et quand il parla, le son de sa voix pénétra jusqu'au cœur de la jeune fille. Les autres auditeurs, quoique moins vivement émus, n'entendirent point le prédicateur sans intérêt : tous étoient attentifs, et le plus profond silence régnoit jusque dans les chapelles les plus reculées. Lorenzo lui-même ne put résister au charme; il oublia qu'Antonia étoit assise auprès de lui, et n'eut d'attention que pour le prédicateur.

Ambrosio développa en termes clairs, simples et énergiques, les beautés de la religion ; il expliqua, avec autant de clarté que de précision, quelques articles obscurs des saintes écritures ; il déclama contre les vices de l'humanité, dépeignit les châtimens qui leur étoient réservés dans l'autre monde; et sa voix alors, tout à la fois distincte et profonde, devint terrible comme celle de la tempête. Pas un seul auditeur qui ne fît, en frémissant, un retour sur sa vie passée ; chacun crut entendre rouler le tonnerre sur sa tête, et voir sous ses pieds l'abyme de l'éternité. Mais lorsque, par une brusque transition, Ambrosio vint à peindre la douce sérénité d'une conscience pure, les récompenses promises aux ames vertueuses, l'auditoire reprit insensiblement courage; on vit reparoître sur tous les visages l'espoir et la confiance en la miséricorde infinie de Dieu. On attendoit avec impatience chaque parole consolante qui sortoit de la bouche du prédicateur, et bientôt, en écoutant sa voix mélodieuse, chacun se crut transporté dans ces heureuses régions qu'il dépeignoit à l'imagination avec des couleurs si vives et si brillantes.

d'estime, je pourrois même dire d'affection, que je suis moi-même étonnée de la vivacité de mes sentimens. »

« Vous êtes jeune, reprit Lorenzo en souriant; il est naturel que votre cœur sente vivement ces premières impressions; que, simple et sans artifice comme vous paroissez l'être, vous ne soupçonniez point les autres de dissimulation, et que, ne voyant le monde qu'à travers le prisme de votre propre innocence, tout ce qui vous environne vous paroisse digne de votre estime; mais il faut vous attendre à voir se dissiper ces séduisantes illusions, à découvrir dans ceux qui excitent le plus votre admiration des sentimens quelquefois avilissans, à trouver même des ennemis dans ceux qui vous montrent le plus de bienveillance. »

« Hélas! monsieur, répondit Antonia, les infortunes de mes parens ne me fournissent que trop d'exemples de fausseté et de perfidie; cependant je ne puis croire que le trait de sympathie qui me porte involontairement vers ce digne religieux, doive m'inspirer des craintes pour l'avenir. »

« Je ne le crois pas plus que vous. Le

pere Ambrosio jouit d'une excellente réputation. Un homme d'ailleurs qui a passé toute sa vie entre les murs d'un couvent ne peut avoir trouvé l'occasion de mal faire, quand même il en auroit eu la volonté; mais à présent que, par les devoirs de son état, il va se trouver obligé de sortir de temps en temps de sa retraite, de voir un peu le monde, qui lui est encore inconnu, il faut voir comment il soutiendra cette épreuve. »

« Oh ! j'espère qu'il la soutiendra glorieusement. »

« Je l'espère aussi, mademoiselle, et l'intérêt que vous prenez à ses succès, s'il en étoit instruit, seroit sans doute pour lui un grand motif d'encouragement. Tout annonce d'ailleurs qu'il est né pour faire exception à la règle générale, et l'envie chercheroit en vain à noircir son caractère. »

« Vous me faites, monsieur, beaucoup de plaisir en me donnant cette assurance. Je suis charmée de pouvoir me livrer sans crainte au penchant qu'il m'inspire, et j'aurois été bien fâchée, si vous m'eussiez conseillé de résister à ce sentiment. Ma tante, monsieur dit que le père Ambrosio est un homme

d'estime, je pourrois même dire d'affection, que je suis moi-même étonnée de la vivacité de mes sentimens. »

« Vous êtes jeune, reprit Lorenzo en souriant; il est naturel que votre cœur sente vivement ces premières impressions; que, simple et sans artifice comme vous paroissez l'être, vous ne soupçonniez point les autres de dissimulation, et que, ne voyant le monde qu'à travers le prisme de votre propre innocence, tout ce qui vous environne vous paroisse digne de votre estime; mais il faut vous attendre à voir se dissiper ces séduisantes illusions, à découvrir dans ceux qui excitent le plus votre admiration des sentimens quelquefois avilissans, à trouver même des ennemis dans ceux qui vous montrent le plus de bienveillance. »

« Hélas! monsieur, répondit Antonia, les infortunes de mes parens ne me fournissent que trop d'exemples de fausseté et de perfidie; cependant je ne puis croire que le trait de sympathie qui me porte involontairement vers ce digne religieux, doive m'inspirer des craintes pour l'avenir. »

« Je ne le crois pas plus que vous. Le

pere Ambrosio jouit d'une excellente réputation. Un homme d'ailleurs qui a passé toute sa vie entre les murs d'un couvent ne peut avoir trouvé l'occasion de mal faire, quand même il en auroit eu la volonté; mais à présent que, par les devoirs de son état, il va se trouver obligé de sortir de temps en temps de sa retraite, de voir un peu le monde, qui lui est encore inconnu, il faut voir comment il soutiendra cette épreuve. »

« Oh ! j'espère qu'il la soutiendra glorieusement. »

« Je l'espère aussi, mademoiselle, et l'intérêt que vous prenez à ses succès, s'il en étoit instruit, seroit sans doute pour lui un grand motif d'encouragement. Tout annonce d'ailleurs qu'il est né pour faire exception à la règle générale, et l'envie chercheroit en vain à noircir son caractère. »

« Vous me faites, monsieur, beaucoup de plaisir en me donnant cette assurance. Je suis charmée de pouvoir me livrer sans crainte au penchant qu'il m'inspire, et j'aurois été bien fâchée, si vous m'eussiez conseillé de résister à ce sentiment. Ma tante, monsieur dit que le père Ambrosio est un homme

irréprochable ; engagez, je vous prie, maman à le choisir pour notre confesseur. »

« Pour notre confesseur, reprit Léonelle ? c'est ce que je ne ferai point, soyez-en sûre. Je ne l'aime point, moi, votre père Ambrosio ; il a l'air trop sévère : son regard me fait trembler de la tête aux pieds. S'il étoit mon confesseur, je n'aurois pas le courage, en vérité, de tout lui dire, et alors, bon Dieu ! où en serions-nous ? Le tableau qu'il nous a fait de l'enfer m'a causé une si grande frayeur, que je n'en reviens point ; et quand il a parlé des pécheurs, j'ai cru qu'il alloit tous nous manger. »

» Vous avez raison, segnora, reprit don Christoval ; un excès de sévérité est, dit-on, le seul défaut d'Ambrosio. J'ai oui dire que, dans l'administration intérieure de son couvent, il a déjà donné, à l'égard des autres religieux, quelques preuves de l'inflexibilité de son caractère. Mais la foule commence à se dissiper. Voulez-vous nous permettre, mesdames, de vous accompagner jusqu'à votre demeure ? »

« O ciel ! s'écria Léonelle en faisant semblant de rougir, je ne voudrois pas,

monsieur, pour tout au monde, souffrir que vous prissiez tant de peine. Ma sœur est si scrupuleuse, qu'elle me feroit une grande heure de réprimande, si elle me voyoit rentrer accompagnée par un cavalier inconnu. D'ailleurs je desirerois, monsieur, que vous voulussiez bien différer encore quelque temps vos propositions.... »

« Mes propositions? Je vous assure, segnora.... »

« Oui, monsieur, je veux bien croire que votre empressement est sincère, et je sens quelle peut être votre impatience; mais réellement je desire que vous me donniez un peu de répit. Ce seroit de ma part un procédé peu délicat, que d'accepter, dès la première entrevue, l'offre de votre main. »

« Madame, je vous donne ma parole d'honneur.... »

« Allons, monsieur, ne me pressez pas, si vous m'aimez. Je regarderai votre condescendance pour mes volontés comme une preuve de votre amour. Vous recevrez demain matin de mes nouvelles; c'est tout ce que je puis vous accorder aujourd'hui. Adieu. Mais je voudrois, messieurs,

savoir le nom de l'un et de l'autre. »

« Mon ami, répondit Lorenzo, est le comte d'Ossorio; et moi, l'on me nomme Lorenzo de Médina. »

« Don Lorenzo, j'informerai ma sœur de vos offres obligeantes, et vous ferai connoître le résultat de notre conversation. Où puis-je vous adresser une lettre? »

« Au palais de Médina; c'est le lieu de ma résidence. »

« Il suffit. Adieu, messieurs; et vous, monsieur le comte, modérez, je vous prie, l'excessive ardeur de votre passion. Cependant, pour vous prouver qu'elle ne me déplaît point, et que mon intention n'est pas de vous désespérer, recevez cette marque de mon affection, et pensez quelquefois à Léonelle. »

En disant ces mots, elle lui tendit une main sèche et ridée, que don Christoval baisa; mais ce fut de si mauvaise grace et avec une répugnance si marquée, que Lorenzo eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. Léonelle alors se hâta de sortir de l'église: l'aimable Antonia la suivit en silence. Quand elle fut arrivée au portail, elle tourna involontairement la tête, et ses regards se

portèrent vers Lorenzo. Celui-ci, qui ne la perdoit pas de vue, lui fit un grand salut, montrant, par quelques signes, qu'il regrettoit de la quitter : elle lui rendit le salut, et se retira promptement.

« Ainsi, dit Christoval à son ami lorsqu'ils furent seuls, vous m'avez procuré une charmante intrigue ! Pour favoriser vos desseins sur Antonia, j'ai fait obligeamment quelques honnêtetés à la tante, et après une heure au plus, je me trouve à deux doigts du mariage. Comment me récompenserez-vous, mon cher, de ce que j'ai souffert pour vous servir; d'avoir pu baiser, en votre nom, la main de cette vieille sorcière? Depuis ce moment-là j'ai un goût d'ail tout autour des lèvres, je ne sais quelle odeur de cuisine; je suis sûr qu'au Prado l'on me prendra pour une omelette ambulante. »

« J'avoue, mon cher comte, que vous vous êtes trouvé dans une situation assez périlleuse; cependant je suis si éloigné de la croire insupportable, que je vous prierai probablement de ne pas négliger les dons qu'un heureux hasard vient de vous offrir. »

« Un heureux hasard ! Je vois, mon cher, que vous en tenez déjà pour la petite Antonia. »

« Je ne puis vous exprimer combien elle m'a paru charmante. Depuis la mort de mon père, mon oncle, le duc de Médina, m'a fait connoitre qu'il desiroit de me voir marié. J'ai jusqu'à présent évité de remplir ses vues, et feint de ne point les comprendre ; mais, à vous dire vrai, depuis que j'ai vu cette aimable enfant.... »

« J'imagine, Lorenzo, que vous ne serez pas assez fou pour vouloir faire votre femme de la petite-fille du très-honnête cordonnier de Cordoue? »

« Arrêtez, Christoval, vous oubliez qu'elle est aussi petite-fille du feu marquis de Las Cisternas ; mais, sans disputer sur la naissance et sur les titres, je puis vous assurer que jamais femme ne m'a aussi vivement intéressé. »

« Cela est possible : vous ne pouvez cependant songer à l'épouser. »

« Et pourquoi donc, mon cher comte? Je suis riche assez pour elle et pour moi, et vous savez que, sur cet article, mon oncle a une façon de penser fort au-dessus du vulgaire. D'après ce que

j'ai vu de Raymoud de Las Cisternas, je suis bien assuré qu'il s'empressera de reconnoître Antonia pour sa niece; sa naissance ne pourra donc être un obstacle à l'accomplissement de mes vœux. Je pourrai, sans inconvenance, lui faire ouvertement l'offre de ma main : chercher à l'obtenir à d'autres conditions, c'est ce que je suis incapable de faire. J'avoue que je vois en elle tout ce qui peut me rendre heureux dans la possession d'une femme : elle est jeune, douce, aimable, sensible, et je suis bien assuré qu'elle a de l'esprit.

« Comment le savez-vous? elle ne dit point autre chose que « Oui et non. »

« Il est vrai; mais vous m'avouerez aussi qu'elle dit toujours « Oui et non » fort à propos. D'ailleurs, mon ami, ne voyez-vous pas que tout parle en elle, ses yeux, son embarras, sa modestie, sa candeur? .... »

« Oh! oui, je n'y songeois pas; je vois que vous avez raison. Voulez-vous que nous nous donnions rendez-vous ce soir à la comédie? nous pourrons parler de tout cela plus à notre aise. »

« Cela ne m'est pas possible aujourd'hui; je ne suis arrivé que d'hier au soir

à Madrid, et je n'ai encore pu voir ma sœur. Vous savez que son couvent est dans cette rue, et j'y allois lorsque, voyant la foule se porter à cette église, j'y suis entré par curiosité. Je vais suivre ma première intention, et probablement je passerai la soirée au parloir. »

« Votre sœur est dans un couvent, dites-vous? Mais, en effet, je l'avois oublié; l'aimable donna Agnès! Je suis vraiment étonné, don Lorenzo, que vous ayez pu consentir à claquemurer une si charmante fille dans la triste enceinte d'un cloître. »

Moi, don Christoval! pouvez-vous me soupçonner d'une semblable barbarie? Vous devez vous rappeler qu'elle a pris le voile volontairement; qu'elle-même a desiré, je ne sais d'après quelles particularités, se séparer du monde. J'ai tout fait pour la détourner de cette résolution; mes tentatives ont été vaines, et j'ai perdu ma sœur. »

« Oh! vous avez de quoi vous consoler, Lorenzo. Il revenoit, si j'ai bonne mémoire, à donna Agnès une portion d'héritages de dix mille piastres, dont la moitié rentre ainsi dans vos mains. Par saint Jago, je voudrois avoir cin-

quante sœurs pareilles, je consentirois de tout mon cœur à les perdre au même prix. »

« Quoi! reprit Lorenzo, d'un air irrité, me soupçonneriez-vous assez vil pour avoir pu influencer les résolutions de ma sœur? Pensez-vous que la déshonorante intention de me rendre maître de sa fortune...? »

« Adieu, adieu, don Lorenzo : vous voilà déjà tout en feu, prêt à vous fâcher pour un mot. Puisse l'aimable Antonia adoucir cet excès de susceptibilité! autrement il faudroit avoir à chaque instant l'épée à la main. Pour prévenir une tragique catastrophe, je vous quitte. Adieu, modérez ces dispositions inflammables, et ressouvenez-vous, quand il s'agira, pour vous obliger, de faire l'amour à quelque vieille femme, que vous pouvez compter sur mes services. »

En disant ces mots, il sortit précipitamment de l'église.

« Que cet homme, dit en lui-même Lorenzo, a été mal élevé! Est-il possible qu'avec un excellent cœur, Christoval ait un jugement si peu solide? »

La journée étoit alors fort avancée. Cependant les lampes de l'église n'é-

toient point encore allumées. Les foibles lueurs du crépuscule perçoient avec peine la gothique obscurité de ce vaste édifice. Entraîné par ses réflexions, occupé d'Antonia, dont l'absence lui étoit déjà pénible; de sa sœur, dont les propos de Christoval lui retraçoient le douloureux sacrifice, Lorenzo se livra à une foule d'idées mélancoliques, que nourrissoit encore l'aspect religieux des objets dont il étoit environné. Toujours appuyé contre le septième pilier, il respiroit avec une sorte de volupté l'air frais qui circuloit entre les longues colonnades. Bientôt les rayons de la lune, passant à travers les vitraux, teignirent de mille diverses couleurs les voûtes et les énormes pilastres qui soutenoient la coupole. Le profond silence qui régnoit en ce lieu, n'étoit interrompu que par le bruit de quelques portes que l'on fermoit dans le couvent des Dominicains. Lorenzo s'assit sur une chaise qui se trouvoit près de lui, et s'abandonna à ses rêveries. Antonia étoit le principal objet de ses pensées; il songeoit aux obstacles qui pourroient traverser leur union; aux moyens qu'il emploieroit pour les surmonter. Naturellement mé-

ditatif, la tristesse même de ses réflexions n'étoit pas pour lui sans quelque douceur. Il s'endormit, et bientôt des rêves analogues à sa situation vinrent présenter à son imagination des scènes plus vives.

Lorenzo rêva qu'il venoit d'être transporté tout à coup au lieu même où il se trouvoit réellement, c'est-à-dire, dans l'église des Dominicains; mais ce lieu n'étoit plus si sombre ni solitaire. Un grand nombre de lampes d'argent éclairoient la nef et les ailes de l'église, que remplissoient également la voix mélodieuse de l'orgue, et le chant religieux du chœur. L'autel étoit décoré comme aux fêtes les plus solennelles, et entouré de la plus brillante compagnie. Au pied de l'autel étoit Antonia, parée de la robe nuptiale, et de tous les charmes de la modestie virginale.

Partagé entre l'espoir et la crainte, Lorenzo considéroit attentivement ce spectacle. Aussitôt une porte s'ouvre, et il voit entrer, suivi d'un grand nombre de moines du même ordre, le prédicateur qu'il avoit écouté avec tant d'admiration. Ambrosio s'approche d'Antonia:

« Je ne vois point, dit-il, votre futur époux; où est-il? »

Antonia regarde tout autour de l'église. Lorenzo fait involontairement quelques pas en avant; elle l'aperçoit, rougit, et lui fait signe d'approcher. Le jeune homme court se jeter à ses pieds. Après l'avoir considéré quelques instans : « Oui, s'écria-t-elle, oui, voilà l'époux qui m'est destiné. »

En disant ces mots, elle est prête à se jeter dans ses bras; mais, avant qu'il puisse la recevoir, un inconnu se précipite entre eux. Sa forme est gigantesque, son teint basané, ses yeux ardens et terribles; sa bouche vomit des torrens de feu, et sur son front est écrit en caractères lisibles : « Orgueil, luxure, inhumanité. »

Antonia pousse un cri perçant. Le monstre la prend dans ses bras, et sautant avec elle sur l'autel, la tourmente de ses odieuses caresses; elle fait de vains efforts pour se soustraire à ses embrassemens. Lorenzo vole à son secours; mais en ce moment un grand coup de tonnerre se fait entendre : l'église paroît s'écrouler; les moines prennent la fuite; les lampes s'éteignent,

l'autel s'engloutit, et l'on voit à sa place un gouffre, d'où sortent des tourbillons de flammes et de fumée. Le monstre, en poussant un cri effroyable, s'y plonge, et cherche à entraîner la jeune fille avec lui ; mais, animée d'une vertu surnaturelle, elle se dégage de ses bras, lui laissant sa robe nuptiale. Un nuage brillant paroît et l'enlève, tandis que, les bras étendu vers Lorenzo, elle lui crie : « Nous nous reverrons, ami, dans un autre séjour. » L'église alors retentit du son de mille voix harmonieuses ; le nuage perce la voûte, et va se perdre dans l'immensité du ciel.

Fatigué de la suivre des yeux, Lorenzo se trouva, à son réveil, étendu sur le pavé de l'église. Les lampes étoient alors allumées ; et comme il entendoit dans le lointain quelques voix qui psalmodioient, il eut beaucoup de peine à se persuader que ce qu'il avoit vu, n'étoit qu'un songe. Cependant, mieux éveillé, il reconnut son erreur. Les lampes de l'église avoient été allumées durant son sommeil, et les chants qu'il entendoit étoient ceux des moines, qui récitoient leur office au petit cœur.

Lorenzo, totalement remis se leva,

dans l'intention de se rendre au couvent de sa sœur; mais avant qu'il eût atteint le portail, il fut étonné de voir entrer dans l'église un homme enveloppé dans un manteau, et qui, se glissant furtivement le long du mur, paroissoit prendre beaucoup de précautions pour n'être point aperçu. Cet air de mystère, ces précautions mêmes, excitèrent la curiosité de Lorenzo. « Je m'en vais, disoit-il; il ne convient point d'épier les secrets d'autrui. » Et tout en se faisant à lui-même cette leçon, il ne s'en alloit point, et se cachoit derrière une colonne pour observer ce que feroit l'inconnu.

Celui-ci continua d'avancer en marchant sur le bout du pied. A la fin, Lorenzo le vit tirer de sa poche une lettre, et la placer, avec beaucoup de promptitude, au bas du piédestal d'une statue colossale de saint Dominique, qui se trouvoit sur un des côtés de la nef. Se retirant alors précipitamment, il alla se cacher dans le lieu le plus obscur de l'église, à une assez grande distance de la statue.

« Voici, dit en lui-même Lorenzo, si je ne me trompe, quelque intrigue

amoureuse. Ne prévoyant pas que je puisse être d'aucune utilité à ces pauvres amans, je ferai aussi bien de m'en aller. »

Ce n'est pas qu'auparavant il eût songé à être utile; mais c'étoit une manière adroite d'excuser à ses propres yeux son indiscrète curiosité. Il se disposa donc, pour la seconde fois, à sortir de l'église, et déjà il avoit gagné le portail : mais il étoit apparemment écrit dans le ciel qu'il ne feroit point ce soir-là de visite à sa sœur. En descendant quelques marches pour se rendre dans la rue, une personne qui les montoit, le heurta avec tant de violence, que tous les deux furent presque renversés du coup. Lorenzo mit l'épée à la main.

« A quel propos, monsieur, venez-vous vous jeter sur moi si rudement? »

« Ah! c'est vous, Médina, dit l'autre, qu'à sa voix Lorenzo reconnut bientôt pour être don Chistoval; félicitez-vous, mon cher, de n'avoir pas encore quitté l'église. Entrons, entrons; elles vont venir toutes, et nous les verrons. »

« Elles vont venir! Et qui donc? »

« La vieille poule et ses petits pou-

lets ; tout est en chemin. Rentrons, vous dis-je, et je vais vous expliquer tout cela. »

Ils rentrèrent l'un et l'autre dans l'église, et allèrent se cacher précisément derrière la statue de saint Dominique.

« A présent, dit Lorenzo, puis-je prendre la liberté de vous demander ce que signifient cette grande précipitation, ces transports? »

« Une aventure délicieuse. L'abbesse de Sainte-Claire et tout son jeune troupeau sont en chemin pour se rendre ici. Vous devez savoir que le très-dévot Ambrosio a fait vœu, ce dont le ciel soit loué, de ne jamais sortir des murs de son couvent. Cependant tous nos couvens de femmes les plus distingués le veulent pour confesseur. Les religieuses sont donc obligées de se rendre elles-mêmes aux Dominicains; car il faut bien, si la montagne ne veut pas s'approcher de Mahomet, que Mahomet s'approche de la montagne. Mais pour échapper aux regards indiscrets des curieux, tels que vous et moi, la prieure de Sainte-Claire ne mène ses religieuses à confesse que la nuit. Elles

vont être introduites par une petite porte particulière qui donne dans la chapelle de la Vierge, et que vous voyez d'ici. De là, elles se rendront dans cette autre chapelle, où se trouve le confessionnal d'Ambrosio. La vieille portière de Sainte-Claire, qui m'honore d'une amitié spéciale, vient de m'assurer qu'elles alloient arriver dans l'espace de quelques minutes. N'est-ce point là une bonne aventure pour vous, monsieur l'amoureux? Nous allons voir quelques-uns des plus jolis minois qui soient dans Madrid. »

« Vous allez voir, Christoval, que vous ne verrez rien ; car les religieuses de Sainte-Claire sont toujours voilées. »

« Excepté, mon cher Médina, quand elles entrent dans une église : alors elles ôtent leur voile par respect pour la sainteté du lieu; et l'église est en ce moment assez éclairée pour que nous puissions les voir bien distinctement. Croyez que je suis mieux instruit que vous. Silence, les voici. Voyez vous-même, et soyez convaincu. »

« Fort bien, dit en lui-même Lorenzo, je découvrirai peut-être à qui

s'adressent les vœux de ce mystérieux étranger. »

Don Christoval avoit à peine cessé de parler, lorsque l'abbesse de Sainte-Claire parut, suivie d'une longue file de religieuses. Toutes, en entrant, levèrent leur voile. L'abbesse traversa la nef les mains croisées sur sa poitrine, et fit une grande révérence comme elle passoit devant la statue de saint Dominique, patron de cette église. Les autres nonnes l'imitèrent, et plusieurs passèrent sans satisfaire la curiosité de Lorenzo. Il commençoit à désespérer de voir ses doutes éclaircis, lorsqu'une jeune religieuse qui se trouvoit dans les derniers rangs, en se prosternant devant saint Dominique, feignit de laisser tomber son rosaire; mais en le ramassant, elle tira avec beaucoup de dextérité la lettre de dessous le pied de la statue, la cacha dans son sein, et reprit son rang à la procession.

« Elle est jolie, dit tout bas Christoval, qui, à l'aide d'un rayon de lumière, avoit pu voir son visage, et je suis bien surpris, s'il n'y a pas ici quelque amourette sous jeu. »

« C'est Agnès, par le ciel, s'écria Lorenzo. »

« Quoi ! votre sœur ? Ah, diable ! l'affaire devient plus grave que je ne l'imaginois. »

« Une intrigue clandestine avec ma sœur ! j'espère que quelqu'un va m'en faire raison à l'instant même. »

L'honneur espagnol ne pardonne point une offense de cette nature. Toute la procession étoit entrée dans la chapelle du confessionnal : l'inconnu, sortant alors du lieu ou il s'étoit tenu caché, gagnoit promptement le portail ; mais avant qu'il pût l'atteindre, il se sentit arrêté par Médina, qui s'étoit posté sur son passage : il fit un pas en arrière, en enfonçant son chapeau sur ses yeux.

« Ne cherchez pas à m'éviter, s'écria Lorenzo ; je veux savoir qui vous êtes, et quel est le contenu de cette lettre. »

« Le contenu, reprit l'inconnu ; et de quel droit me faites-vous cette question. »

« Je vous le dirai une autre fois. En ce moment répondez à mes demandes, ou mettez-vous en garde. »

« J'aime mieux accepter votre dernière proposition, dit l'autre. Allons, monsieur, je suis en garde. »

Tous les deux avoient en effet mis l'épée à la main, et Lorenzo attaquoit en furieux; mais Christoval, qui étoit plus de sang froid, se précipita entre eux et les sépara, en s'écriant :

« Arrêtez, Médina, arrêtez. Y songez-vous? Est-ce ici le lieu de vider votre querelle? Voulez-vous donc vous battre dans une église? »

L'inconnu resserra son épée.

« Médina, dit-il du ton de la surprise. Grand Dieu! est-il possible? Auriez-vous, Lorenzo, totalement oublié Raymond de Las Cisternas? »

Lorenzo, également surpris, avoit peine à reconnoître son ami, et, dans l'incertitude, refusoit de lui donner la main. Il le reconnut enfin.

« Quoi! marquis, dit-il, vous à Madrid! Que veut dire tout ceci? Comment se fait-il que vous vous trouviez engagé dans une correspondance clandestine avec ma sœur, dont les affections....? »

« — Se sont depuis long-temps déclarées en ma faveur, reprit Raymond

en l'interrompant. Mais ce lieu-ci n'est pas convenable pour une explication : veuillez, Lorenzo, m'accompagner à mon hôtel, et là je vous raconterai toutes mes aventures. Quelle est la personne qui vous accompagne? »

« Un homme, répondit Christoval, que vous vous rappellerez peut-être d'avoir vu autrefois, mais ailleurs qu'à l'église. »

« C'est, je crois, le comte d'Ossorio. »

« Précisément, marquis. »

« Vous pouvez nous accompagner, don Christoval, je suis tout disposé à vous mettre dans la confidence, bien assuré de votre discrétion. »

« Vous avez de moi trop bonne opinion ; mais j'évite autant que je puis de me charger du poids d'une confidence. Allez donc sans façon de votre côté, et je vais aller du mien : veuillez seulement me dire votre demeure. »

« Comme de coutume, à l'hôtel de Las Cisternas ; mais ressouvenez-vous que je suis à Madrid incognito, et que si vous desirez me voir, vous devez me demander sous le nom d'Alphonso d'Alvarada. »

« Fort bien. Adieu, messieurs, » dit, en les quittant, don Christoval.

« Alphonzo d'Alvarada, reprit d'un air étonné Lorenzo; quoi! marquis, vous portez ce nom? »

« Oui, Lorenzo, et vous avez raison d'en être surpris; mais si votre sœur ne vous a rien appris de ses aventures et des miennes, j'ai à vous raconter des choses qui vous surprendront encore davantage : venez donc à mon hôtel à l'instant même. »

Les religieuses devant retourner à leur couvent par la porte de la chapelle, le portier des Domicains se disposa à fermer les autres pour la nuit; Raymond et Lorenzo se retirèrent, et prirent le chemin du palais de Las Cisternas.

« Hé bien, Antonia, dit la tante aussitôt qu'elle fut sortie de l'église; que pensez-vous de ces deux cavaliers? Don Lorenzo me paroît être réellement un jeune homme fort obligeant : il a eu pour vous beaucoup d'attentions, et l'on ne sait pas ce que cela peut devenir. Quant à don Christoval, c'est, je vous

assure, un phénix en politesse. Il est galant, bien élevé, sensible, pathétique. J'avoue que si quelqu'un pouvoit me faire enfreindre le vœu que j'ai fait de vivre fille, ce seroit don Christoval. Vous voyez, ma nièce, que tout arrive exactement comme je l'avois prévu. Dès l'instant que je parois à Madrid, voyez comme je suis entourée d'admirateurs. Lorsque j'ai levé mon voile, avez-vous remarqué, Antonia, quel effet cette vue a produit sur le jeune comte; et quand je lui ai présenté ma main, avez-vous observé avec quelle ardeur il l'a baisée! si jamais il exista au monde un amour réel, c'est celui que j'ai pu lire alors dans tous les traits de don Christoval. »

Antonia n'avoit pas jugé que Christoval fût aussi amoureux qu'il plaisoit à sa tante de le croire; cependant elle eut la discrétion de ne la point détromper. Comme l'histoire, soit ancienne, soit moderne, ne fournit aucun exemple d'une semblable méprise de la part d'une femme, nous avons cru ce trait digne d'être ici consigné dans nos annales.

La vieille dame continua donc à bercer sa vanité des plus douces illusions.

Comme elles entroient dans la rue Saint-Jago, où étoit leur logement, elles furent étonnées de voir un groupe de monde rassemblé précisément en face de leur porte. Après avoir essayé vainement d'entrer, elles se placèrent sur le côté opposé de la rue. Bientôt elles virent le groupe se former en cercle, et aperçurent au milieu une femme d'une grandeur extraordinaire, qui tournoit fort rapidement sur ses talons avec des gestes frénétiques. Sa robe étoit composée de pièces de diverses couleurs, tant en soie qu'en laine, arrangées cependant avec une sorte de symétrie. Sa tête étoit couverte d'une espèce de turban, orné de feuilles de vigne et de fleurs des champs. Son visage étoit hâlé par le soleil et son teint olivâtre. Elle avoit les yeux effarés, et portoit à sa main un long bâton de bois noir, avec lequel elle traçoit sur la terre des figures bizarres; ensuite elle se mettoit à danser avec tous les symptômes du délire et de la folie. Sa danse finie, elle tourna de nouveau sur elle-même, et, après quelques instans, chanta la ballade suivante :

LA BOHEMIENNE.

Qui veut rire, qui veut pleurer ?
  Qu'on m'écoute en sileuce.
Venez tous, venez admirer
  Ma profonde science.
Jeunes garçons, venez savoir
  Votre bonne aventure ;
Fillettes, je vous ferai voir
  Vos maris en peiuture.

Premier ministre du destin,
  Je commande aux orages ;
J'habite du soir au matin
  Le sommet des nuages.
A ma voix Phébé tour à tour
  Pâlit ou se colore ;
Et je préside chaque jour
  Au lever de l'Aurore.

Vous qu'Amour a blessé d'un trait,
  Venez à ma boutique,
Je possède l'heureux secret
  Du charme sympathique.
Des tendres caprices du cœur
  Je préserve une belle ;
D'un mari j'assure l'honneur.
  La recette est nouvelle.

Pour fixer l'éclat du printemps
  Sur un joli visage,
Je sais, quand il me plaît, du temps
  Arrêter le ravage.
Je sais réparer, rajeunir,
  Changer la brune en blonde ;
Et pour lire dans l'avenir,
  Je suis la seule au monde.

« Ma chère tante, dit Antonia, quand la bohémienne eut fini, cette femme n'est-elle pas folle? »

« Non, ma chère enfant; elle n'est que méchante : c'est une sorte d'aventurière dont l'unique occupation est de dire à tout venant sa bonne aventure, et de voler honnêtement l'argent des sots; c'est tout simplement de la canaille. Si j'étois roi d'Espagne, je ferois brûler vive chacune de ces créatures, qui, dans l'espace de trois semaines, se trouveroit encore dans mon royaume. »

Léonelle prononça tout haut ces derniers mots; ils furent entendus de la bohémienne, qui, perçant aussitôt la foule, s'avança vers les deux dames, les salua trois fois, à la manière orientale, et s'adressant à Antonia : « Gentille segnora, lui dit-elle, je puis vous prédire ce qui vous arrivera : donnez-moi votre main; ne craignez rien, gentille segnora. »

« Ma chère tante, dit Antonia, pour cette fois seulement, voulez-vous me permettre de savoir ma bonne aventure? »

« Sottise que cela, mon enfant; elle ne vous dira que des menteries. »

« Qu'importe? laissez-moi du moins écouter ce qu'elle dira; ma chere tante, je vous en prie. »

« Soit, Antonia, puisque vous avez cela si fort à cœur. — Écoutez, bonne femme, vous nous direz la bonne aventure à toutes les deux. Voilà de l'argent, commencez par moi. »

En disant ces mots, elle ôta son gant et lui présenta sa main. La bohémienne la regarda un instant, et dit :

« Vous voulez savoir votre bonne « aventure, ma chère dame? Vous êtes « si vieille, que je n'y sais point de re- « mède. Cependant, pour gagner votre « argent, je veux vous donner quelques « avis. Étonnés de votre vanité puérile, « vos amis vous taxeront de démence; « ils s'affligeront de vous voir employer « d'inutiles artifices, pour attirer à vous « le cœur d'un jeune amant. Croyez- « moi, ma chère dame, vous ne pouvez « jamais, quoi que vous fassiez, avoir « moins de cinquante et un ans, et les « hommes se prennent rarement d'a- « mour pour des yeux louches. Mettez « donc de côté le rouge et le blanc qui « vous plâtrent les joues; songez à votre « Créateur et non pas à l'amour, à vos

« fautes passées, et point à celles que
« vous voudriez commettre encore, et
« dites-vous à vous-même que la faux
« du temps aura bientôt moissonné le
« peu de cheveux roux qui ombragent
« votre tête. »

L'auditoire fit de grands éclats de rire, à mesure que la bohémienne prononçoit une de ces sentences. Les cinquante et un ans, les yeux louches, le rouge et le blanc, et les cheveux roux, passèrent successivement de bouche en bouche. Léonelle, étouffant de colère, fit à la devineresse les reproches les plus amers. Celle-ci les écouta avec un sourire de mépris. Se tournant ensuite vers Antonia : « A vous maintenant, lui dit-elle, mon aimable enfant, donnez-moi votre main, et laissez-moi voir les décrets du destin. »

Antonia ôta son gant, à l'imitation de Léonelle, et présenta sa jolie main à la prophétesse, qui, après l'avoir examinée quelques instans avec des marques de surprise et de pitié, prononça son oracle en ces termes :

« Que vois-je, grand Dieu, dans cette
« main? Jeune, chaste, douce et belle,
« parfaite d'esprit comme de corps,

« vous pourriez faire le bonheur d'un « tendre époux. Mais, hélas! j'aperçois là une ligne de destruction. Un « homme libidineux, de concert avec « un rusé démon, complétera votre « ruine, et chassée de ce monde par « les chagrins, votre ame prendra bientôt son vol vers le ciel. Cependant, « pour différer, autant qu'il est possible, vos souffrances, rappelez-vous « ce que je vais vous dire : Si quelqu'un vous paroît excessivement vertueux; si vous rencontrez un homme, « qui, déchaîné contre les vices dont « il est peut-être exempt, ne compatit point aux foiblesses d'autrui, « ressouvenez-vous de mes paroles, « croyez que cet homme, en apparence » si parfait, cache sous des dehors séduisans un cœur gonflé d'orgueil et « de luxure.

« Je vous quitte, aimable fille, avec « les larmes aux yeux. Que ma prédiction ne vous afflige point; soumettez-vous plutôt à votre destinée. Attendez « les chagrins avec résignation, et n'aspirez qu'après le bonheur réservé dans « un meilleur monde aux ames pures et « innocentes. »

Après avoir dit ces mots, la bohémienne tourna encore trois fois sur ellemême, et sortit précipitamment de la rue. La porte d'Elvire se trouvant alors débarrassée, Léonelle entra, fort mécontente de la bohémienne, de sa nièce et de tout le peuple de Madrid; mais toujours fort contente d'elle-même et de son charmant Christoval. Les prédictions de la devineresse avoient aussi affecté Antonia; mais cette impression fut bientôt effacée, et dans l'espace de quelques heures, elle eut totalement oublié l'aventure.

CHAPITRE II.

« Oh ! si vous aviez une seule fois goûté la
« millième partie des plaisirs que l'on goûte
« quand on aime et quand on est aimé, quel
« seroit votre repentir ! Vous diriez en soupi-
« rant : Combien, hélas ! j'ai perdu de temps !
« Il est perdu tout le temps qui ne fut pas
« consacré à l'amour. »

LE TASSE.

Le sermon fini, Ambrosio fut reconduit par ses religieux jusqu'à la porte de sa cellule. Là il les congédia avec

l'air d'un homme qui sent sa supériorité, c'est-à-dire, avec une apparente humilité, à travers laquelle perçoit visiblement la réalité de son orgueil.

Dès qu'il fut seul, il s'y livra sans réserve. Son cœur se gonfla en songeant à l'enthousiasme que son discours venoit d'exciter, et son imagination lui présenta les plus brillantes perspectives. Il regardoit, d'un air triomphant, tout autour de lui : sa vanité lui disoit tout haut, qu'il étoit fort au-dessus de ses confrères et même du reste des hommes. « Quel autre, se disoit-il à lui-même, a, comme moi, subi l'épreuve rigoureuse de la jeunesse? Quel autre en est, comme moi, sorti pur et sans tache? Quel autre a triomphé de la violence de ses passions, des mouvemens presque irrésistibles d'un tempérament ardent et impétueux? Quel autre a eu le courage de renoncer totalement au monde et de s'en séparer pour la vie entière? Il est bien clair que je chercherois en vain mon pareil; j'étois capable, moi seul, d'une semblable résolution: Non, la religion ne peut se vanter d'avoir un autre Ambrosio. Quel effet profond mon discours n'a-t-il pas produit

sur tout l'auditoire? Comme ils m'ont entouré à ma sortie! Comme ils m'ont comblé d'éloges et de bénédictions en me nommant la colonne principale, la pierre angulaire de l'église! A présent que me reste-t-il à faire? Rien, si ce n'est de veiller aussi scrupuleusement sur la conduite des autres que j'ai veillé sur la mienne. Cependant, ne seroit-il pas encore possible que quelque puissante tentation m'écartât tout à coup du droit chemin? Ne suis-je pas un homme, et, comme tel, sujet à l'erreur, à la fragilité? Non, je me sens fort; et je puis hardiment m'exposer au danger. Je vois déjà les plus jolies femmes de Madrid accourir à mon confessionnal. Il faut bien que j'accoutume mes yeux à cette vue: aucune ne m'offrira sûrement autant d'attraits que vous, ô mon aimable *Madone.* »

En disant ces mots, il arrêta ses regards sur une charmante image de la vierge, qu'il voyoit suspendue au mur opposé de sa cellule. Il étoit depuis deux ans possesseur de cette jolie peinture, qui chaque jour étoit l'objet de son culte et de ses pieuses adorations. Il s'arrêta, la contempla avec délices.

« Cette physionomie est charmante, dit-il, rien de plus gracieux que la tournure de cette tête. Quelle douceur, mais aussi quelle majesté dans ces yeux divins! Comme cette joue délicate repose mollement sur sa main! La rose a moins de fraîcheur ; oui, son incarnat est moins vif, et la blancheur du lys n'égale point celle de cette jolie main. Hé bien, Ambrosio, si l'original de ce portrait existoit dans le monde! s'il existoit pour toi seul! s'il t'étoit permis de parfiler dans tes doigts ces boucles de cheveux dorés, de presser contre tes lèvres les trésors de ce sein de neige; comment pourrois-tu résister à la tentation? Ne te croirois-tu pas assez payé de trente ans de souffrance par un seul baiser de cette bouche, et pourrois-tu t'arracher tout à coup....? Insensé que je suis! jusqu'où me laissai-je entraîner par une dévote admiration pour cette peinture? Arrière; loin de moi toute idée impure! J'ai renoncé aux femmes pour la vie. Jamais d'ailleurs il n'exista une mortelle aussi parfaite que ce portrait. Et s'il en existoit une, l'épreuve seroit peut-être trop forte pour une vertu commune; mais celle d'Ambrosio

est ferme et ne craint point la tentation. Tentation, ai-je dit; je ne serois pas même tenté. Non, cette figure qui me charme, quand je la considère comme un être idéal et d'une nature supérieure, ne m'inspireroit que du dégoût, si c'étoit une femme réelle, une mortelle, une foible pécheresse. Ce n'est pas la beauté féminine qui me cause cet enthousiasme; c'est apparemment l'habileté du peintre que j'admire, ou plutôt c'est un ange, c'est la divinité que j'adore. Toute passion n'est-elle pas morte dans mon sein? Ne me suis-je pas placé au-dessus de la fragilité humaine? Ne crains rien, Ambrosio; prends confiance en la force de la vertu. Vois d'un œil hardi le monde qui vient à toi. Exempt des vices de l'humanité, tu peux défier toutes les subtilités des esprits de ténèbres; ils ne prévaudront jamais contre toi. »

Ici quelqu'un frappa doucement à sa porte. Profondément occupé de ses idées, Ambrosio ne répondit point. On frappa de nouveau.

« Qui est là? dit-il à la fin.

« C'est Rosario, » répondit une voix douce.

« Ah! c'est vous; entrez, entrez, mon fils. »

La porte s'ouvrit, et Rosario entra portant à sa main une petite corbeille.

Rosario étoit un jeune novice, qui devoit faire profession dans trois mois. L'existence de ce jeune homme étoit enveloppée d'une sorte d'obscurité, qui excitoit pour lui l'intérêt et piquoit la curiosité. Son goût pour la retraite, sa profonde mélancolie, son exactitude à remplir les devoirs de son état, le sacrifice volontaire qu'il faisoit à Dieu de sa liberté et d'un rang distingué dans la société, tout concouroit à lui concilier l'estime et l'affection de la communauté entière. Rosario paroissoit craindre d'être reconnu avant qu'il eût prononcé ses vœux; la tête constamment enveloppée dans son capuchon, il ne laissoit jamais voir qu'une partie de son visage; cependant on pouvoit aisément distinguer, par le peu qu'on en voyoit, qu'il étoit d'une jolie figure. Rosario étoit le seul nom sous lequel il fût connu dans le couvent. Personne ne connoissoit au juste les événemens de sa vie, antérieurs à son entrée en religion. Quand on lui faisoit sur cela des questions, il gar-

doit un profond silence. Un étranger s'étant présenté au couvent dans un superbe équipage, avoit engagé les moines à recevoir le jeune homme en qualité de novice, et payé les sommes nécessaires. Le lendemain il étoit revenu au couvent avec Rosario, et depuis ce moment on n'avoit plus entendu parler de lui.

Rosario ne se mêloit point dans la compagnie des autres religieux; il répondoit à leurs civilités, mais avec beaucoup de réserve, et montroit un goût décidé pour la solitude. Les religieux, persuadés que quelques raisons ou intérêts de famille, avoient déterminé le jeune homme à prendre l'habit monastique, le laissoient en pleine liberté suivre ses goûts. Cependant il paroissoit distinguer le prieur. Jamais il n'approchoit Ambrosio qu'avec l'air de la vénération; il recherchoit même sa compagnie, et ne négligeoit aucun moyen de gagner son affection. En conversant avec lui, son cœur paroissoit se dilater; on voyoit même alors une sorte de gaieté se répandre sur ses manières et dans ses discours. Ambrosio, de son côté, se sentoit porté à distin-

guer cet aimable jeune homme. Avec lui seul il se départoit quelquefois de sa sévérité habituelle ; il lui parloit d'un ton plus doux qu'à tous les autres ; quelquefois même il prenoit plaisir à lui donner de sages instructions. Le jeune novice écoutoit ses leçons avec beaucoup de docilité. Chaque jour Ambrosio étoit plus charmé de la vivacité de son esprit, de la simplicité de ses manières et de la droiture de son cœur ; enfin on peut dire qu'il avoit pour lui toute l'affection d'un père.

Rosario plaça, en entrant, sa corbeille sur la table. « Pardon, dit-il, mon révérend père, si ma visite en ce moment vous est importune ; je viens vous demander une grace. — Un de mes meilleurs amis est tombé dangereusement malade ; daignez, mon père, vous ressouvenir de lui dans vos prières. S'il est un homme sur la terre dont les vœux doivent être exaucés, je ne doute pas que les vôtres ne soient efficaces pour la guérison de mon ami. »

« Tout ce qui dépend de moi, mon fils, je suis prêt à le faire pour vous. Quel est le nom de votre ami ? »

« Vincentio della Ronda. »

« Cela suffit; je ne l'oublierai pas. Puisse notre saint patron obtenir du Tout-Puissant ce que vous desirez ! —Qu'avez-vous là dans votre corbeille, Rosario? »

« Ce sont quelques fleurs, révérend père; j'ai cru qu'elles pouvoient vous être agréables. Voulez-vous me permettre de les arranger dans votre cellule? »

« Votre attention me charme, mon fils. »

Tandis que Rosario distribuoit les fleurs dans de petits vases placés de distance en distance, le prieur soutint la conversation.

« Je ne vous ai pas aperçu aujourd'hui à l'église, Rosario? »

« J'y étois cependant, révérend père; je suis trop reconnoissant de vos bontés pour avoir négligé d'être témoin de votre triomphe. »

« Hélas! Rosario, il n'y a pas là de quoi triompher. Le saint Esprit a parlé par ma bouche; lui seul a tout fait. Vous avez donc été passablement content de mon discours? »

« Passablement, dites-vous? Je pense que vous vous êtes surpassé. Jamais

vous n'aviez encore déployé autant d'éloquence, si ce n'est peut-être un certain jour..... »

Ici Rosario poussa involontairement un soupir.

« Et quel est ce jour? » reprit Ambrosio.

« Lorsque vous prêchâtes en l'absence de votre prédécesseur, qui venoit de tomber malade. »

« Quoi! vous assistâtes à ce sermon! Mais il y a plus de deux ans. Je ne vous connoissois pas encore, Rosario. »

« Il est vrai, mon père; et plût à Dieu que la mort m'eût enlevé de ce monde la veille de ce jour mémorable! Elle m'auroit sauvé bien des chagrins. »

« Des chagrins, Rosario, à votre âge! »

« Oh oui, mon père! des chagrins, des souffrances, qui exciteroient votre compassion, ou peut-être votre colère si vous les connoissiez. Des souffrances qui font à la fois le tourment et le charme de ma vie. Cependant mon ame, dans cette retraite, recouvreroit peut-être sa première tranquillité, si elle n'étoit pas encore agitée par la crainte.

O Dieu! je ne crois pas qu'il existe un sentiment plus cruel que la crainte. J'ai tout abandonné, mon père; j'ai renoncé pour toujours au monde et à ses plaisirs; il ne me reste plus d'autre consolation que votre amitié, et je crains de la perdre. Si je la perds, je frémis d'avance en songeant à l'excès de mon désespoir. »

« Vous craignez de perdre mon amitié, Rosario, c'est, je vous assure, une crainte chimérique. Avez-vous vu dans ma conduite quelque chose qui puisse la justifier? Sachez mieux me connoître. Confiez-moi, mon enfant, le sujet de vos peines, et croyez que si je puis les adoucir..... »

« Oui, vous le pouvez, mon révérend père; cependant je n'ose vous les faire connoître. Vous me blâmeriez, vous cesseriez peut-être de m'aimer; vous me banniriez peut-être de votre présence. »

« N'écoutez point ces vaines alarmes, je vous en prie; je vous en conjure.... »

« Hélas! mon père, j'aurois à vous révéler des secrets.... mais la cloche nous appelle à vêpres; donnez-moi, de

grace, votre bénédiction et je vais vous quitter. »

En disant ces mots Rosario se jeta à genoux et reçut la bénédiction qu'il demandoit. Portant alors la main du Prieur à ses lèvres, il se leva et sortit promptement de la cellule. Bientôt après Ambrosio descendit au petit chœur, cherchant inutilement à deviner, d'après le commencement de confidence que lui venoit de faire Rosario, quelle pouvoit être la cause de ses chagrins, qu'il croyoit cependant ne pouvoir attribuer qu'au souvenir mal effacé de quelque passion malheureuse.

Après les vêpres tous les moines se retirèrent à leur cellule; le prieur seul resta dans la chapelle où devoient se rendre les religieuses du couvent voisin : il n'attendit pas long-temps. A peine avoit-il eu le temps de se placer à son confessionnal, lorsque l'abbesse de Sainte-Claire arriva avec sa suite. Chacune des religieuses fut entendue à son tour; toutes les autres, avec l'abbesse, attendoient dans la sacristie. Ambrosio écouta attentivement toutes les confessions, fit des remontrances, exhorta,

enjoignit des pénitences; tout se passoit en un mot, comme il est d'usage, lorsqu'un accident vint tout à coup occasionner du trouble parmi le troupeau des pieuses cénobites.

Une des jeunes religieuses, occupée apparemment à considérer la figure du révérend père, laissa tomber par mégarde, à ses pieds une lettre qu'elle tenoit cachée dans son sein. Sa confession finie, elle se retiroit sans s'apercevoir de sa perte. Ambrosio vit le papier, le ramassa, et imaginant que c'étoit quelque lettre écrite à cette jeune personne par ses parens, il s'empressa de la lui rendre.

« Ma sœur, ma sœur, lui cria-t-il, vous avez laissé tomber quelque chose. »

Comme le papier se trouvoit en ce moment presque tout à fait ouvert dans la main d'Ambrosio, son œil lut involontairement à la lueur d'une forte lampe qui brûloit près de lui, les deux ou trois premiers mots de la lettre. Il tressaillit d'étonnement. La religieuse s'étoit retournée à sa voix; elle aperçut sa lettre dans les mains du moine, et poussant un cri d'effroi, elle accourut pour la recevoir.

« Arrêtez, lui dit Ambrosio d'un ton sévère; je dois prendre connoissance de cette lettre. »

« Quoi! vous voulez... Ah ciel! je suis perdue! » s'écria-t-elle douloureusement en joignant ensemble ses deux mains. Pâle et tremblante, elle fut obligée de jeter, pour se soutenir, ses deux bras autour d'un des piliers qui supportoient la voûte de la chapelle, tandis que le prieur lisoit la lettre suivante :

« Tout est prêt pour votre évasion, « ma chère Agnès. La nuit prochaine « je vous attendrai à minuit à la porte « du jardin, dont je me suis procuré la « clé, et quelques heures suffiront pour « vous conduire en lieu de sûreté. Ban« nissez les vains scrupules; il ne vous « est pas permis de rejeter les moyens « de salut qui vous sont offerts, pour « vous et pour l'innocente créature que « vous portez dans votre sein. Sou« venez-vous que vous aviez promis « d'être à moi, long-temps avant l'é« poque de vos vœux religieux. Son« gez que bientôt vous ne pourrez plus « cacher votre état aux yeux pénétrans « de vos compagnes, et que la fuite est

« le seul moyen qui vous reste pour
« éviter l'effet de leur malveillance.
« Adieu, mon Agnès, ma chère, mon
« unique épouse. Ne manquez pas de
« vous trouver au jardin demain à mi-
« nuit. »

Après avoir lu, Ambrosio jeta sur l'imprudente religieuse un regard de colère et de mépris.

« Mon devoir m'oblige, dit-il, à remettre cette lettre aux mains de votre abbesse. » Au même instant il se disposa à sortir de la chapelle.

Ces mots furent un coup de foudre pour Agnès. Frappée du danger de sa situation, elle courut après lui, et de toute sa force le retint par la robe.

« Ambrosio, digne Ambrosio, s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir, je me jette à vos pieds; je les baigne de mes larmes. Mon père, ayez compassion de ma jeunesse. Regardez d'un œil indulgent la foiblesse d'une femme; daignez m'aider à cacher ma faute. Je l'expierai; j'en ferai pénitence tout le reste de ma vie, et votre bonté aura ramené une ame dans les voies du ciel. »

« Prétendez-vous que je puisse être complaisamment le confident du crime?

Souffrirai-je que le couvent de Sainte-Claire devienne un lieu de prostitution? que l'église du Christ nourrisse dans son sein la honte et la débauche? Malheureuse! l'indulgence ici feroit de moi votre complice; votre crime deviendroit le mien. Vous vous êtes livrée aux coupables desirs d'un séducteur; vous avez, par votre impureté, déshonoré le saint habit que vous portez, et vous osez réclamer ma compassion! Laissez-moi, cessez de me retenir. Où est madame l'abbesse, ajouta-t-il en élevant la voix? »

« Mon père, ô mon père! écoutez-moi un seul moment; ne m'accusez ni d'impureté, ni de débauche, ni de prostitution. Long-temps avant que je prisse le voile, Raymond étoit maître de mon cœur; il m'inspira la tendresse la plus pure, la plus irréprochable : il étoit sur le point de devenir mon légitime époux. Je suis coupable d'un seul instant d'égarement, et bientôt je vais devenir mère. O mon père! prenez pitié de moi; prenez pitié de l'innocente créature dont l'existence est unie à la mienne. Si vous dévoilez mon imprudence à l'abbesse, nous sommes

perdues toutes deux. Le plus cruel châtiment est prononcé par les lois de Sainte-Claire contre mes pareilles. Respectable Ambrosio, que la pureté de votre conscience ne vous rende pas insensible aux peines, au repentir d'un être plus foible que vous ! Quelque autre vertu réparera ma faute : n'exigez pas la perfection dans les autres ; ayez pitié de moi, révérend père ; rendez-moi cette lettre, et ne me condamnez pas à un malheur éternel. »

« Tant de hardiesse me confond, reprit Ambrosio. Que je cèle votre crime, moi, chef d'un ordre à jamais respectable ! moi, que vous avez trompé par une fausse confesssion ! Non, ma fille, non ; je veux vous rendre un meilleur office ; je veux, en dépit de vous-même, vous détourner de la voie de perdition. La pénitence et la mortification peuvent encore expier votre offense, et la sévérité sauvera peut-être votre ame. Holà, mère Sainte-Agathe ! »

« Mon père, par tout ce qu'il y a de sacré, par tout ce qui vous est cher, je vous supplie, je vous conjure.... »

« Cessez, vous dis-je, je ne vous écoute plus. Où est madame l'abbesse ?

mère Sainte-Agathe, où êtes-vous ? »

La porte de la sacristie s'ouvrit, et la mère Sainte-Agathe parut, suivie de ses religieuses.

« Homme cruel ! » s'écria Agnès en cessant de le retenir.

Agnès désolée se frappa la poitrine, déchira son voile, et se précipita la face contre terre avec tout le délire du désespoir. Les religieuses la voyant en cet état, demeurèrent muettes d'étonnement. Le moine présenta à l'abbesse le papier fatal, en l'informant de quelle manière il étoit tombé dans ses mains. « C'est à vous, ajouta-t-il, à décider quelle peine mérite la coupable. »

A mesure que l'abbesse lisoit la lettre, la colère se peignoit sur son visage. Un crime de cette nature, commis dans son couvent, et découvert par Ambrosio lui-même, par l'homme le plus respecté de tout Madrid ! Quelle idée alloit-il se former de la régularité de sa maison ! Des paroles auroient mal exprimé la fureur de l'abbesse ; elle gardoit le silence, et se contentoit de jeter sur la malheureuse Agnès des regards menaçans.

« Qu'on l'emmène au couvent, dit-elle

à quelques-unes de ses religieuses. »

Deux des plus anciennes s'approchèrent d'Agnès, la relevèrent de vive force, et se disposèrent à sortir avec elle de la chapelle; mais en ce moment, retrouvant son courage, Agnès se dégagea de leurs mains.

« Quoi ! s'écria-t-elle avec l'accent de la plus profonde douleur, tout espoir est donc perdu pour moi ! Déjà vous me traînez au supplice ! O Raymond ! Raymond ! où êtes-vous ! » Jetant alors sur le moine un regard terrible : « Écoutez-moi, lui dit-elle, homme vain, orgueilleux, insensible; écoutez-moi, cœur de fer. Vous auriez pu me sauver, me rendre au bonheur et à la vertu; vous ne l'avez pas voulu. Vous êtes le destructeur de mon ame; vous êtes mon meurtrier, et ma mort et celle de mon enfant retomberont sur votre tête. Insolent dans votre facile vertu, vous avez dédaigné les prières d'un cœur pénitent; mais Dieu sera ce que vous n'avez point été, miséricordieux envers moi. Où est donc le mérite de cette vertu si vantée ? quelles tentations avez-vous surmontées? Lâche! vous ne devez votre salut qu'à la fuite; vous ne vîtes jamais

en face la séduction. Mais le jour de l'épreuve arrivera ; laissez venir les passions impétueuses : vous sentirez alors que la foiblesse est l'apanage de l'humanité ; vous frémirez en jetant un coup d'œil rétrograde sur vos crimes ; vous implorerez avec terreur la miséricorde de Dieu. Oh ! pensez à moi dans ce terrible moment, pensez à votre cruauté ; souvenez-vous de la malheureuse Agnès, et désespérez du pardon. »

L'énergie avec laquelle elle proféra ces derniers mots ayant épuisé sa force, elle tomba sans connoissance dans les bras d'une de ses compagnes qui se trouvoit près d'elle. Elle fut à l'instant transportée hors de la chapelle, et suivie par toutes les autres.

Ambrosio n'avoit point écouté ces reproches sans émotion ; une voix secrète lui disoit qu'il avoit traité cette jeune fille avec trop de sévérité. Il retint donc l'abbesse pendant quelques instans.

« La violence de son désespoir, dit-il, prouve au moins qu'elle n'est pas familiarisée avec le vice. Peut-être qu'en y mettant un peu moins de rigueur,

qu'en mitigeant pour elle la pénitence usitée, l'on pourroit.... »

« Mitiger, mon père? c'est ce que je ne ferai pas, vous pouvez en être assuré. Les lois de notre ordre sont strictes : elles sont un peu tombées en désuétude; le crime d'Agnès me fait voir la nécessité de les faire revivre. Je vais notifier à toute la communauté mes intentions, et Agnès sentira pleinement la rigueur de ces lois : je prétends m'y conformer à la lettre. Adieu, mon père. »

En disant ces mots, elle sortit précipitamment de la chapelle.

« J'ai fait mon devoir, » dit en lui-même Ambrosio; et après quelques instans passés en méditations, il se rendit au réfectoire, où la cloche l'appeloit.

Après le souper, Ambrosio, rentré dans sa cellule, regardoit par la fenêtre, et cherchoit en vain à se distraire de sa dernière aventure. Tous les religieux s'étoient retirés; la soirée étoit belle; la lune brilloit de tout son éclat. Ambrosio se détermina à descendre, pour prendre le frais quelques instans

dans le jardin. Il n'étoit point, dans tout Madrid, un jardin plus beau ni mieux décoré que celui des Dominicains : on y voyoit de grands carrés de fleurs les plus recherchées, mais si artistement rangées, qu'elles paroissoient n'avoir été plantées que par la main de la nature; des fontaines d'eau vive, coulant dans des bassins de marbre blanc, répandoient au loin une perpétuelle rosée et la plus délicieuse fraîcheur; les murs étoient tapissés de jasmins, de vignes et de chèvrefeuilles; la beauté de la nuit ajoutoit encore à celle du lieu; les eaux réfléchissoient l'azur du ciel et les rayons argentés de la lune; un zéphyr léger et frais portoit à travers toutes les allées l'odeur des orangers en fleurs, et l'on entendoit d'un bocage voisin le chant du rossignol. C'est vers ce bocage qu'Ambrosio dirigeoit ses pas.

Au fond de cet asile champêtre se trouvoit une grotte faite à l'imitation d'un hermitage; les murs étoient formés d'un tissu de racines d'arbres, de lierre et de mousse; sur chaque côté de la grotte étoient des siéges de gazon; une cascade naturelle, se précipitant

du haut d'un rocher voisin, traversoit la grotte vers le milieu. Plongé dans une douce rêverie, le moine s'approcha de ce réduit solitaire ; le calme de toute la nature s'étoit déjà communiqué à son cœur, que pénétroit alors une douce et voluptueuse langueur.

En entrant dans l'hermitage, il fut étonné de trouver la place déjà prise ; une personne étoit à demi-couchée sur un des bancs, la tête posée sur sa main, dans une attitude mélancolique. Le moine reconnut Rosario ; il l'observa en silence, et sans entrer. Après quelques instans, le jeune homme leva la tête, et tint ses regards douloureusement fixés sur le mur opposé.

« Oui, dit-il avec un soupir plaintif, je sens tout l'avantage de ta situation. Heureux qui peut penser comme toi ! heureux qui peut, comme toi, ne voir qu'avec dégoût toute l'espèce humaine, s'ensevelir pour jamais dans quelque solitude impénétrable, et oublier qu'il existe au monde des êtres qui méritent d'être aimés. O Dieu ! que la misanthropie me seroit d'un grand secours ! »

« Voilà de singulières idées, Rosario, » dit en entrant le prieur.

« Vous ici, révérend père, » s'écria le novice. Au même instant il se leva, et se hâta de rabattre son capuchon sur son visage. Le prieur se plaça sur le banc, et obligea Rosario à se rasseoir près de lui.

« Vous ne devez pas vous livrer à ces sombres pensées, lui dit-il. Comment pouvez-vous appeler à votre secours la misanthropie, qui, de tous les sentimens, est le plus triste et le plus condamnable? »

« Connoissez-vous ces vers, révérend père? Je ne les ai lus que depuis hier matin, et déjà je les sais par cœur. Je ne puis vous dissimuler que j'envie les sentimens de celui qui les a faits. Ces vers sont écrits dans un endroit assez obscur de cette grotte, sur une pierre de marbre. Peut-être ne les avez-vous pas remarqués. Voulez-vous que je vous les récite? »

« Voyons, Rosario. »

Le jeune homme récita de mémoire, et avec un accent mélancolique, les vers suivans:

INSCRIPTION

DANS UN HERMITAGE.

Ici je m'établis. Ce réduit solitaire
Convient à mes chagrins ; j'y veux vivre et mourir.
Si quelque jour un homme à mes yeux vient s'offrir,
Il saura que des siens je hais la race entière.
Bravant de ses destins l'inflexible rigueur,
Rosalbe aux coups du sort se soustrait par la fuite.
Je ne veux désormais vivre qu'avec mon cœur.
Adieu, parens, amis ; je vais me faire hermite.

Assez et trop long-temps on m'a vu parmi vous ;
Je vous fais mes adieux sans regrets, sans foiblesse.
Les hommes sont égaux ; ils se ressemblent tous.
Sous le chaume j'ai vu la fraude et la bassesse ;
J'ai vu dans vos cités, parmi vos demi-dieux,
Le vice triomphant et la vertu proscrite.
J'ai vu des êtres vils, malfaisans, furieux,
Des hommes ! — Et bientôt je me suis fait hermite.

Loin du faste des cours, des civiques horreurs,
Je puis vivre en ces lieux sans exciter l'envie,
Gémir sur vos forfaits, déplorer vos erreurs,
Et consacrer à Dieu mes soupirs et ma vie.
J'ai retrouvé la paix dans ce désert affreux ;
Des fous et des méchans j'y crains peu les poursuites.
Voulez-vous être enfin meilleurs et plus heureux ?
Hommes, imitez-moi ; faites-vous tous hermites.

« S'il étoit possible à l'homme, dit le prieur, de se concentrer tellement en lui-même, qu'il pût conserver, quoique

totalement séparé de l'espèce humaine, le contentement dont se vante ici Rosalbe, j'avoue que sa situation seroit préférable à celle de l'homme qui vit au milieu de la corruption et des folies mondaines; mais c'est ce qui ne peut jamais arriver. Cette inscription n'a été placée ici que pour l'ornement de la grotte; et les sentimens et l'hermite, tout est également imaginaire. L'homme est né pour la société; et celui-là même qui est le plus détaché du monde, ne peut cependant l'oublier totalement, ni s'accoutumer à en être totalement oublié. Dégoûté des vices ou de la sottise des hommes, le misanthrope s'en sépare; il se fait hermite, il s'ensevelit vivant dans le creux d'un rocher. Tant que son cœur est enflammé par la haine, il peut s'accommoder de sa situation; mais quand son animosité vient à se refroidir, lorsque le temps a pu adoucir ses chagrins et cicatriser ses blessures, croyez-vous que le contentement puisse être encore le compagnon de sa solitude? Non, non, Rosario. Cessant d'être soutenu par la violence de sa passion, il sent toute la monotonie de son existence, et son ame reste toute entière

en proie à l'ennui. Regardant autour de lui, il se trouve seul dans l'univers; il sent renaître dans son cœur l'amour de la société; il desire de retourner vers ce monde qu'il avoit juré de haïr toute sa vie. La nature n'a plus de charmes à ses yeux, parce qu'il n'a près de lui personne qui partage son admiration pour elle. Appuyé contre quelque morceau de rocher, il regarde d'un œil morne la plus belle chûte d'eau; il voit, sans en être ému, la renaissance de la verdure au printemps, la douce clarté des astres de la nuit, l'éclat majestueux du soleil levant. Chaque soir il retourne lentement à sa cellule, où personne n'attend son arrivée, où il ne trouve qu'une nourriture mal-saine et sans saveur; il se jette désespéré sur un lit de mousse, ne goûte qu'un sommeil pénible, et ne s'éveille que pour recommencer une journée aussi triste, aussi monotone que la précédente.»

« Vous m'étonnez, mon père! Quoi! s'il arrivoit que des circonstances vous contraignissent à une solitude absolue, vous croyez qu'alors les devoirs de la religion, la conscience d'une vie employée saintement, ne suffiroient pas

pour communiquer à votre cœur ce calme?.... »

« Non, Rosario, je suis convaincu que cet espoir seroit illusoire, que toute ma force seroit insuffisante pour me sauver de la mélancolie et du dégoût. Si vous saviez quel est mon plaisir lorsqu'après un jour passé à l'étude, je me retrouve le soir au milieu de mes confrères; lorsqu'après quelques heures de solitude, je revois quelques créatures humaines! Et c'est en cela que consiste, à mon avis, le principal avantage de nos institutions monastiques : elles mettent l'homme à l'abri des tentations; elles lui procurent le loisir nécessaire pour le service de Dieu; elles lui sauvent l'aspect des vices dont le monde est infecté, sans cependant le priver des avantages les plus précieux de la société. Et vous, Rosario, vous pouvez envier le sort d'un hermite! vous pouvez vous aveugler ainsi sur le bonheur de votre situation! Réfléchissez un moment : ce couvent est devenu votre asile; votre régularité, votre douceur, vos talens, vous ont mérité parmi nous l'estime universelle; vous êtes séparé du monde, que vous faites profession de

haïr, et cependant vous trouvez habituellement chez nous la société de plusieurs hommes véritablement estimables. »

« O mon père! dit Rosario, c'est là sur-tout ce qui cause mon tourment. Il eût été plus heureux pour moi d'avoir à vivre avec des méchans, de n'avoir jamais entendu prononcer le nom de vertu. C'est ma vénération profonde pour tout ce qui tient à la religion, c'est la tendre sensibilité de mon ame, qui causent ma peine et m'entrainent irrésistiblement vers ma perte. Plût au ciel que je n'eusse jamais vu les murs de ce couvent! »

« Je ne vous comprends pas, Rosario: ce n'est pas là ce que vous me disiez tantôt; vous m'assuriez que mon amitié étoit pour vous un bien si précieux! Si vous n'eussiez jamais vu les murs de ce couvent, vous n'auriez pu me voir, ou du moins me connoître. Est-ce là, Rosario, votre desir? »

« Mon desir! s'écria le novice en se levant et saisissant avec vivacité la main du prieur; non, non, ce n'est pas là mon desir. Et cependant, hélas! il seroit à souhaiter pour moi que je

n'eusse jamais vu ni vous ni les murs de ce couvent. »

En disant ces mots Rosario sortit précipitamment de la grotte. Ambrosio resta à sa place ; étonné de la conduite inexplicable de ce jeune homme, il fut tenté de croire que son esprit étoit dérangé ; cependant la tranquillité de son maintien, son langage, une sorte de liaison qu'on remarquoit dans ses idées, démentoient cette conjecture. Après quelques minutes Rosario rentra, reprit sa place sur le banc et sa première attitude. La tête posée sur une de ses mains, il essuyoit de l'autre quelques larmes qui couloient de ses yeux.

Ambrosio le considéroit avec la plus vive compassion. Tous deux gardèrent pendant quelques instans le silence. Un rossignol étoit venu se placer sur un oranger devant la porte de l'hermitage. L'oiseau se mit à chanter ; au son de sa voix touchante et mélodieuse, Rosario leva la tête, et parut l'écouter attentivement.

« C'est ainsi, dit-il avec un profond soupir, que ma pauvre sœur, aux derniers jours de sa vie, écoutoit le chant du rossignol. Infortunée Matilde ! elle

repose maintenant dans le silence du tombeau, et son cœur n'est plus gros de soupirs. »

« Quoi ! vous auriez une sœur, Rosario ? »

« Oui, c'est la vérité, j'avois une sœur. Hélas ! je ne l'ai plus ; au printemps de sa vie, elle a succombé sous le poids des chagrins ! »

« Et de quelle nature étoient ces chagrins ? »

« Ils n'exciteront point votre pitié, Ambrosio. Vous ne connoissez pas la force irrésistible des sentimens auxquels son cœur fut en proie. Un amour malheureux fut la cause de son infortune ; la passion la plus pure et la plus vive pour un homme vertueux, pour un homme, ou plutôt pour un Dieu ! Talens, beauté, sagesse, vertu solide, réputation, tout se trouvoit réuni dans la personne de Francisque. Le cœur le plus insensible se seroit animé en l'approchant ; ma sœur le vit ; elle osa l'aimer ; elle l'aima sans espoir. »

« Si son amour étoit si bien placé, pourquoi l'aima-t-elle sans espoir ? »

« Avant qu'il la connût, mon père, Francisque étoit déjà engagé ; il avoit

donné sa foi à la plus belle des épouses. Cependant ma sœur continua de l'aimer; elle aima même son épouse à cause de lui. Un matin, ayant trouvé moyen de s'échapper de la maison paternelle, déguisée sous des habits grossiers, elle alla s'offrir en qualité de domestique chez celui qu'elle aimoit, et fut acceptée. Continuellement en sa présence, elle s'efforça de gagner son affection; elle y réussit. Les hommes vertueux sont toujours reconnoissans. Bientôt Francisque s'aperçut de ses attentions; il y fut sensible, et distingua Matilde du reste de ses serviteurs. »

« Et vos parens n'ont-ils point fait de recherches pour découvrir ce qu'étoit devenu leur fille fugitive? »

« Ma sœur s'étoit elle-même décelée avant qu'ils pussent en avoir des nouvelles. Son amour s'accrut au point qu'il ne lui fut plus possible de le tenir caché. Cependant ce n'étoit pas la personne de Francisque qu'elle desiroit; tous les vœux de ma sœur se bornoient à obtenir une place dans son cœur. Dans un moment d'oubli, elle lui avoua sa tendressse. Quel fut le résultat de cette imprudence? Amant idolâtre de

sa femme, et croyant qu'un regard de pitié jeté sur une autre seroit un vol fait à son affection conjugale, il chassa Matilde de sa présence, et lui défendit de jamais reparoître devant lui. Le cœur navré par cet excès de sévérité, ma pauvre sœur revint à la maison paternelle, et mourut dans l'espace de quelques mois. »

« Malheureuse fille ! son destin fut assurément trop cruel, et Francisque trop sévère. »

« Le pensez-vous, mon père, s'écria vivement le novice ; pensez-vous que Francisque fut trop sévère ? »

« Oui, sans doute, je le pense ; et j'ai sincèrement pitié de Matilde. »

« Vous, Ambrosio, vous avez pitié de ma sœur ! ô mon père ! ayez donc aussi pitié de moi. »

« Que voulez-vous dire ? »

« Oui, reprit Rosario d'un ton plus doux, je réclame votre pitié ; car mes souffrances sont encore plus vives. Ma sœur avoit au moins un ami, un ami fidèle, qui compatissoit à ses peines et ne lui reprochoit point la vivacité de ses sentimens ; et moi.... je n'ai point d'ami. Le monde entier ne m'offre pas

un cœur qui soit sensible à mes tourmens. »

Ambrosio fut touché de ces derniers mots ; il prit la main de Rosario, et la pressa tendrement.

« Vous n'avez point d'ami, dites-vous ; et qui suis-je donc ? pourquoi refusez-vous de me confier vos secrets, et que pouvez-vous craindre ? Ma sévérité ? je n'en ai jamais fait usage avec vous. La dignité de mon habit ? oubliez que je suis un religieux, votre prieur. Ne voyez en moi, je l'exige, que votre ami, que votre père. Je puis bien prendre avec vous ce dernier titre, car je vous aime comme mon enfant. Votre société me procure plus de plaisir que celle de tout autre ; et lorsque je remarque l'étendue de votre esprit et de vos connoissances, je me réjouis comme le feroit un père en voyant les perfections de son fils. Mettez donc de côté toutes ces craintes, et parlez-moi enfin à cœur ouvert. »

« Mais peut-être vous me haïrez, mon père, vous me détesterez à cause de ma foiblesse ; peut-être ne retirerai-je d'autre fruit de ma confidence que la perte de votre estime. »

« Comment puis-je vous rassurer? Réfléchissez sur ma conduite passée, sur la tendresse que je vous ai toujours témoignée. Vous haïr, Rosario! cela n'est plus en mon pouvoir; renoncer à votre société, ce seroit me priver moi-même de mon plus grand plaisir. Confiez-moi donc ce qui vous afflige, et je vous jure ici solennellement.... »

« Hé bien, jurez-moi, reprit Rosario, que, quel que soit mon secret, vous ne m'obligerez point à sortir de ce couvent, que mon noviciat ne soit expiré. »

« Je vous le jure; et comme notre divin Sauveur tiendra la promesse qu'il a faite aux hommes, de même je tiendrai celle que je vous fais. Expliquez-moi seulement ce mystère, et comptez sur mon indulgence. »

« Je vous obéis. Sachez donc..... mais je tremble. Je réclame votre pitié, respectable Ambrosio; ayez égard à la foiblesse de l'humanité. Mon père, continua-t-il en se jetant aux pieds du moine, et couvrant sa main de baisers, mon père...... je suis une femme. »

Ces mots furent prononcés à basse

voix. Le moine tressaillit. Prosternée devant lui, la jeune fille, que nous n'appellerons plus Rosario, sembloit attendre en silence la décision de son juge. La surprise d'un côté, la crainte de l'autre, les tinrent quelques instans dans la même attitude, immobiles, comme s'ils avoient été touchés par la verge de quelque magicien. Dès qu'Ambrosio fut un peu revenu de son étonnement, il se hâta de sortir de la grotte, et s'enfuit vers le couvent. La vivacité de son action n'échappa point à la suppliante. Elle se leva précipitamment, courut après lui, l'atteignit, se jeta sur son passage, et embrassa ses genoux. Ambrosio fit de vains efforts pour se dégager.

« Ne me fuyez pas, s'écria-t-elle, ne me livrez pas à mon désespoir. Ecoutez-moi ; laissez-moi me justifier à vos yeux. Vous avez plaint le sort de ma sœur ; hé bien, toute son histoire est la mienne. Je suis Matilde, et vous êtes l'homme qu'elle aime. »

Ce second aveu redoubla l'étonnement d'Ambrosio. Indécis, embarrassé, il resta, comme paralysé, en contemplation devant Matilde, dont le visage

étoit alors découvert. Elle l'obligea de se rasseoir sur un banc du jardin qui se trouvoit près d'eux, et profita de son trouble et de son silence pour continuer son explication.

« Ne croyez pas, Ambrosio, que je sois venue pour subtiliser vos affections, ni pour vous faire enfreindre les engagemens qui vous lient à votre céleste épouse. La religion seule est digne de vous posséder tout entier. Ne croyez pas que l'intention de Matilde soit de vous détourner des sentiers de la vertu. Ce que je sens pour vous est de l'amour; mais ce n'est point un amour licencieux. Je soupire après la possession de votre cœur; mais je ne desire point celle de votre personne. Daignez écouter ma justification; dans peu d'instans vous serez convaincu que la sainteté de cet asile n'est point souillée par ma présence, et que vous pouvez m'accorder votre compassion sans violer vos engagemens envers Dieu. » Matilde vit sur le visage d'Ambrosio qu'il l'écoutoit avec attention, et même avec intérêt. Elle continua.

« Je sors d'une famille distinguée. Mon père étoit le chef d'une des plus

illustres maisons de Villanegas; il mourut comme j'étois encore enfant, et me laissa seule héritière de son immense fortune. Jeune et riche, je fus recherchée par la plus brillante jeunesse de Madrid; mais aucun ne parvint à gagner mon cœur. J'avois été élevée sous les yeux d'un oncle doué d'un jugement solide et de la plus vaste érudition. Il prit plaisir à me communiquer quelque portion de ses connoissances. Grace à ses leçons, mon entendement acquit une force et une justesse assez peu communes parmi les personnes de mon sexe. Naturellement active et curieuse, je fis d'assez grands progrès, non seulement dans les sciences qui sont généralement étudiées, mais dans quelques autres encore dont les secrets ne sont révélés qu'à très-peu de personnes, et que condamne injustement l'aveugle superstition. Mais tout en travaillant à étendre la sphère de mes connoissances, mon sage tuteur n'a point négligé d'inculquer dans mon ame les préceptes éternels de la morale; il a pris soin de m'affranchir des entraves du préjugé vulgaire; il m'a fait sentir les beautés de la religion; il m'a appris à respecter,

à adorer les ames pures et vertueuses, et je n'ai que trop bien suivi ses instructions.

« Avec de semblables dispositions, jugez vous-même si j'ai pu voir sans dégoût les vices, la dissipation et l'ignorance, qui déshonorent notre jeunesse espagnole. J'ai rejeté dédaigneusement toutes les offres. J'avois conservé mon cœur libre de toute inclination, lorsque le hasard me conduisit un jour à l'église des Dominicains. Oh ! ce jour-là, mon ange gardien sommeilloit assurément, peu soigneux de remplir sa tâche. C'est ce jour-là que je vous vis pour la première fois. Vous remplaciez votre prédécesseur, absent par maladie. — Vous devez vous rappeler quel enthousiasme votre discours excita dans tout l'auditoire. Avec quelle avidité j'attendois chacune de vos paroles! Il me sembla que votre éloquence m'enlevoit jusqu'aux nues. J'osois à peine respirer, dans la crainte de perdre une seule syllabe. Je crus voir, tandis que vous parliez, votre tête environnée d'une auréole brillante, et tout votre maintien me retraçoit la majesté d'un Dieu. Je me retirai de

l'église, le cœur plein d'admiration. A compter de ce moment, vous êtes devenu l'idole de mon cœur, l'unique objet de toutes mes pensées. La mélancolie et le désespoir s'emparèrent de moi. Je me séparai de la société, et ma santé alla chaque jour en déclinant. A la fin, ne pouvant plus exister dans cet état de souffrance, je pris le parti d'avoir recours au déguisement sous lequel vous me voyez aujourd'hui. Mon artifice a réussi; conduite ici par un de mes parens, à qui j'avois confié mon secret, je fus reçue dans votre monastère, et je parvins à gagner votre estime.

« Dans cette situation, j'aurois été, mon révérend père, complètement heureuse, si je n'avois craint à chaque instant que quelqu'un ne s'aperçût de mon travestissement. Le plaisir que me causoit votre société étoit empoisonné par cette idée. Craignant de perdre votre amitié, devenue nécessaire à mon existence, je me suis déterminée à ne pas confier au hasard la découverte de mon sexe, à vous avouer tout à vous-même, et à me jeter entre les bras de votre miséricorde et de votre indul-

gence. Serai-je, Ambrosio, trompée dans mon attente? Non, je ne puis me le persuader. Vous ne voudrez point me réduire au désespoir; vous me permettrez de continuer à vous voir, de converser avec vous, de vous adorer. Vos vertus seront la règle de ma vie; et quand nous expirerons, nos corps reposeront du moins dans le même tombeau. »

Tandis que Matilde parloit ainsi, mille sentimens opposés se combattoient dans le cœur d'Ambrosio. La surprise, la confusion, le mécontentement, que lui causoient à la fois une aventure aussi singulière, une déclaration aussi brusque, une action aussi hardie que celle de Matilde, tels étoient les sentimens dont il pouvoit se rendre compte à lui-même; mais quelques autres se tenoient cachés, à son insu, dans le fond de son cœur. Il ne s'aperçut pas que sa vanité étoit flattée par les éloges que Matilde donnoit à son éloquence et à sa vertu; qu'il sentoit un secret plaisir à songer qu'une femme jeune, et probablement jolie, avoit pour lui abandonné le monde, et sacrifié toute autre passion à celle qu'il

lui avoit inspirée ; enfin, quoiqu'il sentît fortement la nécessité de s'armer en cette circonstance de toute sa sévérité, il ne s'aperçut pas que son cœur palpitoit avec violence, tandis que les doigts d'ivoire de Matilde pressoient doucement sa main.

Lorsqu'il fut un peu remis de son trouble, il jugea qu'il étoit impossible que Matilde séjournât plus long-temps dans le couvent, après l'aveu qu'elle venoit de lui faire. Il prit un air imposant, et retira sa main.

« Avez-vous pu réellement espérer, mademoiselle, que je vous permettrois de rester parmi nous ? En supposant même que je pusse accéder à votre demande, quel avantage en pourriez-vous retirer ? Pensez-vous que je puisse jamais répondre à une affection qui....? »

« Non, mon père, non ; je n'espère point vous inspirer un amour semblable au mien ; je ne demande que la liberté de rester près de vous, de passer quelques heures du jour dans votre société, d'obtenir votre compassion, votre amitié, votre estime : ma demande est-elle déraisonnable ? »

« Mais réfléchissez, segnora, combien il seroit contraire à toutes les convenances de souffrir qu'une femme habitât dans notre couvent, et une femme encore qui m'avoue qu'elle m'aime! Cela ne doit pas être. Votre secret pourroit être découvert, et je ne veux point d'ailleurs m'exposer à une aussi dangereuse tentation. »

« Tentation, dites-vous? Oubliez que je suis femme, il n'y a plus de tentation à craindre; ne voyez en moi qu'un ami, qu'un infortuné, dont le bonheur, dont la vie dépendent de votre protection : ne craignez pas que je rappelle jamais à votre souvenir que l'amour le plus ardent, le plus impétueux, m'a portée à déguiser mon sexe, ou que, pressée par l'aiguillon de quelques coupables desirs, oubliant et mon honneur et les vœux qui vous lient, je cherche jamais à vous détourner des sentiers de l'honnêteté. Non, Ambrosio, sachez mieux me connoître, je vous aime pour vos vertus; perdez-les, et vous perdrez avec elles mon affection. Je vous regarde comme un saint; prouvez-moi que vous n'êtes qu'un homme, et je vous quitte avec

dégoût : et c'est moi que vous regardez comme une tentatrice ! moi, qui ne vois qu'avec mépris les vains plaisirs de ce monde ! moi, dont l'attachement pour vous n'est fondé que sur l'idée que j'ai conçue de votre incorruptibilité ! Oh ! bannissez ces injustes craintes : ayez meilleure opinion de vous-même et de moi ; je suis incapable de chercher à vous séduire, et votre vertu est sans doute établie sur une base trop solide pour être jamais ébranlée par des desirs vagues et sans objet. Ambrosio, cher Ambrosio, ne me bannissez point de votre présence ; ressouvenez-vous de votre promesse, et autorisez-moi à rester près de vous. »

« Impossible, Matilde ; votre intérêt même m'ordonne de vous refuser, car c'est pour vous que je crains, plus encore que pour moi. Après avoir surmonté les mouvemens impétueux de la jeunesse, passé trente ans dans les mortifications et la pénitence, je pourrois en toute sûreté vous permettre de rester, et je ne crains pas que vous m'inspiriez jamais d'autres sentimens que celui de la compassion ; mais un plus long séjour en ce lieu ne peut avoir pour

vous que des suites fâcheuses. Vous donnerez à chacune de mes paroles et de mes actions une fausse interprétation ; vous saisirez avidement tout ce qui pourra nourrir en vous l'espérance de voir votre amour payé de retour : insensiblement votre passion deviendra plus forte que votre raison, et ma présence, au lieu de la calmer, ne fera que l'irriter encore. Croyez-moi, malheureuse femme, vous m'inspirez une compassion sincère. Je suis convaincu que vous n'avez agi jusqu'à présent que d'après les motifs les plus purs ; mais si l'on peut vous pardonner d'être aveugle sur l'imprudence de votre conduite, on ne me pardonneroit point, je ne pourrois me pardonner à moi-même, si je négligeois de vous ouvrir les yeux. Mon devoir m'oblige à vous traiter avec rigueur ; je dois rejeter votre prière, je dois détruire toute espérance qui serviroit à nourrir des sentimens si pernicieux à votre repos. Matilde, vous sortirez du couvent demain matin. »

« Demain, Ambrosio, demain ! Oh ! ce n'est pas là sans doute votre dernière résolution ; vous n'aurez pas cet excès de cruauté. »

« Vous avez entendu ma décision, préparez-vous à vous y conformer ; les lois de notre ordre sont rigoureuses : cacher une femme dans l'enceinte de ces murs, ce seroit un parjure ; mes vœux m'obligent à révéler toute votre histoire à la communauté. J'ai pitié de votre sort, Matilde, c'est tout ce que vous devez attendre de moi. »

Il prononça ces derniers mots d'une voix foible et tremblante : alors se levant brusquement, il s'achemina vers le monastère. Matilde poussa un cri douloureux, le suivit et l'arrêta.

« Encore un moment, Ambrosio, laissez-moi vous dire une seule parole. »

« Je ne veux rien entendre ; cessez de me retenir, vous connoissez ma résolution. »

« Un mot, un dernier mot ! »

« Laissez-moi, vos instances sont vaines ; vous sortirez d'ici demain matin. »

« Hé bien, allez, barbare ! je ne vous retiens plus ; mais il me restera du moins cette ressource. »

En disant ces mots, elle tira de dessous sa robe un poignard, écarta ses

vêtemens, et tint la pointe du stylet placée contre sa poitrine.

« Mon père, je ne sortirai pas vivante de cette enceinte. »

« Matilde, que faites-vous? »

« Si votre résolution est prise, j'ai pris aussi la mienne. Au moment où l'on me séparera de vous, je me plonge ce poignard dans le cœur. »

« Par saint Dominique, Matilde, êtes-vous en votre bon sens? connoissez-vous les conséquences de votre action? savez-vous que le suicide est le plus grand de tous les crimes? voulez-vous donc perdre votre ame, anéantir pour vous tout espoir de salut, vous condamner vous-même à d'éternels tourmens? »

« Je sais tout cela, reprit-elle d'un ton passionné; il dépend de vous de me sauver ou de me perdre. Parlez, Ambrosio, dites-moi que vous tiendrez mon aventure secrète, que je puis rester ici votre amie et votre compagne, autrement vous allez à l'instant même voir couler mon sang. »

En proférant ces derniers mots, Matilde leva le bras lentement, et fit un mouvement comme pour se poignarder.

Le moine suivit de l'œil le circuit que parcourut le poignard. Les vêtemens de Matilde étoient écartés, sa gorge étoit à demi découverte.... et quelle gorge, grand Dieu! La pointe du stylet alla se poser sur son sein gauche, dont le moine, à l'aide des rayons brillans de la lune, put observer la blancheur éblouissante; son œil resta fixé, avec une insatiable avidité, sur le plus beau demi-globe que la nature ait jamais produit. Une sensation, jusqu'alors inconnue, remplit son cœur d'un mélange d'inquiétude et de plaisir; un feu dévorant circula rapidement dans toutes ses veines, et mille desirs troublèrent son imagination en agitant son sein.

« Je ne résiste plus, s'écria-t-il d'une voix sanglotante; restez, enchanteresse, restez pour ma destruction. »

Dès qu'il eut dit ces mots, il s'enfuit à toutes jambes vers le monastère, regagna sa cellule, et se jeta sur son lit, honteux, agité, presque fou.

Il lui fut, pendant quelque temps, impossible de débrouiller le chaos de ses idées et de ses sentimens. A quelle résolution devoit-il s'arrêter? quelle conduite devoit-il tenir avec celle qui

venoit ainsi troubler son repos? La prudence, la religion, la convenance, exigeoient qu'elle sortît du couvent; mais, d'un autre côté, la vanité du moine étoit extraordinairement flattée, tant par la conduite que par les insinuations de Matilde; il se rappeloit les agrémens qu'il avoit trouvés dans la société de Rosario; il craignoit que l'absence de son jeune ami ne laissât un vide douloureux dans son cœur, et la richesse du jeune novice pouvoit d'ailleurs être une utile ressource pour son couvent. « Et que puis-je risquer, se dit-il en lui-même, en lui permettant de rester? n'ai-je pas tout lieu d'ajouter foi à ses assertions? ne me sera-t-il pas aisé d'oublier son sexe, et de ne voir en elle que mon ami, que mon disciple? Son amour est assurément aussi pur que désintéressé : s'il n'étoit que le produit d'une ardeur licencieuse, auroit-elle pu le cacher si long-temps? n'auroit-elle pas cherché, dès les premiers instans, quelques moyens de satisfaire sa passion? Elle a fait tout le contraire, elle m'a soigneusement fait mystère de son sexe. La crainte d'être reconnue, et mes propres instances, ont

pu seules lui arracher son secret. Elle a assisté aussi assiduement que moi-même à tous nos exercices de religion ; elle n'a fait aucune tentative pour exciter mes passions endormies, et jusqu'à ce jour, elle n'avoit pas prononcé une seule fois en ma présence le mot d'amour. Si elle eût eu l'intention de gagner mon affection sans mon estime, auroit-elle pris si grand soin de me cacher ses charmes? Jusqu'à ce moment elle ne m'avoit pas laissé apercevoir son visage ; cependant sa figure doit être charmante, aussi bien que toute sa personne, et j'en puis juger par....par ce que j'en ai vu. »

Cette dernière idée, lorsqu'elle se présenta à l'imagination du moine, lui fit monter le rouge au visage. Alarmé de ses propres sensations, il se leva brusquement, résolu de se mettre en prières, et se prosterna devant sa jolie Madone, la priant avec ardeur de lui aider à étouffer de si coupables émotions. Sa prière finie, il retourna au lit, et parvint à s'endormir.

Le lendemain matin, il s'éveilla brûlant et agité; il n'avoit vu en songe que des objets voluptueux : tantôt c'étoit Matilde qui se présentoit devant lui;

il revoyoit son sein demi nu ; elle lui répétoit l'assurance d'un éternel amour, lui jetoit ses beaux bras autour du cou, et le couvroit de baisers : le moine alors lui rendoit caresse pour caresse, la serroit passionnément contre son sein, et la vision disparoissoit : tantôt c'étoit l'image de sa Madone favorite. Ambrosio, dans son rêve, se prosternoit devant elle, et lui adressoit ses vœux ; il lui sembla une fois que les yeux du portrait le regardoient avec une inexprimable douceur ; il pressa de ses lèvres celles de la Sainte Vierge. O prodige ! il trouva que ces lèvres étoient animées. Bientôt une figure charmante sortit du canevas, s'agrandit, l'embrassa tendrement, et la vision disparut. Tels furent, pendant cette nuit entière, les songes d'Ambrosio.

Il se leva et se promena dans sa cellule, honteux à la fois de ses songes et des événemens de la veille, auxquels il les attribuoit. Après quelques instans de promenade, le nuage qui obscurcissoit son jugement se dissipa par degrés, et ses idées prirent un autre cours. Il vit clairement l'illusion qu'il s'étoit faite à lui-même ; il sentit que ses rai-

sonnemens n'étoient que les sophismes dangereux de l'amour propre, de la flatterie et de la cupidité. » Si une heure de conversation avec Matilde, se dit-il à lui-même, a produit en moi un changement aussi remarquable, que n'ai-je pas à craindre de la prolongation de son séjour en ce lieu? » Frappé du danger de sa situation, revenu de ses idées présomptueuses, il résolut d'insister sur le départ immédiat de Matilde. Il commença à reconnoître qu'il pouvoit être tenté comme un autre homme, et qu'en supposant même qu'elle restât constamment avec lui dans les bornes de la plus scrupuleuse modestie, il étoit peut-être trop foible pour résister constamment au choc de ses passions dont il avoit osé se croire exempt.

« Agnès, Agnès! s'écria-t-il, je sens déjà l'effet de ta malédiction. »

Ambrosio sortit de sa cellule, bien résolu de renvoyer, sans délai, le soi-disant Rosario, et se rendit à matines. Il récita l'office ordinaire sans y donner la plus légère attention; son cœur et sa tête étoient remplis d'objets qui ne s'allient point avec le service divin; il pria sans dévotion. L'office fini, il descendit

au jardin, et dirigea ses pas vers la grotte, ne doutant pas que Matilde ne vînt bientôt l'y chercher; il ne fut pas trompé dans cette attente: elle entra dans l'hermitage presqu'aussitôt que lui, et l'aborda d'un air timide. Après quelques instans d'embarras, pendant lesquels Matilde paroissoit vouloir parler et ne parloit point, le prieur, qui craignoit secrètement d'entendre sa voix, recueillant tout l'effort de résolution dont il étoit capable, prit un air de fermeté qui n'offroit pourtant rien d'extraordinairement sévère.

« Asseyez-vous ici près de moi, Matilde, lui dit il, écoutez-moi patiemment, et croyez que ce que je vais vous dire a pour objet votre intérêt plus encore que le mien. Croyez que je sens pour vous l'amitié la plus vive, et que c'est avec la plus sincère affliction que je me vois forcé de vous déclarer que nous devons décidément cesser de nous voir. »

« Ambrosio! » s'écria-t-elle d'un ton qui exprimoit la surprise et le chagrin.

« Calmez-vous, mon ami, mon cher Rosario, car je veux encore vous donner ce nom qui m'est si cher. Notre

séparation est nécessaire, je rougis de vous avouer combien j'en souffre d'avance; mais il faut nous quitter. Je ne me sens pas capable de vous traiter avec indifférence, et c'est ce qui m'oblige à insister sur votre départ. Matilde, vous ne pouvez rester ici plus long-temps. »

« Où donc, à present, chercherai-je la bonne foi? Dans quels lieux se cache la vérité? Dégoûtée d'un monde faux et trompeur, mon père, je me flattois qu'elle s'étoit fixée dans ce cloître; je croyois que votre cœur étoit son plus cher asile! Et vous aussi, vous vous montrez perfide! Juste ciel! et vous aussi, vous pouvez me trahir! » — « Matilde! » — « Oui, mon père, oui, j'ai droit de vous faire des reproches. Où sont vos promesses? Mon noviciat n'est pas expiré, et cependant vous voulez me forcer à quitter le monastère : pouvez-vous avoir le cœur de m'arracher d'auprès de vous, et ne m'avez-vous pas solennellement juré le contraire? »

« Non, je ne veux point vous forcer de quitter ces lieux, et je me souviens de mes sermens; mais quand j'implore votre générosité, quand je vous fais con-

noître les embarras où me jette votre présence, vous-même, ne me dégagerez-vous pas de ces mêmes sermens? A chaque instant on peut découvrir qui vous êtes. Pensez aux suites d'un pareil éclat ; voyez de quel opprobre il me couvriroit. Songez que mon honneur et ma réputation sont entre vos mains, et que le repos de ma vie dépend de votre complaisance, de votre promptitude à vous éloigner. Mon cœur est encore libre; je puis me séparer de vous, non pas sans regrets, mais sans désespoir. Si vous restez encore quelque temps, c'en est fait, tout mon bonheur sera sacrifié à vos charmes; vous n'êtes que trop intéressante, que trop aimable! Je finirois par vous aimer, par vous idolâtrer. Mon sein seroit en proie à mille desirs, que l'honneur et ma profession ne me permettent pas de satisfaire. Si j'y résiste, mes efforts et mes combats auront bientôt altéré ma raison; si j'y succombe, j'immolerai aux plaisirs d'un moment, à des plaisirs coupables, ma réputation dans ce monde, et mon salut dans l'autre. C'est à vous que j'ai recours pour me défendre contre moi-même. Ne permettez pas que je perde

la récompense de trente ans de souffrances et de travaux ; empêchez-moi de devenir bientôt la victime des remords. Votre cœur a déjà senti les tourmens de l'amour sans espérance. Ah ! si réellement je vous suis cher, épargnez-moi vous-même ces tourmens Rendez-moi ma promesse ; fuyez loin de ces murs. Partez, et vous emporterez avec vous mes plus ardentes prières pour votre bonheur, mon amitié, mon estime et mon admiration. Restez, et vous devenez pour moi une source de dangers, de souffrances et de désespoir. Répondez-moi, Matilde, quelle est votre décision ? » Matilde garda le silence. « Ne parlez-vous pas, Matilde ; ne me direz-vous pas quel parti vous choisissez ? »

« Crnel ! cruel ! s'écria-t-elle avec l'accent de la douleur, et en se tordant les mains, vous savez trop bien que vous ne me laissez pas la liberté de choisir ; vous savez trop bien que je ne puis avoir d'autre volonté que la vôtre. » — « Je ne m'étois donc pas trompé, la générosité de Matilde répond à mon attente. »

« Oui, je vous prouverai la vérité de

mon affection, en me soumettant à un arrêt qui me perce le cœur. Reprenez votre promesse, je quitterai le monastère aujourd'hui même; j'ai une parente, abbesse dans l'Estramadoure; c'est auprès d'elle que j'irai; c'est dans son couvent que je me séparerai du monde pour jamais. Mais dites-moi, mon père, emporterai-je vos vœux dans ma solitude? Détournerez-vous quelquefois votre attention des objets célestes pour m'accorder une pensée? »

« Ah! Matilde, je crains de penser à vous trop souvent pour mon repos? »

« Je n'ai donc plus rien à desirer à présent que de pouvoir nous retrouver dans le ciel. Adieu, mon ami, mon cher Ambrosio! Il me semble pourtant que j'aurois quelque plaisir à emporter avec moi une preuve de votre amitié. »

« Quelle preuve puis-je vous donner. »

« Quelque chose, n'importe quoi; une de ces fleurs me suffiroit (et du doigt elle lui montra un buisson de roses planté à la porte de la grotte); je la cacherai dans mon sein, et, après ma mort, les religieuses de l'Estramadoure la trouveront séchée sur mon cœur. »

Le moine n'eut pas la force de répondre ; d'un pas lent et le cœur navré de douleur, il sortit de l'hermitage, s'approcha du buisson et s'arrêta pour cueillir une rose. Soudain il jette un cri perçant, recule plein d'effroi, et laisse tomber de sa main la fleur qu'il tenoit déjà. Matilde entend ce cri, et court à lui avec inquiétude.

« Qui a-t-il ? s'écria-t-elle, répondez-moi, pour l'amour de Dieu. Qu'est-il arrivé ? »

« J'ai reçu la mort, dit le moine d'une voix foible ; caché parmi les roses.... un serpent.... »

La douleur causée par la piqûre devint si vive, qu'il ne put la supporter ; ses sens l'abandonnèrent, et il tomba inanimé dans les bras de Matilde.

L'affliction de son amante ne peut s'exprimer. Elle arrachoit ses cheveux, se frappoit le sein ; et n'osant quitter Ambrosio, elle appeloit, à grands cris, le secours des moines. A la fin, ses cris furent entendus. Quelques frères se hâtèrent d'accourir ; le prieur fut transporté chez lui et mis au lit. Le moine qui faisoit l'office de chirurgien dans la communauté se prépara à sonder la

blessure. Dejà la main d'Ambrosio étoit prodigieusement enflée. Les remèdes lui avoient rendu la vie, mais non pas la connoissance; il étoit dans les agitations du délire le plus violent, et quatre des plus forts moines pouvoient à peine le retenir dans son lit.

Le père Pablos (c'étoit le nom du chirurgien) se hâta d'examiner l'état de la main. Les moines entouroient le lit, attendant avec inquiétude la décision de Pablos : parmi eux, le feint Rosario ne se montroit pas le moins sensible; ses yeux, remplis de douleur, ne quittoient pas le malade, et les gémissemens qui lui échappoient sans cesse, prouvoient suffisamment la violence de son affliction.

Père Pablos sonda la blessure, et en retirant sa lancette, il la vit teinte d'une couleur verdâtre. Il secoua la tête avec chagrin, et s'éloignant du lit : « Voilà ce que je craignois, dit-il, il n'y a point d'espérance. » — « Point d'espérance ! s'écrièrent tous les moines; vous dites qu'il n'y a point d'espérance! »

« D'après les soudains effets de cette piqûre, je soupçonnois que notre prieur avoit été blessé par un mille-pieds. Le

venin que vous voyez à la pointe de ma lancette confirme mon idée; il ne peut vivre trois jours. »

« Et ne peut-on trouver aucun remède? » demanda Rosario.

« Sans exprimer le poison, il est impossible de lui rendre la vie; et comment exprimer ce poison, c'est ce que j'ignore. Tout ce que je puis faire, c'est d'appliquer sur la blessure des herbes qui diminueront les souffrances. Le malade recouvrera ses sens; mais le venin corrompra toute la masse du sang, et dans trois jours le père Ambrosio ne sera plus. »

Cet arrêt pénétra de douleur tous les assistans. Pablos, comme il venoit de le promettre, pansa la main, et se retira suivi de tous ses compagnons. Rosario seul resta dans la cellule, ayant obtenu à force de prières, que le prieur fût confié à ses soins. La violence du délire avoit épuisé les forces du père Ambrosio, et il venoit de tomber dans un accablement si profond, qu'à peine donnoit-il quelques signes de vie : il étoit encore dans cet état lorsque les moines, après quelques heures, revinrent pour savoir s'il y avoit du change-

ment. Pablos défit l'appareil, plus par curiosité, que par la moindre espérance de découvrir quelque symptôme favorable. Quelle fut sa surprise, en voyant que l'inflammation s'étoit entièrement dissipée! Il sonda de nouveau la blessure, et la pointe de la lancette en sortit pure; la main n'offroit plus de traces de poison, et, sans la marque de la sonde, Pablos auroit à peine retrouvé la place du mal.

Il informa ses frères de ce changement inespéré; leur joie fut grande et leur surprise ne le fut pas moins. Mais ils cessèrent bientôt de s'étonner de cet événement, en lui donnant une explication conforme à leurs idées. Persuadés depuis long-temps que leur prieur étoit un saint, ils trouvèrent très-naturel que S. Dominique eût opéré un miracle en sa faveur. Cette opinion fut adoptée unanimement; ils crièrent au miracle, et crièrent si haut, que le père Ambrosio s'éveilla. Aussitôt les moines entourèrent son lit, et lui exprimèrent toute leur joie de cette guérison miraculeuse. Il étoit entièrement revenu à lui, et de ses douleurs, il ne lui restoit qu'un sentiment de langueur et de foiblesse.

Pablos lui donna une potion restaurante, et lui conseilla de garder le lit pendant deux jours ; il se retira ensuite, en le priant de ne point parler, de crainte qu'il ne s'épuisât davantage, et de tâcher de prendre quelque repos. Les autres frères suivirent Pablos, et laissèrent le prieur seul avec Rosario.

Pendant quelques minutes, Ambrosio considéra son aimable garde avec des yeux où se peignoient tout à la fois le plaisir et la crainte. Elle étoit assise près du lit, la tête penchée, et, comme à l'ordinaire, enveloppée dans son capuchon.

« Vous êtes toujours ici, Matilde! dit enfin le moine : n'êtes-vous pas contente de m'avoir conduit si près du tombeau, qu'il a fallu un miracle pour me sauver la vie? Ah! sûrement le ciel avoit envoyé ce serpent pour punir...... »

Matilde l'interrompit en mettant ses doigts sur les lèvres d'Ambrosio avec un air de gaieté.

« Silence! mon père, silence! Il vous est prescrit de vous taire. »

« Celui qui m'a imposé cet ordre ne savoit pas de quel intéressant sujet j'avois à vous parler. »

» Mais je le sais, moi, et je vous réi-

tère le même commandement. On m'a chargée d'être votre garde, et vous ne devez pas me désobéir. »

« Vous êtes bien joyeuse, Matilde. »

« Comment ne le serois-je pas? je viens de goûter un plaisir au-dessus de tout ce que j'ai jamais senti. »

« Quel plaisir? »

« Je dois le cacher à tout le monde, et sur-tout à vous. »

« Et sur-tout à moi! Non, non, Matilde, je vous conjure. »

« Paix donc, vous ne devez pas parler; mais comme vous me semblez peu disposé à dormir, je vais tâcher de vous distraire avec ma harpe. »

« Comment! vous savez la musique; vous ne me l'aviez pas dit. »

« Oh! je ne suis qu'une écolière; mais comme le silence vous est prescrit pour quarante-huit heures, peut-être parviendrai-je à vous récréer un peu, quand vos méditations vous auront fatigué: je vais chercher ma harpe. »

Elle revint bientôt. « A présent, mon père, que chanterai-je? Voulez-vous entendre la ballade du galant Durandarte, lequel mourut à la fameuse bataille de Roncevaux? »

« Tout ce qu'il vous plaira, Matilde. »

« Oh! ne m'appelez point Matilde : appelez-moi Rosario ; appelez-moi votre ami. Voilà les noms que j'aime à entendre de votre bouche. Écoutez maintenant. »

Elle s'assit devant sa harpe, et, après avoir préludé quelques instans avec un goût exquis et qui prouvoit un talent consommé, elle joua un air tendre et plaintif. Ambrosio qui l'écoutoit, sentit son accablement se dissiper, et une mélancolie douce et bien moins fatigante se répandre dans ses esprits. Tout à coup Matilde change de mouvement. D'une main hardie et rapide elle fait entendre des sons belliqueux, et chante la ballade suivante, sur un air à la fois simple et touchant.

DURANDARTE ET BÉLERMA.

RÉCITATIF.

Plaine de Roncevaux, funeste à des guerriers
Plus braves que les fils et de Rome et de Sparte,
Tu vis périr l'honneur des chevaliers,
Le courageux et galant Durandarte !
En mourant, ce jeune héros
Fit entendre ces derniers mots :

Vous que j'adorai si long-temps,
Vous, hélas ! que pendant sept ans
Mes soins n'avoient pas attendrie,
Bélerma, quel cruel destin !
Votre cœur se rendoit enfin,
Vous m'aimez... et je perds la vie !

Qu'il est horrible ce trépas !
Bélerma, je ne pleure pas
Ma carrière trop tôt finie,
Ou mes honneurs, ou mon printemps...,
Vous seule, en ces tristes instans,
Me faites regretter la vie !

Toi, le plus cher de mes parens,
A qui, dès mes plus jeunes ans,
Mon ame fut toujours unie,
Ah ! je t'entends et je te voi !
Montésinos, auprès de toi
J'aurai, du moins, fini ma vie !

Aujourd'hui même à Bélerma
Porte mon cœur... Dis-lui : Voilà
L'autel où vous fûtes chérie.
Votre sourire ou vos dédains
Causèrent seuls tous les chagrins
Et tous les plaisirs de sa vie.

Tendre ami, reçois mes adieux ;
Un voile s'étend sur mes yeux,
Et la voix même m'est ravie.
De l'amour et de l'amitié
Que les prières... la pitié,
Me suivent dans une autre vie !

C'en est fait ; le héros n'est plus.
O vœux ! ô regrets superflus !
Son cousin l'embrasse et s'écrie :
« Maures, désormais respirez !
« Vous, chrétiens, désormais pleurez !
« Durandarte a perdu la vie.

« Nul ne l'égalera jamais.
« Fier aux combats, et dans la paix
« Aussi doux que sa douce amie...
« Pourquoi suis-je seul échappé ?
« Pourquoi la main qui l'a frappé
« M'a-t-elle donc laissé la vie ? »

Il saisit son cœur en tremblant,
Puis il forme à ce corps sanglant
Une tombe de fleurs garnie.
Gloire à l'honneur des chevaliers !
Couvrons de pleurs et de lauriers
Sa mort aussi bien que sa vie.

Tandis qu'elle chantoit, le père l'écoutoit avec délices. Jamais son oreille n'avoit entendu une voix plus mélodieuse ; il s'étonnoit que des sons si divins pussent ne pas appartenir aux anges. Mais tout en se livrant au plaisir d'entendre, un simple regard le convainquit bientôt qu'il ne devoit pas de même se livrer au plaisir de voir. L'aimable chanteuse étoit assise à quelque distance du lit, penchée sur sa harpe :

son attitude étoit remplie d'aisance et de graces ; son capuchon, moins avancé qu'à l'ordinaire, laissoit apercevoir deux lèvres de corail, appétissantes et fraîches comme la rose, et un menton dont la fossette sembloit recéler mille amours : les longues manches de son habit auroient pu traîner sur les cordes de la harpe ; pour prévenir cet inconvénient, elle les avoit relevées au-dessus du coude, et l'on voyoit un bras dont la peau lisse et fine égaloit la neige en blancheur. Ambrosio n'osa la regarder qu'une fois ; mais ce regard suffit pour lui apprendre de quel danger étoit pour lui la présence de cet objet. Il ferma les yeux : mais en vain il vouloit l'éloigner de ses idées ; toujours elle se représentoit à lui, belle de tous ses charmes et de mille autres que lui prêtoit son imagination enflammée. Les appas qu'il avoit vus, il se les retraçoit pour les embellir encore. Ceux qui étoient restés cachés, son esprit les lui peignoit mille fois plus ravissans ; mais ses vœux et la nécessité d'y être fidèle, n'étoient pas moins présens à sa mémoire. Il combattoit ses desirs et frémissoit en voyant la profondeur de l'abîme ouvert devant lui.

Matilde cessa de chanter; le père craignant l'effet de ses charmes, resta les yeux fermés, adressant à saint Dominique des prières ardentes pour obtenir son secours dans cette dangereuse épreuve. Matilde crut qu'il dormoit; elle se leva doucement, s'approcha du lit, et, pendant quelques minutes, le considéra attentivement.

« Il dort! dit-elle enfin à voix basse (mais Ambrosio ne perdit aucun mot); je puis donc, à présent, le regarder, sans me reprocher ce plaisir. Je puis mêler mon haleine avec la sienne; je puis contempler chacun de ses traits que j'adore, sans qu'il m'accuse de vouloir l'égarer. Il craint que je ne le séduise, que je ne lui fasse violer ses vœux. Oh! quelle injuste crainte! Si j'avois pour but d'allumer ses desirs, prendrois-je tant de soin pour lui cacher mon visage, mes mains, mes bras, toute ma personne?.... »

Elle s'arrêta, comme perdue dans ses réflexions.

« Hier encore, reprit-elle, hier encore, je lui étois chere; il m'estimoit, et mon cœur étoit content. A présent, hélas! à présent, que ma situation est

cruellement changée ! Il me regarde avec défiance ; il m'ordonne de le quitter, de le quitter pour jamais. O vous, mon idole, vous qui êtes dans mon ame, à côté de Dieu même, encore deux jours, et vous connoîtrez mon cœur tout entier. Que n'avez-vous pu voir quelles étoient mes angoisses, quand on désespéroit de vos jours ? que n'avez-vous pu voir combien vos souffrances avoient augmenté ma tendresse ! Mais le moment approche où vous serez convaincu que ma passion étoit pure et désintéressée. Alors vous me plaindrez, et vous supporterez seul tout le poids de ces cruels chagrins. »

En parlant ainsi, ses pleurs coulèrent en abondance ; et comme elle étoit penchée sur Ambrosio, une larme lui tomba sur la joue. « O ciel ! si j'avois interrompu son sommeil » ; s'écria Matilde en s'éloignant avec autant de précipitation que de crainte.

Sa crainte n'étoit pas fondée. Les dormeurs les plus opiniâtres sont ceux qui ne veulent pas s'éveiller, et tel étoit le père ; il paroissoit toujours enseveli dans un repos, dont chaque instant le rendoit moins capable de jouir. Cette

larme brûlante avoit porté un nouveau feu dans son cœur.

« Quelle affection, quelle pureté! se disoit-il à lui-même. Ah! puisque mon ame est si sensible à l'amitié, que seroit-ce donc si elle étoit agitée par l'amour? »

Matilde s'étoit retirée à quelque distance du lit. Le moine se hasarda d'ouvrir les yeux et de les porter sur elle en tremblant; elle avoit le visage tourné de l'autre côté; sa tête étoit languissamment appuyée sur sa harpe, ses yeux fixés sur le tableau qui faisoit face au lit du père.

« Heureuse, heureuse image! disoit-elle, en s'adressant à la belle Madone, c'est à vous qu'il offre ses prières, c'est vous qu'il contemple avec admiration. Je me flattois que vous adouciriez mes chagrins, et vous n'avez servi qu'à les augmenter; vous m'avez fait sentir que si j'avois connu Ambrosio avant que ses vœux fussent prononcés, Ambrosio et le bonheur auroient pu être mon partage. Avec quel plaisir il regarde cette peinture! Avec quelle ferveur il présente ses hommages à ce portrait inanimé! Ah! si ses sentimens lui étoient

inspirés par quelque bon et secret génie, favorable à mon amour! Si c'étoit l'instinct de la nature qui lui dit tout bas.... Taisez-vous, folles et vaines espérances ; n'encouragez point une idée qui terniroit tout l'éclat des vertus d'Ambrosio. C'est la religion, et non la beauté, qui attire son admiration ; ce n'est pas devant la femme, c'est devant la divinité qu'il fléchit le genou. Oh! si seulement il m'adressoit une des tendres expressions qu'il prodigue à cette Madone! S'il me disoit que, sans le mariage qui le lie à l'église, il n'auroit pas méprisé Matilde! J'aime à nourrir cette idée : peut-être pourra-t-il avouer aussi qu'il sent pour moi plus que de la pitié, et qu'une affection telle que la mienne auroit mérité du retour. Peut-être daiguera-t-il faire cet aveu quand il me verra sur mon lit de mort ; il ne craindra plus alors de manquer à ses devoirs, et la certitude de ses sentimens pour moi adoucira mes derniers momens. Que n'en suis-je sûre! Avec quelle ardeur je desirerois l'instant de ma dissolution! »

Le prieur ne perdit pas une syllabe de ce discours : le ton dont ces derniers

mots furent prononcés lui perça le cœur; et soulevant sa tête involontairement :

« Matilde ! s'écria-t-il d'une voix troublée; ô ma chère Matilde! »

Matilde tressaillit et se tourna vers lui. La promptitude de son mouvement fit tomber son capuchon. Sa tête resta découverte, et son visage entièrement visible aux yeux du moine. Quelle fut la surprise d'Ambrosio, en y trouvant une ressemblance parfaite avec la Madone qu'il admiroit! Les mêmes proportions exquises dans les traits, la même profusion de cheveux dorés, les yeux célestes, les levres de rose, la grace, la majesté, tous les mêmes charmes brilloient dans Matilde! Il jeta un cri d'étonnement et retomba sur son oreiller, et doutant si l'objet qu'il voyoit étoit une mortelle ou une divinité.

Matilde parut pénétrée de confusion; elle resta sans mouvement à la place où elle étoit : Sa harpe lui servoit d'appui; ses yeux étoient baissés vers la terre, et ses belles joues couvertes d'une douce pudeur. En revenant à elle, son premier soin fut de cacher son visage; ensuite, d'une voix foible et tremblante,

elle adressa au moine ces paroles :

« Le hasard vient de vous apprendre un secret que je n'aurois osé vous révéler qu'à l'instant de ma mort. Oui, Ambrosio, vous voyez dans Matilde de Villanégas l'originale de votre Madone bien aimée. Dès que cette malheureuse passion se fut allumée dans mon cœur, je formai le dessein de vous faire parvenir mon portrait. Le nombre de mes adorateurs m'avoit persuadée que je possédois quelque beauté, et je brûlois de savoir quel seroit son effet sur vous. Je me fis peindre par Martin Galuppi, célèbre Vénitien, actuellement résident à Madrid. La ressemblance étoit frappante. J'envoyai son ouvrage à votre monastère comme un tableau qu'on vouloit vendre, et le juif qui le porta étoit un de mes émissaires. Vous achetâtes ce portrait. Jugez de mes transports de joie, quand je sus que vous l'aviez considéré avec délices, ou plutôt avec adoration ; que vous l'aviez placé dans votre cellule, et que vous n'adressiez vos prières à aucun autre saint ! Ce que vous venez d'apprendre, pourroit-il augmenter votre défiance à mon égard ? N'y voyez-vous pas, au

contraire, une preuve de la pureté de mon affection, un motif puissant pour me souffrir auprès de vous, pour m'estimer davantage. Je vous ai entendu, chaque jour, combler d'éloges mon portrait. J'étois moi-même témoin des transports que vous causoit sa beauté; et cependant j'ai eu sur moi assez d'empire pour ne pas tourner contre votre vertu les armes que vous me fournissiez vous-même. Je vous cachai ces traits, que vous aimiez sans le savoir. Je me défendis de la tentation d'exciter vos desirs, en vous montrant mes charmes, et de m'emparer de votre cœur par le moyen de vos sens. Une assiduité soutenue aux devoirs de la religion, mille petits soins que le cœur rend si doux, et qui vous prouvoient la pureté de mon ame et la sincérité de mon attachement, voilà les seules armes que j'employai pour obtenir vos regards et mériter votre tendresse. Je réussis, je devins votre compagnon, votre ami. Je vous laissai ignorer mon sexe; et si vous ne m'aviez pressée de vous révéler mon secret, si je n'avois été tourmentée de la crainte que le hasard ne le trahît malgré moi, vous ne m'auriez jamais

connue que sous le nom de Rosario. Êtes-vous toujours dans la résolution de m'éloigner de vous ? Le peu d'heures qui me restent à vivre, ne pourrai-je les passer en jouissant de votre présence? Oh! répondez-moi, Ambrosio; dites-moi que je puis rester. »

La fin de ce discours força le moine de se recueillir, et il sentit fort bien que, dans la disposition actuelle de son ame, il ne pouvoit se soustraire au pouvoir de cette enchanteresse qu'en cessant de la voir ou de l'entendre.

« L'étonnement où je suis, lui dit-il, me rend en ce moment incapable de vous répondre. N'insistez pas, Matilde, sur une décision de ma part; laissez-moi à moi-même; j'ai besoin d'être seul. »

« Je vous obéis; mais promettez-moi de ne pas exiger que je m'éloigne du monastère sur le champ. »

« Matilde, pensez à votre situation et aux conséquences d'un plus long séjour ici : notre séparation est indispensable; il faut nous quitter. »

« Mais pas aujourd'hui, mon père : oh! de grace, que ce ne soit pas aujourd'hui. »

« C'est me presser trop vivement; mais je ne puis résister au ton dont vous me priez. Je consens que vous demeuriez ici le temps nécessaire, en quelque façon, pour préparer nos frères à votre départ; restez encore deux jours, mais le troisième (il soupira malgré lui), souvenez-vous que le troisième jour doit vous voir partir pour jamais. »

Elle saisit la main du père, et la pressa de ses lèvres.

« Le troisième jour! s'écria-t-elle d'un ton grave; vous avez raison, mon père, vous avez raison, le troisième jour sera celui d'un éternel adieu. »

Ces mots furent accompagnés de regards tellement douloureux et sinistres, que le cœur du moine en fut pénétré. Elle lui baisa la main une seconde fois, et sortit de la chambre avec précipitation.

Resté seul, tantôt Ambrosio cherchoit des raisons qui pussent l'autoriser à retenir cette dangereuse hôtesse, tantôt sa conscience lui reprochoit une infraction aux lois de son ordre : mille passions opposées agitoient son ame. A la fin, son attachement pour le feint

Rosario, joint aux suggestions d'un tempérament plein de feu, commença à l'emporter, et la victoire ne fut plus douteuse, dès que la présomption, le vice dominant du caractère d'Ambrosio, fut venue au secours de Matilde. Le moine fit réflexion qu'il y avoit bien plus de mérite à vaincre son tempérament qu'à éviter d'avoir à le combattre, et qu'au lieu de s'alarmer, il devoit saisir avec joie une si belle occasion de prouver la force de son âme et de sa vertu. Saint Antoine avoit bien résisté à toutes les séductions du plaisir. Pourquoi lui-même craindroit-il d'être plus foible? D'ailleurs, Saint Antoine avoit à lutter contre le diable, et tout son art, et tous ses efforts pour le tenter; tandis que lui, Ambrosio, n'avoit à redouter qu'une simple mortelle timide, modeste, et qui ne trembloit pas moins que lui de succomber.

« Oui, se disoit-il, l'infortunée peut rester, je n'ai rien à craindre de sa présence; et quand, par moi-même, je ne serois pas assez fort contre la tentation, je trouverois un appui dans l'innocence de Matilde. »

Ambrosio ne savoit pas encore que

même pour les cœurs corrompus, le vice n'est jamais plus dangereux que quand il se cache sous le masque de la vertu.

Il se sentit si parfaitement remis, que, lorsque le père Pablos vint le voir dans la soirée, il lui demanda la permission de quitter sa chambre le lendemain; ce qui lui fut accordé. Le reste du jour, Matilde ne parut pas devant lui, si ce n'est avec tous les autres moines, au moment où ils vinrent en corps s'informer de la santé de leur prieur. Elle sembloit craindre de lui parler en particulier, et ne restoit dans la chambre que quelques minutes. Le père dormit fort bien, mais il retrouva tous ses songes de la nuit dernière, et des sensations de volupté encore plus vives et plus exquises; les mêmes visions, qui avoient enflammé son sang, se retracèrent devant lui; ses yeux revirent Matilde dans tout l'éclat de ses charmes, Matilde tendre et passionnée, le pressant contre son sein et le couvrant des plus ardentes caresses. Ces vaines images disparurent encore, et le laissèrent, au réveil, plein de honte et d'effroi.

Le jour commençoit à paroître. Fatigué, épuisé par ces rêves incendiaires, il ne se sentit pas en état de quitter son lit, et fit dire qu'il n'iroit pas à matines : c'étoit la première fois de sa vie qu'il s'en étoit dispensé. Il se leva tard, et n'eut, pendant une grande partie du jour, aucune occasion de parler à Matilde sans témoins; sa cellule fut continuellement remplie de moines qui, tour-à-tour, venoient lui exprimer leurs inquiétudes sur sa santé, jusqu'au moment où la cloche les appela tous au réfectoire.

Après le dîner, les moines se séparèrent, et se répandirent dans les différentes allées du jardin, où l'ombre des arbres et le silence des bosquets leur offroient des asiles commodes pour faire *la sieste*. Le prieur s'achemina du côté de l'hermitage, et d'un coup d'œil invita Matilde à l'accompagner. Matilde obéit, et le suivit en silence. Ils entrèrent dans la grotte, et s'y assirent : tous deux sembloient dans un égal embarras; aucun des deux ne paroissoit vouloir entamer la conversation. A la fin, le prieur rompit le silence; il ne parla que de sujets indifférens, et

Matilde répondit sur le même ton; on eût dit qu'elle vouloit lui faire oublier qu'il eût devant lui quelqu'autre personne que Rosario. Aucun des deux n'osa et ne desira même en revenir au sujet qui leur tenoit le plus au cœur.

Matilde tâchoit de paroître gaie, mais ses efforts étoient visibles. Le poids du chagrin l'accabloit; sa voix étoit foible et languissante; elle sembloit pressée de finir un entretien qui l'embarrassoit, et se plaignant de n'être pas bien, elle demanda au prieur la permission de se retirer. Il l'accompagna jusqu'à la porte de sa cellule, et là, il s'arrêta en lui déclarant qu'il consentoit à l'avoir pour compagne de sa solitude, tant qu'elle le trouveroit agréable.

Matilde ne donnna aucun signe de joie en recevant cette permission, quoique la veille elle eût paru si empressée de l'obtenir.

« Hélas! mon Père, dit-elle en remuant la tête d'un air triste, ce consentement arrive trop tard, mon sort est fixé; il faut que nous nous séparions pour jamais; cependant croyez que je sens vivement cette généreuse condescendance, cette pitié de votre part, pour

une infortunée qui n'en est que trop peu digne. »

Elle mit son mouchoir devant ses yeux, et comme son capuchon étoit à moitié entr'ouvert, Ambrosio remarqua qu'elle étoit pâle et abattue.

« Bon Dieu! s'écria-t-il, vous n'êtes pas bien, en effet, Matilde, et je vais sur-le-champ vous envoyer le père Pablos. »

« Non, n'en faites rien; je suis malade, il est vrai, mais il ne peut rien à mon mal. Adieu, mon père; demain souvenez-vous de moi dans vos prières, tandis que je me souviendrai de vous dans le ciel. »

Elle entra aussitôt dans sa cellule, et en ferma la porte.

Le prieur se hâta de lui envoyer Pablos, dont il attendit le rapport avec impatience; mais Pablos revint bientôt, et lui dit que sa peine avoit été perdue; que Rosario n'avoit point voulu le laisser entrer, et qu'il avoit positivement refusé ses secours. Ambrosio fut vivement affecté de ce récit; cependant il pensa que, pour cette nuit, il valoit mieux ne pas presser Matilde davantage, ajoutant que si Rosario n'é-

toit pas mieux le lendemain matin, il insisteroit pour que le père Pablos fût appelé.

Pour lui, se sentant peu disposé à dormir, il ouvrit sa fenêtre, et se mit à considérer la réflexion de la lune sur le petit ruisseau qui baignoit les murs du monastère. La fraicheur et le silence de la nuit inspirèrent à Ambrosio des idées mélancoliques. Il songea aux charmes et à la tendresse de Matilde, aux plaisirs qu'il auroit pu partager avec elle, s'il n'étoit retenu par les liens monastiques; il se dit que l'amour de Matilde pour lui n'étant pas soutenu par l'espérance, ne pouvoit pas durer long-temps; que sans doute elle réussiroit à éteindre sa passion, et qu'elle iroit chercher le bonheur dans les bras de quelqu'autre plus fortuné; il frémit en pensant au vide que l'absence de Matilde laisseroit dans son cœur. La vie du couvent lui parut monotone et fastidieuse; il soupira, et jeta un œil d'envie sur le monde, dont il étoit pour jamais séparé. Telles étoient ses réflexions, lorsqu'on frappa rudement à sa porte. Déjà la cloche de l'église s'étoit fait entendre. Empressé de

savoir ce qui pouvoit interrompre l'ordre et le silence du monastère, le prieur ouvrit la porte, et un frère entra, avec le trouble et l'effroi dans les yeux.

« Hâtez-vous, mon révérend père, s'écria-t-il, hâtez-vous pour le jeune Rosario ; il demande instamment à vous voir, il n'a que peu de momens à vivre. »

« Dieu de miséricorde! où est le père Pablos? pourquoi n'est-il pas avec lui? Oh! je crains, je crains..... »

« Le père Pablos l'a vu, mais son art n'y peut rien. Il soupçonne, dit-il, que le jeune hommme est empoisonné. »

« Empoisonné! Ah! l'infortuné! voilà ce que je craignois aussi. Mais ne perdons pas un moment; peut-être est-il encore temps de le sauver.

Il dit, et courut à la cellule de Matilde. Il y trouva beaucoup de moines, et parmi eux le père Pablos, tenant à la main un breuvage qu'il vouloit persuader à Rosario de prendre. Les autres s'occupoient à admirer sa figure céleste, qu'ils voyoient pour la première fois. Jamais, en effet, Matilde n'avoit paru plus aimable; ses joues, naguères pâles, étoient couvertes d'un rouge éclatant; ses yeux brilloient d'une

douce sérénité, et tout en elle exprimoit la confiance et la résignation.

« Oh! ne me tourmentez pas davantage, disoit-elle à Pablos, au moment où le prieur effrayé se précipita dans sa cellule; mon mal est bien au-dessus de toute votre science, et je ne veux pas en guérir. Puis apercevant Ambrosio : « Ah! c'est lui, dit-elle; que je le voie encore une fois avant de le quitter pour toujours. Laissez-moi, mes frères, j'ai à parler à ce saint homme en particulier. »

Les moines se retirèrent aussitôt, et Matilde resta seule avec le prieur.

« Femme imprudente, qu'avez-vous fait? s'écria celui-ci, quand il ne vit plus personne dans sa cellule. Dites-moi, ce que je soupçonne est-il fondé? suis-je au moment de vous perdre? votre main même auroit-elle été l'instrument de votre destruction? »

Elle sourit, et prit la main d'Ambrosio.

« En quoi ai-je été imprudente, mon père? J'ai sacrifié une paille pour sauver un diamant. Ma mort conserve une vie précieuse au monde, et qui m'est bien plus chère que la mienne. — Oui,

mon père, je suis empoisonnée, je le sais; mais d'un poison qui a circulé dans vos veines. »

« Matilde! »

« Cet aveu, j'avois résolu de ne le faire que sur mon lit de mort. Ce moment est arrivé. Vous ne pouvez avoir déjà oublié le jour où votre vie fut mise en péril par la morsure d'un mille-pieds. Le médecin désespéroit de vous, déclarant qu'il ignoroit les moyens d'exprimer le poison de votre blessure : j'en savois un, moi, et je n'ai pas hésité d'en faire usage. On m'avoit laissée seule auprès de vous : vous dormiez : je détachai l'appareil qui enveloppoit votre main, je baisai la blessure, et avec mes lèvres j'en suçai le venin. L'effet en a été plus prompt que je ne m'y attendois. Je sens que la mort est dans mon sein; encore une heure, et j'aurai passé dans un monde plus heureux. »

« Dieu tout-puissant! » s'écria le prieur; et il tomba sur le lit sans force et sans mouvement.

Quelques minutes après, il se retire brusquement, et regarde Matilde d'un œil égaré, avec l'air du désespoir.

« Et vous vous êtes sacrifiée pour

moi! Vous mourez, et c'est pour conserver Ambrosio! et n'y a-t-il aucun remède, Matilde? n'y a-t-il plus d'espérance? Oh! répondez, répondez-moi, dites qu'il vous reste encore quelque moyen de vous sauver. »

« Rassurez-vous, mon unique ami! Oui, j'ai encore en mon pouvoir le moyen de vivre; mais ce moyen, je n'ose l'employer; il est dangereux, il est effrayant! ce seroit acheter la vie plus cher qu'elle ne vaut. — A moins qu'il ne me fût permis de vivre pour vous. »

« Eh bien! vivez pour moi, Matilde, pour moi et pour la reconnoissance. » (Il saisit sa main, et la pressa sur ses lèvres avec transport.) « Rappelez-vous notre dernier entretien; à présent je consens à tout. Rappelez-vous de quelles vives couleurs vous avez peint l'union des ames; réalisons cette douce image; oublions toute différence de sexe; méprisons les préjugés du monde; ne voyons tous deux, dans chacun de nous, qu'un frère, qu'un ami. Vivez donc, Matilde, et vivez pour moi. »

« Ambrosio, les choses ne peuvent être ainsi: quand je le croyois, je vous

trompois, je me trompois moi-même. Il faut que je meure, ou du poison que j'ai pris, ou de l'affreux tourment de combattre toujours mon desir. Depuis le consentement que vous m'avez accordé, le bandeau s'est détaché de mes yeux. Je vous aime, non plus avec la dévotion que l'on doit à un saint, non plus pour les seules vertus de votre ame, mais pour les charmes de votre personne. Je ne suis plus qu'une foible femme, livrée à la plus impétueuse des passions. Vous me promettez votre amitié! O ciel! que ce mot est froid pour mon cœur, pour ce cœur qui brûle d'amour, d'un amour qu'aucune expression ne sauroit peindre, et que l'amour seul peut payer! Tremblez donc, Ambrosio, tremblez d'être exaucé dans vos prières. Si je vis, c'en est fait de vos devoirs, de votre réputation, de vos trente années de vertu et de sacrifices; tout ce qui vous est cher et précieux sera perdu pour jamais. Je ne me sentirai plus la force de résister à mon cœur; je saisirai toutes les occasions d'enflammer le vôtre; je finirai par consommer notre déshonneur à tous deux. Non, non, Ambrosio, je ne dois pas vivre; je

sens à chaque battement de mon cœur qu'il n'y a plus pour moi qu'une alternative....le bonheur ou la mort! »

« Qu'entends-je, dit Ambrosio? est-ce bien vous qui me parlez? »

Il fit un mouvement comme pour s'éloigner d'auprès d'elle. Elle poussa un cri perçant, et se levant à moitié hors de son lit, elle jeta ses bras autour du moine, et le retint.

« Oh! ne me quittez pas! écoutez-moi avec compassion; dans peu d'heures je ne serai plus; dans peu d'heures je n'aurai plus à rougir de ce malheureux amour. »

« Dangereuse femme! que puis-je vous dire? Je ne peux. — je ne dois pas. — Mais vivez, Matilde, ah! vivez. »

Songez-vous bien à ce que vous demandez? Que je vive, moi, pour vous plonger dans l'infamie, pour devenir auprès de vous un instrument de perdition, pour opérer votre ruine et la mienne? Touchez ce cœur, mon père. »

Elle prit la main d'Ambrosio. Confus, embarrassé, entraîné par un charme puissant, il ne fit aucune résistance, et

il sentit le cœur de Matilde battre vivement sous sa main.

« Touchez ce cœur, mon père ; il est encore le siége de l'honneur et de l'innocence ; demain, s'il est animé, il deviendra la proie du crime. Laissez-moi donc mourir aujourd'hui, laissez-moi mourir, quand je mérite encore les larmes de l'homme vertueux. Oh ! que ne puis-je expirer ainsi ! (En disant ces mots, elle appuyoit sa tête sur l'épaule d'Ambrosio, et ses beaux cheveux couvroient la poitrine du père.) Soutenue dans vos bras, je croirois m'endormir ; votre main fermeroit mes yeux, et vos lèvres recevroient mon dernier soupir. Et ne penserez-vous pas à moi quelquefois ? n'irez-vous pas quelquefois verser une larme sur ma tombe ? Oh ! oui, oui ! ce baiser en est le gage et l'assurance. »

Il étoit nuit ; le silence régnoit autour d'eux. La foible clarté d'une lampe solitaire donnoit sur le visage de Matilde, et répandoit dans la chambre une lumière sombre et mystérieuse. Point d'œil curieux à craindre, point d'oreille indiscrète ; rien ne se faisoit entendre que la douce voix de Matilde. Ambrosio

étoit dans toute la vigueur de l'âge; il voyoit devant lui une femme jeune et belle qui lui avoit sauvé la vie, qui l'adoroit, que son amour pour lui venoit de conduire aux portes du tombeau. Il s'assit sur le lit, la main toujours posée sur le cœur de Matilde, et soutenant la tête de son amante, voluptueusement appuyée sur son sein. Qui donc s'étonneroit qu'il eût cédé à la tentation? Enivré de desirs, il pressa de ses lèvres les lèvres charmantes qui le cherchoient; ses baisers devinrent bientôt aussi brûlans que ceux de Matilde; il la serra dans ses bras avec transport; il oublia ses vœux, la religion et l'honneur; il ne se souvint que du plaisir et du moment.

« Ambrosio! oh, mon cher Ambrosio, » dit Matilde en soupirant.

« A toi, pour jamais à toi! » balbutia le père en expirant sur le sein de Matilde.

CHAPITRE III.

« Ce sont des brigands que tout voyageur « doit redouter. Il y a parmi eux des jeunes « gens de bonne famille, que la fougue d'une « jeunesse livrée à elle-même a éloigné de « la compagnie des hommes d'honneur et « soumis aux lois. »

Les deux Véronois.

Le marquis et Lorenzo avançoient vers l'hôtel de Las Cisternas, sans se dire un seul mot. Le premier étoit occupé à se rappeler toutes les circonstances dont le récit pouvoit présenter à Lorenzo, sous le jour le plus favorable, ses liaisons avec Agnès : l'autre, alarmé pour l'honneur de sa famille, n'étoit pas peu embarrassé de la manière dont il devoit se conduire avec le marquis. L'aventure dont il venoit d'être témoin ne lui permettoit pas de le traiter comme ami; mais son tendre intérêt pour Antonia ne l'empêchoit pas moins de le traiter comme ennemi, et après bien des réflexions, il conclut que le parti le plus sage étoit de garder le silence,

en attendant que don Raymond lui donnât l'explication qu'il desiroit.

Ils arrivèrent à l'hôtel ; le marquis le conduisit aussitôt à son appartement, et commença à lui exprimer toute sa joie de le trouver à Madrid. Lorenzo se hâta de l'interrompre.

»Excusez-moi, monsieur, lui dit-il d'un ton froid, si je ne réponds pas à tout ce que vous me dites d'obligeant. L'honneur de ma sœur est compromis ; tant que vous ne m'aurez point éclairci cette affaire et le but de votre correspondance avec Agnès, je ne puis vous regarder comme un ami ; il me tarde de vous voir entrer dans les détails que vous m'avez promis. »

« Donnez-moi d'abord votre parole que vous m'écouterez patiemment et avec indulgence. »

« J'aime trop ma sœur pour la juger avec précipitation, et jusqu'à ce jour je n'ai pas eu d'ami qui me fût plus cher que vous. Je vous avouerai même que vous avez le pouvoir de m'obliger dans un point où mon cœur est intéressé ; ainsi je ne puis que desirer vivement de vous trouver toujours digne de mon estime. »

« Lorenzo, vous me comblez de joie ; rien ne sauroit m'être jamais plus agréable que l'occasion de servir le frère d'Agnès. »

« Prouvez-moi que je puisse accepter vos services sans déshonneur, et il n'y a pas d'homme au monde à qui j'aimasse mieux devoir de la reconnoissance. »

« Probablement, vous avez déjà entendu votre sœur parler d'Alphonso d'Alvarada. »

« Jamais ma sœur ne m'en a parlé. Quoique j'aie pour Agnès toute la tendresse d'un frère, les circonstances nous ont tenus jusqu'ici presque toujours séparès l'un de l'autre. Dans son enfance, elle fut confiée aux soins de sa tante, qui avoit épousé un gentilhomme allemand. Il n'y a que deux ans qu'elle a quitté le château de ce seigneur, et qu'elle est revenue en Espagne, bien déterminée à renoncer au monde pour jamais. »

« Bon Dieu ! Lorenzo, vous connoissiez son intention, et vous n'avez pas fait tous vos efforts pour l'en détourner ? »

« Marquis, ce reproche est injuste.

La résolution de ma sœur, dont je reçus la nouvelle à Naples, m'affligea extrêmement, et je hâtai mon retour à Madrid, uniquement pour prévenir ce triste sacrifice. A peine arrivé, je courus au couvent de Sainte-Claire, où Agnès avoit desiré d'achever son noviciat. Je demandai à voir ma sœur. Figurez-vous ma surprise en recevant de sa part un refus positif : elle me fit dire, qu'appréhendant mon influence sur son esprit, elle ne vouloit point se risquer à m'entendre avant la veille même du jour où elle devoit prendre le voile; je suppliai les religieuses, j'insistai sur la permission de parler à ma sœur, je n'hésitai pas même à leur laisser voir mes soupçons sur ce refus de paroître, auquel on l'avoit forcée peut-être. Pour se justifier de cette imputation, l'abbesse m'envoya quelques lignes où je ne pus méconnoître l'écriture d'Agnès, et qui confirmoient le premier message. Les jours suivans je ne réussis pas mieux dans mes efforts pour me procurer avec elle un moment d'entretien. Elle refusa constamment mes visites, et ne me permit enfin de la voir que la veille du jour où elle

devoit pour jamais s'ensevelir dans le cloître. Cette entrevue eut pour témoins nos plus proches parens : c'étoit la première fois que je la voyois depuis son enfance, et nous fûmes vivement émus l'un et l'autre ; elle se jeta dans mes bras, et, fondant en larmes, me prodigua les plus tendres caresses. Raisons, instances, prières, je n'oubliai rien pour lui faire abandonner son projet ; je pleurai, je me jetai à ses genoux ; je lui représentai toutes les peines inséparables du cloître ; je peignis à son imagination tous les plaisirs auxquels elle alloit dire un éternel adieu ; je la conjurai de m'ouvrir son cœur, de me confier ce qui avoit pu lui inspirer de l'horreur pour le monde. A cette demande elle pâlit, détourna son visage, et ses pleurs coulèrent avec plus d'abondance. Elle me pria de ne pas insister sur ce point, et cela ne me fit que trop voir que sa détermination étoit prise, et qu'un couvent étoit le seul asile où elle pût espérer du repos. Elle resta inébranlable, et prononça ses vœux. Depuis j'ai été la voir souvent au parloir, et chaque fois je sortois d'auprès d'elle avec de nouveaux re-

grets de l'avoir perdue. Peu de temps après, il me fallut quitter Madrid; je n'y suis de retour que d'hier soir, et je n'ai pas encore eu le temps d'aller au couvent de Sainte-Claire. »

« Ainsi vous n'aviez jamais, jusqu'à présent, entendu prononcer le nom d'Alphonso d'Alvarada? »

» Je vous demande pardon : ma tante m'écrivit qu'un aventurier de ce nom avoit trouvé moyen de s'introduire au château de Lindenberg, de s'insinuer dans les bonnes graces de ma sœur, et même de la faire consentir à fuir avec lui; mais qu'avant l'exécution de ce projet, l'aventurier avoit été instruit que des terres, situées dans la nouvelle Espagne, au lieu d'appartenir à Agnès, comme il le croyoit, étoient réellement à moi; que, d'après cette information, changeant de dessein, il avoit disparu le même jour où il devoir fuir avec Agnès; et que celle-ci, désespérée de tant de perfidie et de bassesse, avoit résolu de se retirer dans un couvent; elle ajoutoit que cet aventurier s'étant donné pour être un de mes amis, elle desiroit savoir s'il étoit connu de moi. Je lui répondis que je n'avois aucun

ami de ce nom ; j'étois loin de penser qu'Alphonso d'Alvarada et le marquis de Las Cisternas fussent la même personne ; ce qu'on me disoit du premier ne pouvoit, en aucune manière, me faire deviner le second. »

« Je reconnois bien là toute la perfidie du caractère de donna Rodolphe. Chaque mot de cette lettre dont vous me parlez, porte l'empreinte de sa méchanceté, de sa mauvaise foi et de son adresse à présenter sous des couleurs odieuses ceux à qui elle veut nuire ; pardon, Médina, si je parle avec cette liberté de votre parente. Tout le mal qu'elle m'a fait justifie mon ressentiment contre elle, et quand vous m'aurez entendu, vous resterez convaincu qu'il n'y a dans mes expressions rien de trop sévère. »

Il commença son récit en ces termes :

Histoire de don Raymond, marquis de Las Cisternas.

Une longue expérience, mon cher Lorenzo, m'a prouvé combien votre caractère est généreux ; vous venez de me déclarer vous-même que vous aviez

ignoré tout ce qui regarde votre sœur; je n'avois pas besoin de cette assurance pour supposer qu'on vous en avoit, à dessein, fait un mystère. Si vous aviez été mieux instruit, que de chagrins auroient pu être épargnés à votre sœur et à moi ! Le destin en a autrement ordonné. Vous étiez dans le cours de vos voyages quand, pour la première fois, je fis connoissance avec Agnès; et, comme nos ennemis avoient pris soin de lui cacher le nom des lieux où elle eût pu vous écrire, il lui fut impossible d'implorer, par lettres, votre protection et vos conseils.

En quittant l'université de Salamanque, où, comme je l'ai su depuis, vous restâtes une année après moi, je me disposai à commencer mes voyages. Mon père pourvut à ma dépense avec beaucoup de générosité; mais il m'enjoignit expressément de cacher mon rang, et de ne me présenter que comme un simple gentilhomme. Cet ordre, il me le donnoit par déférence aux conseils de son ami le duc de Villa Hermosa, personnage dont j'avois toujours révéré le mérite et la connoissance parfaite qu'il avoit du monde.

« Croyez-moi, mon cher Raymond, disoit-il, vous recueillerez par la suite les fruits de cette dégradation passagère. Il est certain qu'en votre qualité de comte de Las Cisternas, on vous recevroit par-tout les bras ouverts, et la vanité de votre âge seroit flattée des égards qui vous seroient prodigués en tous lieux. En cachant votre nom, vous ne pourrez plus compter que sur vous-même. Vous avez d'excellentes recommandations, ce sera maintenant votre affaire d'en tirer parti. Il vous faudra prendre la peine de plaire, de gagner l'estime de ceux à qui vous serez présenté. Ceux qui auroient brigué l'amitié du comte de Las Cisternas, n'auront aucun intérêt à déprécier les bonnes qualités, ou à supporter les défauts d'Alphonso d'Alvarada; ainsi, lorsque vous parviendrez à vous faire aimer, vous serez sûr de le devoir à votre mérite, et non à votre rang, et l'intérêt qu'on vous montrera vous paroîtra bien plus flatteur. D'ailleurs, votre haute naissance ne vous permettroit pas de vous mêler aux dernières classes de la société; vous le pourrez sous un autre nom, et vous en tirerez de grands

avantages. Ne vous bornez pas à ne voir que les hommes les plus distingués dans tous les lieux où vous passerez ; examinez les usages et les mœurs du peuple, entrez dans les chaumières; et, en observant comment les vassaux des autres sont traités, apprenez à diminuer les charges et à augmenter le bien-être des vôtres. Rien, à mon avis, ne peut mieux former un jeune homme destiné à être un jour riche et puissant, que les fréquentes occasions d'être témoin par lui-même des souffrances du peuple. »

Pardonnez-moi, Lorenzo, d'être si minutieux dans mon récit ; mais les rapports qui maintenant existent entre nous, exigent que j'entre dans tous ces détails, et je craindrois si fort d'omettre la plus petite circonstance qui pût vous faire penser favorablement de votre sœur et de moi, que j'aime mieux risquer de vous paroître quelquefois un peu prolixe.

Je suivis le conseil du duc, et j'en reconnus bientôt la sagesse. Je quittai l'Espagne, prenant le nom d'Alphonso d'Alvarada, et accompagné d'un seul domestique, d'une fidélité éprouvée.

Paris fut mon premier séjour. Pendant quelque temps, je fus enchanté de cette ville, où tout est bien propre à séduire un jeune homme riche et passionné pour le plaisir; mais bientôt l'ennui me gagna au milieu de tant de dissipations; je sentis que quelque chose manquoit à mon cœur; je m'aperçus que le peuple au milieu duquel je vivois, ce peuple si poli, si prévenant, étoit au fond frivole, peu sensible, et sur-tout peu sincère. Je n'eus plus que du dégoût pour les habitans de Paris, et je quittai le centre des plaisirs sans y donner un seul regret.

Je me mis en route pour l'Allemagne, me proposant d'y visiter les cours principales. Cependant, avant de quitter la France, je comptois m'arrêter quelques jours à Strasbourg. Comme j'étois descendu de voiture à Lunéville pour prendre quelques rafraichissemens, je remarquai à la porte du Lion d'argent un brillant équipage et quatre domestiques en riche livrée. Bientôt après, je vis une dame d'un extérieur très-noble, accompagnée de deux femmes-de-chambre, monter dans la voiture, qui partit aussitôt.

Je demandai à l'hôte quelle étoit cette dame.

« Une baronne allemande, monsieur, d'un rang et d'une fortune considérables ; ses domestiques m'ont dit qu'elle avoit été voir la duchesse de Longueville, et à présent elle se rend à Strasbourg, où elle trouvera son époux ; de là ils retourneront tous deux à leur château en Allemagne. »

Je remontai dans ma chaise pour arriver le soir à Strasbourg ; je fus trompé dans mon espérance. Au milieu d'une forêt très-épaisse, l'essieu de ma voiture se rompit, et je me trouvai fort embarrassé sur les moyens de continuer ma route. C'étoit dans le cœur de l'hiver, au commencement de la nuit, et point de ville plus proche que Strasbourg, dont nous étions, au rapport du postillon, encore éloignés de plusieurs lieues. Il me sembla qu'à moins de passer la nuit dans la forêt, je n'avois d'autre ressource que de prendre le cheval de mon domestique, et de courir jusqu'à Strasbourg ; expédient très-peu agréable dans la saison où nous étions. Cependant, faute de mieux, je me déterminai à prendre ce parti ; je

communiquai mon dessein au postillon, et lui dis qu'en arrivant à Strasbourg, je lui enverrois du monde pour le tirer d'embarras. Je ne me fiois pas beaucoup à son honnêteté ; mais comme il étoit avancé en âge, et Stéphano, mon domestique, bien armé, je crus pouvoir, sans risque, laisser mon bagage.

Par bonheur, du moins, je le pensai alors, il se présenta une occasion de passer la nuit plus agréablement que nous n'osions l'espérer. En m'entendant parler de me rendre seul à Strasbourg, le postillon secoua la tête, comme ne paroissant pas approuver mon dessein.

« Il y a bien loin, me dit-il, et vous aurez beaucoup de peine à arriver sans guide ; d'ailleurs, monsieur me semble peu accoutumé à un froid si rigoureux ; et il est possible qu'il ne puisse le soutenir. »

« Eh ! qu'ai-je besoin de toutes ces observations ? lui dis-je brusquement. C'est sur-tout en passant la nuit dans ce bois, que je risquerois de périr de froid. »

« Passer la nuit dans ce bois ! répli-

qua le postillon. Oh ! pardieu, nous n'en sommes pas réduits là. Si je ne me trompe, nous ne devons être qu'à très-peu de distance de la chaumière de mon vieux ami Baptiste ; c'est un bûcheron, bon vivant d'ailleurs. Je ne doute pas qu'il ne vous reçoive pour cette nuit avec plaisir. Moi, pendant ce temps-là, je prendrai le cheval de selle, j'irai à Strasbourg, et j'amènerai avec moi les ouvriers nécessaires pour que votre voiture soit remise en état demain à la pointe du jour. »

« Eh ! au nom de Dieu, lui dis-je, comment avez-vous pu si long-temps me laisser en suspens ? Pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt parlé de cette chaumière ? »

« Je pensois qûe peut-être monsieur ne daigneroit pas accepter. »

« Allons donc ; quelle folie ! eh vite, conduisez-nous à la maison du bûcheron. »

Il obéit, et nous le suivimes ; les chevaux parvinrent, non sans peine, à trainer après nous la voiture brisée. Mon domestique étoit transi de froid ; au point de ne pouvoir plus parler ; et moi-même, je n'avois pas moins

besoin de me réchauffer. En approchant de la maison, qui nous parut petite, mais propre, je fus enchanté d'apercevoir à travers les vîtres l'éclat d'un bon feu. Notre conducteur frappa à la porte, on fut quelque temps sans répondre. On sembloit incertain si l'on devoit nous ouvrir.

« Allons, allons, ami Baptiste, cria le postillon, aussi impatient que nous, que faites-vous donc? Etes-vous endormi, ou bien voudriez-vous refuser un logement pour cette nuit à un voyageur dont la chaise vient de se casser dans la forêt? »

« Ah! est-ce vous, honnête Claude? répondit une voix qui nous parut celle d'un homme; attendez un moment, vous allez entrer. »

Aussitôt on tira les verroux, la porte s'ouvrit, et nous vîmes paroître devant nous un homme, tenant une lampe dans sa main; il fit à notre guide un accueil amical; puis s'adressant à moi :

« Entrez, monsieur, entrez, et soyez le bien-venu; excusez-moi de ne vous avoir pas ouvert tout de suite; mais il y a tant de coquins dans les environs,

qu'avec le respect que je vous dois, je vous soupçonnois d'être de la bande. »

En parlant ainsi, il me fit entrer dans la salle où étoit le bon feu que j'avois aperçu de loin, et me présenta un fauteuil qui étoit près de la cheminée. Une femme, que je supposois être l'épouse de mon hôte, se leva dès que j'entrai, me reçut avec une révérence froide et contrainte, et sans répondre un seul mot à mes civilités, reprit, en s'asseyant, l'ouvrage auquel elle étoit occupée. Les manières de son mari étoient aussi prévenantes et ouvertes, que les siennes étoient rudes et repoussantes.

« Monsieur, me dit le bûcheron, je voudrois bien pouvoir vous loger plus convenablement. Cette maison est peu commode; cependant nous ferons de notre mieux pour vous donner deux chambres, une pour vous, l'autre pour votre domestique. Il faudra vous contenter d'une chère peu délicate; mais tout ce que nous avons, nous vous l'offrons de bon cœur. » — Puis se tournant vers sa femme : « Marguerite, pourquoi restez-vous assise comme si vous n'aviez rien à faire? Allons, remuez-

vous, faites les lits, et préparez-nous à souper. Mettez aussi quelques morceaux de bois dans le feu, car monsieur meurt de froid. »

Marguerite jeta aussitôt son ouvrage sur la table, et se mit en devoir d'exécuter, mais à regret, les ordres de son mari. Sa figure m'avoit déplu dès le premier moment, quoiqu'elle eût tous les traits fort beaux; mais elle étoit pâle, sèche et maigre; son regard sombre et ses manières revêches, tout en elle annonçoit un mauvais caractère. Dans chacun de ses mouvemens perçoient le mécontentement et l'impatience, et ses réponses à Baptiste, quand il lui reprochoit gaiement de se montrer si peu aimable, étoient aigres, courtes et piquantes. En un mot, dès le premier coup d'œil je conçus pour elle autant de dégoût, que son mari m'avoit inspiré d'estime et de confiance. La figure de Baptiste étoit franche et ouverte; ses façons avoient toute la simplicité d'un bon paysan, sans en avoir la rudesse; ses joues étoient pleines, larges et rubicondes; son embonpoint sembloit faire amende honorable pour la maigreur de son épouse. Les rides de son front me

firent juger qu'il pouvoit avoir soixante ans; mais il portoit fort bien son âge, et sembloit encore dispos et plein de vigueur. Sa femme ne devoit pas avoir plus de trente ans; mais en bonne humeur et en vivacité, elle étoit beaucoup plus vieille que son mari.

En dépit de sa mauvaise volonté, Marguerite se mit à préparer le souper, tandis que Baptiste s'entretenoit gaiement avec moi sur différens sujets. Le postillon, à qui l'on avoit donné quelques verres d'eau-de-vie, se disposa à partir pour Strasbourg, et me demanda si je n'avois pas d'autres ordres à lui donner.

« Partir pour Strasbourg, s'écria Baptiste, vous n'irez pas cette nuit. »

« Je vous demande pardon; si je ne vais pas chercher des ouvriers, comment monsieur fera-t-il demain pour se remettre en route? »

« Oui, vous avez raison; je ne songeois pas à la voiture; mais, du moins, vous souperez ici auparavant : cela ne vous retardera pas de beaucoup, et monsieur me paroît avoir trop bon cœur pour vous laisser partir avec l'estomac vide, par une nuit aussi froide. »

Je consentis volontiers à la proposition de Baptiste, et je dis au postillon qu'il m'étoit assez indifférent d'arriver le lendemain à Strasbourg, une heure plutôt ou plus tard. Il me remercia, et sortant avec Stéphano, il mit ses chevaux dans l'étable du bûcheron. Baptiste les suivit jusqu'à la porte de la chaumière, et là, regardant de tous côtés avec inquiétude :

« Sans doute, s'écria-t-il, c'est ce maudit vent de bise qui retient mes enfans. Je m'étonne qu'ils ne soient pas encore de retour! Monsieur, j'ai à vous faire connoître deux des plus beaux garçons que vous ayez encore vus; l'aîné a vingt-trois ans, et le cadet, un an de moins; vous ne trouveriez pas dans les environs de Strasbourg leurs égaux en bon sens, courage et activité. Ils devroient déjà être ici; je commence à craindre qu'il ne leur soit arrivé quelque chose. »

Marguerite, pendant ce temps-là, étoit occupée à mettre le couvert.

« Et vous, lui dis-je, êtes-vous aussi inquiète pour vos enfans? »

« Moi! répondit-elle avec aigreur, ce ne sont pas mes enfans. »

« Allons, allons, Marguerite, dit le mari, n'en voulez pas à monsieur pour vous avoir fait une question si naturelle; si vous nous regardiez un peu moins de travers, il n'auroit jamais pensé que vous fussiez d'âge à avoir des enfans de vingt-trois ans ; mais vous voyez combien l'air maussade et rechigné vous vieillit. Excusez l'impolitesse de ma femme, monsieur; il faut peu de chose pour la mettre de mauvaise humeur, et elle est un peu piquée contre vous de ce que vous lui avez supposé plus de trente ans. C'est la vérité, n'est-ce pas, Marguerite? — Vous savez, monsieur, que les femmes ne plaisantent jamais sur cet article-là. N'y pensez plus, Marguerite, et déridez-vous un peu. Si vos enfans ne sont pas encore aussi âgés, ils le seront dans une vingtaine d'années, et j'espère que nous vivrons assez pour les voir devenir d'aussi braves garçons que Jacques et Robert. »

« Bon Dieu ! s'écria Marguerite, en joignant les mains avec transport ; bon Dieu ! si je le croyois, je les étranglerois moi-même. »

Elle quitta aussitôt la chambre, et monta l'escalier.

Je ne pus m'empêcher de témoigner au bûcheron combien je le plaignois d'être lié pour la vie à une compagne d'un caractère si difficile.

« Oh ! monsieur, chacun a sa part de souffrances dans le monde, et Marguerite est la miénne. Après tout, elle n'est que maussade et point méchante; le pire est que son affection pour deux enfans qu'elle a eus d'un premier mari, lui fait haïr mes deux garçons; elle ne peut supporter leur vue, et si je l'écoutois, ils ne mettroient jamais le pied dans ma maison; mais je tiens bon sur ce point, et je ne consentirai jamais à abandouner ces pauvres enfans à la merci du monde, comme elle m'a bien des fois pressé de le faire. Sur tout le reste, je ne la contrarie jamais, et j'avoue qu'elle conduit fort bien mon ménage. »

Nous en étions là, lorsqu'un grand cri, plusieurs fois répété, fit retentir la forêt.

« Ce sont mes enfans, j'espère ! » s'écria Baptiste, et il courut ouvrir la porte.

Nous pûmes alors distinguer le bruit de plusieurs chevaux; et bientôt après une voiture, escortée par quelques

hommes à cheval, s'arrêta à la porte de la cabane. Un des cavaliers demanda à quelle distance ils étoient de Strasbourg; comme il s'étoit adressé à moi, je lui répondis ainsi que Claude m'avoit répondu. Aussitôt une volée d'imprécations tomba sur les postillons, pour s'être ainsi égarés de leur route. Puis on alla informer ceux qui étoient dans la voiture qu'il restoit encore beaucoup de chemin à faire, et que, malheureusement les chevaux étoient trop fatigués pour aller plus loin. Ce rapport nous parut faire beaucoup de peine à une dame, qui nous sembla être la maîtresse des autres; mais comme il n'y avoit point de remède, un des domestiques demanda au bûcheron s'il pouvoit les loger pour cette nuit.

Le bucheron montra beaucoup d'embarras, et répondit que non, ajoutant qu'un Espagnol et son domestique étoient déjà en possession des deux seuls chétifs appartemens qu'il pût donner. Sur cette réponse, la galanterie naturelle à ma nation ne me permit pas de garder pour moi un logement dont une femme avoit besoin, et je me hâtai de dire à Baptiste que je cédois tous

mes droits à cette dame. Il fit quelques objections que je n'écoutai pas, et courant à la voiture, j'ouvris la portière, et j'aidai la dame à descendre. Je la reconnus aussitôt pour la même personne que j'avois vue à l'auberge à Lunéville. Je saisis un moment pour demander son nom à un des domestiques; il me répondit que c'étoit la baronne de Lindenberg.

Il me fut aisé de remarquer beaucoup de différence entre l'accueil fait par notre hôte aux nouveaux venus et celui qu'il m'avoit fait à moi-même. Sa répugnance à les recevoir étoit visible, et il eut bien de la peine à prendre sur lui de dire à la baronne qu'elle étoit la bien venue. Je la conduisis près du feu, et lui donnai le fauteuil que j'avois occupé. Elle me remercia avec beaucoup de graces, et me fit mille excuses de l'embarras où je serois moi-même. Tout à coup la figure du bûcheron s'éclaircit.

« A la fin j'ai tout arrangé, dit-il; je puis vous loger vous et votre suite, madame, sans que monsieur souffre de sa politesse. Nous avons deux petites chambres; l'une sera pour madame,

et l'autre, monsieur, pour vous. Ma femme cédera la sienne aux deux femmes-de-cbambre : quant aux domestiques, ils voudront bien se contenter, pour cette nuit, d'une grange très-vaste, qui n'est qu'à peu de distance de la maison ; ils y trouveront un bon feu, et un aussi bon souper qu'il nous sera possible de le leur donner.

Après beaucoup de remerciemens de la part de la baronne, et beaucoup d'opposition de la part de Marguerite, qui étoit peu disposée à céder son lit, on s'en tint à cet arrangement. Comme la chambre étoit petite, la baronne, ne retenant que ses deux femmes, congédia les autres domestiques ; et Baptiste se disposoit à les conduire à la grange dont il avoit parlé, quand ses deux fils, Jacques et Robert, parurent à la porte de la maison.

« Mort et furies ! dit le premier en reculant quelques pas ; Robert, la maison est pleine d'étrangers. »

« Ah ! ce sont mes enfans ! s'écria notre hôte. Eh bien ! Jacques, Robert, pourquoi n'entrez-vous pas ? il reste assez de place pour vous, garçons. »

A ces mots, les deux jeunes gens

entrèrent. Leur père les présenta à la baronne et à moi; ensuite il conduisit nos domestiques à la grange, tandis que Marguerite mena les deux femmes-de-chambre, qui venoient de l'en prier, à l'appartement destiné à leur maîtresse.

Les deux nouveaux venus étoient grands, robustes et bien faits, les traits durs et le teint hâlé. Ils nous firent leurs complimens en peu de mots, et traitèrent Claude, qui venoit d'entrer, comme une ancienne connoissance; ensuite ils se débarrassèrent chacun de leur manteau, ainsi que d'un baudrier de cuir, auquel étoit suspendu un large coutelas, et tirèrent de leur ceinture une paire de pistolets, qu'ils posèrent sur une table.

« Vous marchez bien armés, leur dis-je. »

« Il est vrai, monsieur, répondit Robert. Nous avons quitté Strasbourg assez tard, et il est nécessaire de prendre des précautions pour traverser de nuit la forêt: elle n'a pas une bonne réputation, je vous assure. »

« Comment! dit la baronne, est-ce qu'il y a des voleurs? »

« On le dit, madame. Pour moi, j'ai passé dans le bois à toute heure, et je n'en ai jamais rencontré. »

Marguerite revint en ce moment : ses beaux-fils l'entraînèrent à l'extrémité de la chambre, et chuchotèrent avec elle durant quelques minutes. Par les regards qu'ils jetoient sur nous de temps en temps, je conjecturai qu'ils lui demandoient ce qui nous avoit amenés dans la maison.

Pendant qu'ils parloient à Marguerite, la baronne exprimoit ses craintes sur l'inquiétude où seroit son époux en ne la voyant pas revenir. Elle avoit eu dessein d'envoyer un de ses gens au baron pour le rassurer ; mais ce qu'on venoit de lui dire sur les dangers de la forêt, ne lui permettoit plus d'user de ce moyen : Claude la tira d'embarras. Il falloit absolument, lui dit-il, qu'il allât à Strasbourg cette nuit, et si madame vouloit lui confier une lettre, il la remettroit fidèlement.

« Et comment se fait-il, observai-je à Claude, que vous n'ayez aucune crainte de rencontrer ces brigands ? »

« Hélas ! monsieur, un pauvre homme chargé d'une famille nombreuse, ne

doit pas, pour un petit danger, sacrifier un bénéfice certain; car peut-être que monseigneur le baron me donnera quelque chose pour ma peine. D'ailleurs je n'ai rien à perdre que ma vie, et cela ne vaut pas la peine d'être pris par les voleurs. »

Je trouvai son raisonnement très-mauvais, et je lui conseillai d'attendre jusqu'au lendemain matin; mais la baronne ne me secondant pas, je fus forcé de ne pas insister davantage. La baronne de Lindenberg, comme j'en ai été convaincu par la suite, avoit depuis long-temps pris l'habitude de sacrifier les intérêts des autres au sien propre, et le desir qu'elle avoit d'envoyer Claude à Strasbourg, lui fermoit les yeux sur les périls de cette course. Il fut donc arrêté que Claude partiroit tout de suite. La baronne écrivit un mot à son époux, et moi à mon banquier, pour le prévenir que je n'arriverois à Strasbourg que le lendemain. Claude prit nos lettres, et partit.

La baronne déclara que le voyage l'avoit extrêmement fatiguée, attendu qu'elle venoit de loin, et que les postillons avoient eu la mal-adresse de

s'égarer long-temps dans la forêt ; puis s'adressant à Marguerite, elle la pria de trouver bon qu'elle allât se reposer une demi-heure. Une des femmes-de-chambre fut aussitôt appelée ; elle vint avec une lumière, et la baronne la suivit. Comme on devoit souper dans la chambre où j'étois, Marguerite me donna bientôt à entendre que je la gênois beaucoup. Il m'eût été difficile de ne pas le comprendre : aussi je priai un des jeunes gens de me conduire à la chambre où je devois coucher, et où je resterois jusqu'à ce que le souper fût servi.

« Quelle chambre est-ce, ma mère? dit Robert. »

« La chambre verte, répondit-elle. Je me suis donné beaucoup de peines pour la nettoyer, et j'ai mis des draps blancs au lit ; si monsieur s'avise de s'étendre dessus, il pourra le refaire lui-même, je ne m'en mêle plus. »

« Vous n'êtes pas de bonne humeur, ma mère ; mais c'est là votre habitude. Voulez-vous bien me suivre, monsieur? »

Il ouvrit la porte, et s'avança vers un escalier fort étroit.

« Vous ne prenez pas de lumière, dit Marguerite; est-ce à vous ou à monsieur que vous voulez rompre le cou? »

Elle vint aussitôt se mettre entre son beau-fils et moi, un flambeau à la main. Robert prit le flambeau, et commença à monter. Son frère Jacques, occupé à mettre le couvert, avoit le dos tourné de notre côté. Marguerite saisit ce moment; elle prit ma main, et la serrant avec force:

« Regardez les draps de votre lit, » me dit-elle en passant près de moi, et aussitôt elle se rapprocha de Jacques.

Frappé de son action et de ses paroles, je restai immobile; mais la voix de Robert, qui me prioit de le suivre, me rappela bientôt à moi-même. Je montai donc l'escalier. Mon conducteur me fit entrer dans une chambre où l'on avoit allumé un très-bon feu; il mit le flambeau sur la table, et me demanda si je n'avois plus rien à lui ordonner. Je le remerciai, et il me quitta. Vous vous doutez bien que le premier moment où je me vis seul, fut celui où je suivis le conseil de Marguerite. Je saisis le flambeau, je courus au

lit, et je renversai la couverture. Quelle fut ma surprise, mon horreur, en voyant ces draps rouges de sang!

Aussitôt mille idées confuses se présentèrent à mon esprit. Les brigands qui infestoient le bois, l'exclamation de Marguerite au sujet de ses enfans, les armes et la figure des deux jeunes gens, et les différentes anecdotes que j'avois ouï raconter sur la secrète intelligence qui existe souvent entre les postillons et les voleurs, tous ces souvenirs qui s'offroient à la fois, me remplirent de soupçons et d'épouvante. J'étois à chercher par quels moyens je pourrois m'assurer positivement de ce que j'avois à craindre, lorsque j'entendis en bas quelqu'un qui alloit et venoit avec beaucoup de vivacité : tout alors me sembloit suspect. Je m'approchai doucement de la fenêtre, qui (attendu que depuis longtemps on n'étoit pas entré dans cette chambre) étoit restée ouverte, malgré le froid. Sans m'avancer beaucoup, je regardai en bas. Les rayons de la lune me permirent de distinguer un homme que, sans peine, je reconnus pour mon hôte. J'épiai ses mouvemens ; il marchoit vîte, puis il s'arrêtoit et sembloit

prêter l'oreille; il frappoit la terre de ses pieds, et sa poitrine de ses bras, comme pour se garantir du froid; au moindre bruit, au plus léger son de voix venant de l'intérieur de la maison, au plus petit murmure du vent parmi les arbres, il s'arrêtoit, et regardoit autour de lui avec inquiétude. »

« Que le diable l'emporte! dit-il enfin, comme excédé d'impatience, qu'est-ce qui peut le retenir? »

Il parloit à voix basse; mais comme il étoit directement sous ma fenêtre, je ne perdois aucune de ses paroles.

J'entendis alors le pas de quelqu'un qui approchoit. Baptiste alla au-devant, et joignit un homme, qu'à sa petite taille et au cornet suspendu à son cou, je reconnus pour mon perfide Claude, que j'avois supposé être en route pour Strasbourg. Espérant que leur entretien pourroit me donner quelques lumières sur ma situation, je n'eus rien de plus pressé que de me mettre en état de l'entendre sans aucun risque. En conséquence, je me hâtai d'éteindre le flambeau qui étoit sur une table près du lit; la flamme du feu n'étoit pas assez forte pour me trahir, et j'al-

lai reprendre ma place à la fenêtre.

Les deux objets de ma curiosité étoient encore ensemble. Je suppose que, tandis que j'éteignois la lumière, le bûcheron avoit grondé Claude d'avoir tardé si long-temps; car, à mon retour à la fenêtre, Claude étoit à s'excuser.

« Quoi qu'il en soit, disoit-il, je vais, par ma diligence, réparer le temps perdu. »

« A cette condition, répondit Baptiste, je vous pardonnerai volontiers; mais, en vérité, comme vous avez dans nos prises une part égale à la nôtre, vous devriez bien, pour votre propre intérêt, y mettre toute l'activité possible. Il seroit honteux de laisser échapper une si belle proie. Vous dites que cet Espagnol est riche? »

« Son domestique s'est vanté à l'auberge que les effets qui étoient dans leur voiture valoient plus de deux mille pistoles. »

Oh! combien je maudis l'imprudente vanité de Stéphano!

« Et l'on m'a dit, continua le postillon, que la baronne avoit emporté avec elle un écrin de diamans d'une valeur immense. »

« A la bonne heure : mais j'aimerois mieux qu'elle ne fût pas venue chez moi. L'Espagnol étoit une prise assurée ; mes enfans et moi, nous serions aisément venus à bout du maître et du domestique, et les deux mille pistoles auroient été distribuées entre nous quatre. A présent, nous serons obligés de partager avec la bande, et peut-être encore la couvée toute entière nous échappera-t-elle. Si nos camarades s'étoient déjà retirés à leurs différens postes quand vous arriverez à la caverne, tout seroit perdu. Les domestiques de la baronne sont trop nombreux pour qu'à nous seuls nous puissions les attaquer ; à moins que nos associés n'arrivent à temps, il nous faudra, malgré nous, laisser partir demain ces voyageurs, sans la plus légère égratignure. »

« Il est bien malheureux que les postillons qui ont amené la baronne, soient précisément ceux de mes camarades qui ne s'entendent pas avec nous. Mais ne craignez rien, ami Baptiste, dans une heure je serai à la caverne ; il n'est encore que dix heures, et à minuit vous verrez arriver la troupe. Jusques-là, prenez garde à votre femme ; vous

savez combien elle a de répugnance pour notre genre de vie ; elle peut trouver quelques moyens d'informer de notre dessein les domestiques de la baronne. »

« Oh ! je suis sûr de son silence ; elle me craint trop, elle aime trop ses enfans, pour oser trahir mon secret. D'ailleurs, Jacques et Robert ne la perdent pas de vue, et on ne lui laisse pas mettre le pied hors de la maison. Les domestiques sont tranquillement établis dans la grange : j'aurai soin de tenir tout paisible jusqu'à l'arrivée de nos amis. Si j'étois sûr que tu les trouvasses, nous nous déferions à l'instant même des deux étrangers ; mais comme il est possible qu'ils ne soient plus à la caverne, j'aurois à craindre d'être forcé demain par les domestiques de leur représenter leurs maîtres. »

« Et si quelqu'un des voyageurs venoit à découvrir votre dessein ? »

« Alors il n'y a plus à balancer. Nous poignarderions ceux qui sont entre nos mains, et nous ferions de notre mieux pour surprendre les autres dans la grange. Cependant, pour prévenir tant de risques et d'embarras, cours à la caverne ; les voleurs ne la quittent

jamais avant onze heures, et si tu fais diligence, tu peux arriver à temps pour les avertir. »

« Vous direz à Robert que j'ai pris son cheval ; le mien a cassé sa bride, et s'est échappé dans le bois. Quel est le mot d'ordre ? »

« La récompense du courage. »

« Cela suffit. Je cours à la caverne. »

« Et moi, je vais rejoindre mes hôtes, de peur qu'une trop longue absence ne leur fasse naître quelques soupçons. Adieu, et ne perds pas de temps. »

Ces dignes associés se séparèrent : l'un alla du côté de l'écurie, et l'autre prit le chemin de la maison.

FIN DU TOME PREMIER.

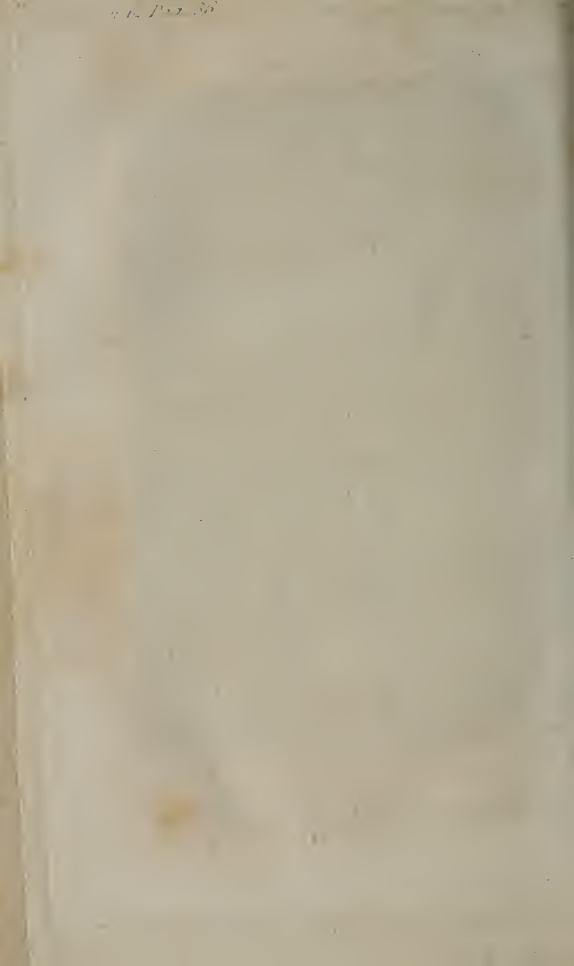
LE MOINE.

21. Pag 86.

Tome 2e.



Agnès, Agnès, tu es à moi. Je suis à toi pour la vie. *Page 87.*



LE MOINE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque. — HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS AUGUSTINS, n° 9.
1811.

LE MOINE.

SUITE DU CHAPITRE III.

Je vous laisse à juger tout ce que j'avois dû éprouver et sentir pendant cet entretien, dont aucune syllabe ne m'étoit échappée. Je n'osois me livrer à mes réflexions ; je n'apercevois aucun moyen de me soustraire au péril dont j'étois menacé. Je savois que la résistance étoit vaine ; j'étois sans armes, et seul contre trois. Cependant je résolus de leur vendre ma vie aussi chèrement que je le pourrois. Dans la crainte que Baptiste ne s'aperçût de mon absence, et ne soupçonnât que j'avois entendu le message donné à Claude, je rallumai promptement ma chandelle, et quittai la chambre. En descendant, je vis le couvert mis pour six personnes ; Marguerite s'occupoit à éplucher une salade, et ses beaux-fils causoient ensemble tout bas à l'extrémité de la salle. Baptiste, qui avoit

le tour du jardin à faire pour rentrer dans la maison, n'étoit pas encore arrivé.

Un signe de l'œil que je fis à Marguerite lui apprit que son avis n'avoit pas été perdu. Combien, en ce moment, je la trouvai différente! Ce qui auparavant m'avoit semblé maussaderie et mauvaise humeur, me parut alors dégoût pour ses associés, et compassion pour le péril où j'étois. Je voyois en elle mon unique ressource, quoique, sachant bien qu'elle étoit surveillée par son mari, je ne pusse fonder que peu d'espérances sur ses bonnes intentions en ma faveur.

Malgré tous mes efforts pour ne rien laisser paroître au dehors, tout en moi n'exprimoit que trop visiblement mes secrètes agitations; j'étois pâle, et il y avoit dans mes paroles et dans mes mouvemens du désordre et de l'embarras: les jeunes gens s'en aperçurent, et m'en demandèrent la cause. Je répondis que j'avois beaucoup souffert toute la journée de la fatigue et de l'excès du froid. S'ils furent dupes de cette réponse, c'est ce que je ne puis vous dire, mais ils cessèrent de m'em-

barrasser par leurs questions. Je m'efforçai d'éloigner de mon esprit la vue des dangers qui m'environnoient, en causant sur différens sujets avec la baronne. Je parlai de l'Allemagne, du dessein où j'étois d'y aller bientôt, et Dieu sait que je me flattois peu, dans ce moment, de pouvoir jamais m'y rendre. Elle me répondit avec beaucoup d'aisance et de politesse, m'assura que le plaisir de faire connoissance avec moi la dédommageoit bien du retard qu'éprouvoit son voyage, et m'invita d'nne manière très-pressante à faire quelque séjour au château de Lindenberg. Tandis qu'elle parloit ainsi, les deux jeunes gens se regardoient avec un sourire malin, comme pour se dire qu'elle seroit bien heureuse ellemême si jamais elle revoyoit ce château. Je vis et je compris fort bien leur sourire; mais je cachai l'émotion qu'il venoit d'exciter dans mon cœur. Je continuai de m'entretenir avec la baronne; il y avoit souvent si peu de liaison dans mes discours, qu'elle commença, comme elle me l'a depuis avoué, à douter si j'avois le parfait usage de ma raison. A dire vrai, tandis que je

parfois d'un objet, toutes mes pensées étoient absorbées par un autre. Je songeois aux moyens de quitter la maison, et de courir à la grange avertir les domestiques du dessein de notre hôte; mais je fus bientôt convaincu de l'impossibilité de mettre ce projet à exécution : Jacques et Robert suivoient tous mes mouvemens d'un œil attentif, et il me fallut renoncer à cette idée. Toutes mes espérances se bornèrent enfin à ce que le coquin de Claude ne trouvât plus de bandits à la caverne. Dans ce cas, d'après ce que j'avois entendu, on devoit nous laisser partir sains et saufs.

Je tressaillis malgré moi à l'instant où Baptiste entra dans la chambre. Il nous fit beaucoup d'excuses de sa longue absence : « mais il avoit été retenu par des affaires qui n'admettoient aucun retard. » Ensuite il nous demanda, pour sa famille, la permission de se mettre à table avec nous, liberté que, sans cela, le respect l'empêcheroit de prendre. Oh! combien dans mon cœur je maudis l'hypocrite! Quelle horreur je me sentois pour un homme qui étoit au moment de m'arracher la vie, et dans un

temps où tout me la rendoit si chère? J'étois jeune et riche, j'avois un rang, de l'éducation, et devant les yeux un avenir séduisant. Je voyois cette carrière près de se fermer pour moi de la manière la plus horrible; et cependant j'étois obligé de dissimuler, et de recevoir avec l'air de la reconnoissance de feintes félicités de la part de celui même qui tenoit le poignard levé sur mon sein.

La permission que notre hôte demandoit lui fut accordée sans peine. On se mit à table. La baronne et moi nous occupâmes un côté; les deux jeunes gens s'assirent vis-à-vis de nous, le dos tourné à la porte. Baptiste prit sa place au haut de la table, ayant la baronne à sa droite: le couvert qui étoit à côté de lui fut réservé pour sa femme. Un instant après, elle entra dans la chambre, et nous servit un bon repas de paysan, simple, mais propre à satisfaire l'appétit. Notre hôte crut devoir s'excuser auprès de nous du mauvais souper qu'il nous faisoit faire; il n'avoit pas été prévenu de notre arrivée, et il ne pouvoit nous offrir que les provisions faites pour sa famille. « Mais, ajouta-t-il, si quel-

qu'accident devoit retenir chez moi mes nobles hôtes plus long-temps qu'ils ne le croient en ce moment, j'espère que je pourrois les mieux traiter. »

Le scélérat! Je savois trop bien de quel accident il vouloit parler, et je frémis en songeant à la manière dont il espéroit nous traiter l'un et l'autre.

Ma compagne de danger sembloit entièrement consolée de n'être pas à Strasbourg; elle rioit et causoit fort gaiement avec la famille. Je tâchois, mais en vain, de suivre son exemple. Ma gaieté étoit évidemment forcée, et Baptiste s'en aperçut.

« Allons, allons, monsieur, me dit-il, soyez joyeux comme nous; vous ne me semblez pas entièrement remis de la fatigue? Pour vous ranimer, ne prendriez-vous pas avec plaisir un bon verre d'excellent vin qui m'a été laissé par mon père; Dieu veuille avoir son ame, il est dans un meilleur monde! Je sers rarement de ce vin; mais je n'ai pas tous les jours affaire à des hôtes tels que vous, et l'honneur que je reçois mérite bien que j'en offre une bouteille. »

A ces mots il donna une clé à sa

femme, et lui dit à quel endroit elle trouveroit ce vin. Elle ne sembloit nullement charmée de cette commission; elle prit la clé d'un air embarrassé; elle hésita même à quitter la table.

« M'entendez-vous, lui dit Baptiste d'un ton courroucé? »

Elle jeta sur lui un regard mêlé de colère et de crainte, et sortit de la chambre. Les yeux de Baptiste la suivirent avec défiance, jusqu'à ce qu'elle eût fermé la porte.

Marguerite revint avec une bouteille goudronnée en jaune. Elle la mit sur la table, et rendit la clé à son mari. Je soupçonnai que cette liqueur ne nous étoit pas présentée sans dessein, et j'examinai, avec inquiétude, les mouvemens de Marguerite. Elle étoit occupée à rincer quelques petits gobelets d'étain. En les plaçant devant Baptiste, elle vit que mes yeux étoient fixés sur les siens, et saisissant l'instant où elle n'étoit point observée, elle me fit signe avec sa tête de ne pas goûter de cette liqueur; puis elle reprit sa place.

Pendant ce temps-là, notre hôte avoit ôté le bouchon et rempli deux gobelets, qu'il offrit à la baronne et à moi.

La baronne fit d'abord quelques difficultés; mais les instances de Baptiste furent si pressantes, qu'elle ne voulut pas le désobliger. Pour moi, craignant de faire naître des soupçons, je n'hésitai pas à prendre la liqueur qui m'étoit présentée : à l'odeur et à la couleur, je vis que c'étoit du Champagne, mais quelques grains de poussière qui flottoient sur la surface, me convainquirent que le vin étoit altéré. Cependant je n'osois pas montrer ma répugnance à le boire. Je le portai à mes lèvres et fis semblant de l'avaler; mais tout à coup me levant de ma chaise, je courus à un vase plein d'eau qui étoit à quelque distance, et dans lequel Marguerite avoit rincé les gobelets, et feignant qu'un mal de cœur subit me forçoit de rejeter ce vin, je vidai dans le vase, sans être aperçu, mon gobelet tout entier.

Les brigands parurent alarmés de mon action; Jacques se leva à moitié de sa chaise, mit sa main dans son sein, et j'aperçus le manche d'un poignard. Je revins m'asseoir avec beaucoup de tranquillité, et j'affectai de n'avoir pas pris garde à leurs mouvemens.

« Vous avez bien mal rencontré mon

goût, honnête ami, dis-je à Baptiste. Je ne puis jamais boire du Champagne sans qu'il ne m'incommode aussitôt; j'ai avalé plusieurs gorgées de celui-ci avant de reconnoître sa qualité, et je crains de payer mon imprudente précipitation. »

Baptiste et Jacques se regardèrent, et ce regard étoit plein de défiance.

« Peut-être, dit Robert, l'odeur vous en est désagréable; » et il vint prendre mon gobelet. Je m'aperçus qu'il examinoit s'il étoit à peu près vide.

« Il doit en avoir assez bu, » dit-il tout bas à son frère en se rasseyant.

Je lus dans les yeux de Marguerite la crainte où elle étoit que je n'eusse goûté de cette liqueur. D'un regard je la rassurai.

J'attendois, avec inquiétude, l'effet que ce breuvage produiroit sur la baronne. Je tremblois que les grains de cette poudre flottante ne fussent du poison; et j'étois au désespoir de ce qu'il m'avoit été impossible de l'avertir du danger. Mais à peine il s'étoit écoulé quelques minutes que je vis ses yeux s'apesantir; sa tête se renversa sur ses épaules, et elle tomba dans un profond

sommeil. Je feignis de n'y pas faire attention, et je continuai de parler à Baptiste avec autant d'aisance que je pus prendre sur moi d'en montrer. Mais bientôt il ne me répondit plus du même ton qu'auparavant; il me regardoit avec surprise et défiance, et je voyois ces bandits chuchoter souvent entre eux. Ma situation devenoit à chaque instant plus pénible; je soutenois mon rôle de confiance et de tranquillité encore plus mal qu'auparavant. A quoi pouvois-je me déterminer? Chercher à sortir pour avertir les domestiques? Si je l'eusse tenté, j'étois sûr d'être assassiné à la porte par les deux brigands : d'ailleurs je laissois une femme à leur merci. Ayant tout à la fois à craindre de voir arriver leurs complices, et de leur laisser croire que je connoissois leurs desseins, je ne savois comment dissiper les soupçons qu'ils avoient sur moi. Dans ce terrible embarras, Marguerite vint encore à mon secours; elle passa derrière ses beaux-fils, s'arrêta un moment devant moi, ferma ses yeux, et inclina sa tête sur son épaule. Ce signe, que je compris, me tira d'incertitude : c'étoit me dire qu'il falloit imiter la baronne,

et feindre que la liqueur faisoit son effet sur moi. Je suivis ce conseil, et bientôt après je parus enseveli dans un profond sommeil.

« Bien ! bien ! s'écria Baptiste, au moment où je me renversois sur ma chaise ; à la fin le voilà endormi ! Je commençois à croire qu'il avoit deviné nos projets, et que nous serions forcés de le dépêcher à tout événement. »

« Et pourquoi ne pas le dépêcher à tout événement, demanda le féroce Jacques? Pourquoi lui laisser le pouvoir de trahir notre secret ? Marguerite, donnez-moi un de mes pistolets; un petit mouvement du doigt nous aura bientôt défaits de lui. »

« Et supposé, répondit le père, que nos camarades ne puissent pas arriver cette nuit, quelle jolie figure nous ferons quand les domestiques viendront demain matin nous redemander leur maître ? Non, non, Jacques; il faut attendre nos associés. S'ils viennent, nous sommes assez forts pour vaincre les domestiques aussi bien que les maîtres, et le butin est à nous. Si Claude ne les trouve pas à la caverne, il faudra pren-

dre patience, et souffrir que cette proie nous échappe. Ah! garçons, garçons, si vous étiez seulement arrivés cinq minutes plutôt, c'en étoit fait de l'Espagnol, et les deux mille pistoles étoient à nous. Mais vous ne venez jamais quand vous êtes le plus attendus; vous êtes les coquins les plus mal-adroits. »

« Bon! bon! mon père, répondit Jacques; si vous aviez voulu m'en croire, tout cela seroit fini à présent. Vous, Robert, Claude et moi, quand ces étrangers auroient été deux fois plus forts, je vous réponds que nous en serions venus à bout. Quoi qu'il en soit, Claude est parti; il est trop tard pour y penser à présent : il nous faut attendre patiemment l'arrivée de la troupe; et si les voyageurs nous échappent cette nuit, nous saurons bien les retrouver en route demain. »

« Sans doute, sans doute, dit Baptiste. Marguerite, avez-vous donné aux deux femmes de chambre de cette drogue assoupissante? »

« Oui » fut sa réponse.

« Ainsi tout va bien. Courage, garçons; quelque chose qui arrive, vous n'aurez pas à vous plaindre. Nul danger

à courir, beaucoup à gagner, et rien à perdre.»

En ce moment, j'entendis un grand bruit de chevaux. Oh! combien ce bruit fut terrible à mon oreille! Une sueur froide coula sur mon front, et je sentis approcher toutes les terreurs de la mort.»

«Dieu puissant, ils sont perdus!» s'écria la compatissante Marguerite, avec l'accent du désespoir; et cette exclamation n'étoit pas propre à me rassurer.

Par bonheur, le bûcheron et ses deux fils étoient trop occupés de leurs amis qui arrivoient, pour faire attention à moi; autrement, la violence de mes agitations leur auroit décelé que mon sommeil étoit feint.

«Ouvrez, ouvrez!» s'écrièrent plusieurs voix en dehors de la maison.

«Oui, oui, répondit Baptiste avec beaucoup de joie; ce sont nos amis, pas de doute: à présent le butin est assuré. Et vite, garçons, et vite! conduisez-les à la grange, vous savez quelle y doit être votre occupation.»

Robert se hâta d'ouvrir la porte.

«Mais avant tout, dit Jacques, pre-

nant ses armes, laissez-moi achever ces dormeurs. »

« Non, non ! repliqua son père ; courez à la grange, où l'on vous attend ; je me charge de ceux-ci et des deux femmes qui sont en haut. »

Jacques obéit et suivit son frère. Ils causèrent quelques minutes avec les nouveaux venus ; après quoi j'entendis les brigands descendre de cheval, et, comme je le conjecturai, prendre le chemin de la grange.

« Ils font bien, dit Baptiste, de quitter leurs chevaux pour surprendre les étrangers et tomber sur eux. A présent, mettons-nous à l'ouvrage. »

Je l'entendis s'approcher d'une petite armoire qui étoit au bout de la chambre, et l'ouvrir : aussitôt je me sentis remuer doucement.

« A présent ! c'est à présent ! » me dit tout bas Marguerite.

J'ouvris les yeux. Baptiste avoit le dos tourné. Personne autre dans la chambre que Marguerite, et la baronne endormie. Le scélérat venoit de prendre un poignard dans l'armoire, et sembloit examiner s'il étoit assez tranchant. Je n'avois pas eu la précaution de prendre

des armes à mon départ; mais je vis que ce moment étoit le seul qui pût m'être favorable, et je résolus de le saisir. Je m'élançai de ma chaise, je me jetai sur Baptiste, et lui serrai le cou de mes deux mains avec tant de force, que je l'empêchai de jeter un seul cri. Vous pouvez vous rappeler qu'à Salamanque, j'étois renommé pour la vigueur de mes bras; ils me rendirent en ce moment un bien grand service. Surpris, frappé de terreur, ne pouvant plus respirer, le scélérat n'étoit d'aucune façon en état de me disputer la victoire. Je le jetai par terre, et tandis que je le tenois immobile sous moi, Marguerite lui arrachant le poignard, le lui plongea dans le cœur à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il eût expiré.

Après cet acte horrible, mais nécessaire: « Ne perdons point de temps, me dit Marguerite; fuyons, c'est notre seule ressource. »

Je n'hésitai point à lui obéir; mais ne voulant pas abandonner la baronne à la vengeance des brigands, je l'enlevai dans mes bras, quoique toujours endormie, et je me hâtai de suivre Marguerite. Les chevaux des voleurs étoient

attachés près de la porte. Ma conductrice sauta sur un de ces chevaux : je suivis son exemple; je plaçai la baronne devant moi, et je piquai des deux. Notre unique espérance étoit d'atteindre Strasbourg, dont nous étions bien moins éloignés que le perfide Claude ne me l'avoit dit. Marguerite connoissoit fort bien la route, et galoppoit devant moi. Nous fumes obligés de passer près de la grange où les voleurs étoient à massacrer nos domestiques. La porte étoit ouverte; nous distinguions les cris des mourans et les imprécations de leurs meurtriers. Ce que je sentis en ce moment est impossible à exprimer.

Jacques entendit le bruit de nos chevaux à l'instant où nous passions près de la grange : il courut à la porte avec une torche dans sa main, et reconnut aisément les fugitifs.

« Trahis! trahis! cria-t-il à ses compagnons. »

Aussitôt ils quittèrent leur sanglant ouvrage, et coururent à leurs chevaux; nous ne pûmes en entendre davantage. J'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval, et Marguerite piqua le sien avec le poiguard qui

nous avoit déjà si bien servi. Nous allions avec la vîtesse de l'éclair, et nous eûmes bientôt gagné la plaine. Déjà nous apercevions les clochers de Strasbourg, quand nous entendîmes les voleurs qui nous poursuivoient. Marguerite tourna la tête, et les vit qui descendoient une petite colline à peu de distance. En vain nous pressions nos chevaux; le bruit devenoit plus sensible à chaque instant.

« Nous sommes perdus, s'écria-t-elle, les misérables nous joignent. »

« Avançons, avançons, répliquai-je, j'entends les pas de plusieurs chevaux qui viennent de la ville. »

Nous redoublâmes de vîtesse, et nous vîmes bientôt une nombreuse troupe de cavaliers qui arrivoient devant nous à toutes brides. Ils alloient même nous passer, quand Marguerite s'écria : « Arrêtez! arrêtez! sauvez-nous; pour l'amour de Dieu, sauvez-nous!

Le plus avancé, qui sembloit guider les autres, s'arrêta aussitôt.

« C'est elle! c'est elle! s'écria-t-il en sautant à bas de cheval. Arrêtez, monseigneur, arrêtez. Ils sont sains et saufs! Voici ma mère. »

Au même instant, Marguerite descendit avec précipitation, serra le jeune homme dans ses bras, et le couvrit de baisers. Les autres cavaliers s'arrêtèrent aussi.

« Et la baronne de Lindenberg, s'écria un autre d'entre eux, où est-elle? N'est-elle pas avec vous? »

Il s'arrêta en la voyant dans mes bras privée de sentiment. Il la prit aussitôt dans les siens. Le profond sommeil où elle étoit plongée lui fit d'abord craindre pour sa vie, mais le battement de son cœur le rassura bientôt.

« Grace à Dieu! dit-il, elle vit; elle est échappée de leurs mains. »

J'interrompis ses transports de joie en lui montrant les brigands qui avançoient. Aussitôt la plus grande partie de la troupe, presque toute composée de dragons, se hâta d'aller à eux. Les bandits ne les attendirent pas. Dès qu'ils s'aperçurent qu'à leur tour ils étoient menacés, ils tournèrent bride, et s'enfuirent dans le bois, où ils furent poursuivis par nos libérateurs.

Cependant l'étranger que j'avois deviné être le baron de Lindenberg, après m'avoir remercié du soin que j'avois

pris de son épouse, nous proposa de retourner en toute diligence à la ville. La baronne, sur qui les effets du breuvage n'avoient pas encore cessé d'opérer, fut placée devant nous : Marguerite et son fils remontèrent à cheval ; les domestiques du baron suivirent, et nous arrivâmes bientôt à l'auberge où le baron avoit pris son logement.

C'étoit à l'aigle d'Autriche, où mon banquier, à qui j'avois écrit le dessein que j'avois de voir Strasbourg, m'avoit aussi retenu un appartement. Je fus enchanté de demeurer si près du baron, et d'être à portée de cultiver sa connoissance, que je prévoyois devoir m'être très-utile en Allemagne. A notre arrivée dans l'auberge, la baronne fut mise au lit. On appela un médecin qui prescrivit une potion propre à combattre les effets du breuvage assoupissant, et qu'il lui fit verser dans la gorge. Le baron, après avoir confié sa femme aux soins de l'hôtesse, me pria de lui raconter les détails de notre aventure ; je satisfis aussitôt à sa demande, car il m'eût été impossible de me livrer au sommeil, dans l'inquiétude où j'étois du sort de Stéphano, que j'avois été

forcé d'abandonner à la furie des brigands. Je ne fus pas long-temps sans apprendre que ce fidèle domestique avoit péri. Les dragons qui avoient poursuivi la bande revinrent tandis que je faisois au baron le récit qu'il m'avoit demandé. D'après le rapport du commandant, nous n'eûmes plus à douter de la défaite des voleurs. Le crime et le vrai courage sont incompatibles. Ils s'étoient jetés aux pieds des soldats, s'étoient rendus sans faire la moindre résistance, avoient découvert leur retraite, indiqué le mot d'ordre qui livreroit le reste de la troupe; en un mot, ils avoient donné toutes les marques possibles de bassesse et de lâcheté. De cette manière, toute la bande, composée d'environ soixante scélérats, avoit été prise, garottée et conduite à Strasbourg. Quelques soldats, ayant un des bandits pour guide, allèrent à la maison de Baptiste : leur premier soin fut de visiter la fatale grange, où ils furent assez heureux pour trouver deux des gens de la baronne encore en vie, quoique dangereusement blessés. Le reste avoit péri sous les coups des brigands, et

de ce nombre étoit mon infortuné Stéphano.

Alarmés de notre fuite, les scélérats s'étoient hâtés de nous poursuivre, et n'étoient pas entrés dans la maison de Baptiste; aussi les soldats y trouvèrent-ils les deux femmes de chambre sans aucune blessure, et dormant du même sommeil que leur maîtresse. Il n'y avoit nulle autre personne dans la chaumière, si ce n'est un enfant de quatre ans, que les dragons emmenèrent avec eux. Nous étions à chercher quel pouvoit être ce petit infortuné, quand Marguerite se précipita dans la chambre où nous étions, tenant cet enfant dans ses bras. Elle se jeta aux pieds du Commandant, et le bénit mille fois pour avoir sauvé son fils.

Après les premier transports de la tendresse maternelle, je la priai de nous dire comment elle avoit pu être unie à un homme dont les principes me sembloient si différens des siens. Elle baissa les yeux, et versa quelques larmes.

« Messieurs, dit-elle après un moment de silence, j'ai une grace à vous demander. Vous avez droit de connoître quelle est celle à qui vous pouvez être

utile; je ne chercherai donc pas à me soustraire à l'aveu que vous desirez, quoiqu'il doive me couvrir de honte; mais permettez-moi d'abréger autant qu'il me sera possible ce triste récit.

« Je suis née à Strasbourg de parens respectables; leur nom, je dois le cacher en ce moment. Mon père vit encore, et ne mérite pas d'être enveloppé dans mon ignominie. Si vous m'accordez la faveur que je desire, vous saurez mon nom de famille. Un misérable s'étoit rendu maître de mes affections, et pour le suivre je quittai la maison paternelle. Cependant quoique dans mon cœur les passions eussent fait taire la vertu, je ne tombai pas dans cet abandon de tous sentimens d'honneur qui n'est que trop communément le partage des femmes qui ont fait le premier pas dans le vice. J'aimois mon séducteur, je l'aimois passionnément; hélas! cet enfant, et son aîné qui a été à Strasbourg vous avertir, monseigneur le baron, du danger de votre épouse, ne sont que des gages trop évidens de mon amour pour lui, et même en ce moment, je gémis encore de l'avoir perdu, quoique je lui

doive tous les malheurs de mon existence.

« Il étoit d'une noble origine, mais il avoit dissipé son patrimoine. Ses parens le regardoient comme l'opprobre de leur nom; ils ne voulurent plus le voir. Ses excès attirèrent sur lui l'indignation de la police; il fut obligé de fuir de Strasbourg, et ne trouva d'autre ressource contre la misère que de s'unir aux brigands qui infestoient la forêt voisine, et qui étoient presque tous des jeunes gens de famille, comme lui, ruinés par leur inconduite. J'étois résolue à ne pas l'abandonner. Je le suivis dans la retraite des brigands, et je partageai avec lui la misère inséparable de la vie qu'il menoit. Mais, quoiqu'il ne me fût pas possible d'ignorer que notre existence étoit uniquement soutenue par le pillage, je ne connoissois pas toutes les horreurs attachées à la profession de mon amant; il me les cachoit avec le plus grand soin. Il savoit que mon ame n'étoit pas assez dépravée pour que je pusse voir de sang-froid le carnage et l'assassinat. Il supposoit, avec justice, que j'aurois fui loin des bras d'un meurtrier. Huit ans passés ensemble n'avoient

pas diminué son amour pour moi; et il déroboit scrupuleusement à ma connoissance tout ce qui auroit pu me conduire à soupçonner la nature des crimes auxquels il ne participoit que trop souvent. Je ne découvris qu'après la mort de mon séducteur que ses mains avoient été rougies du sang de l'innocent.

« Une nuit il fut reporté à la caverne, couvert de blessures; il les avoit reçues en attaquant un voyageur anglais que les autres avoient, bientôt après, sacrifié à leur vengeance. Il n'eut que le temps de me demander pardon pour tous les malheurs où il m'avoit entraînée; il pressa mes mains de ses lèvres, et il expira. Mon chagrin fut inexprimable. Lorsque le temps l'eut un peu calmé, je résolus de retourner à Strasbourg, de me jeter avec mes deux enfans aux pieds de mon père et d'implorer son pardon, quoiqu'il me restât bien peu d'espoir de l'obtenir. Quelle fut ma consternation, quand les brigands me dirent qu'une fois entrée dans leur caverne, il ne m'étoit plus permis de la quitter; que jamais ils ne me laisseroient rentrer dans le monde avec le secret de leur retraite, et qu'il falloit,

à l'instant même, accepter un d'entr'eux pour mari. Mes prières et mes remontrances furent vaines. Ils tirèrent ma main au sort, et je devins le partage de l'infâme Baptiste. Un d'entre eux, qui jadis avoit été moine, nous maria par je ne sais quelle cérémonie, plutôt burlesque que religieuse; moi et mes enfans nous fûmes livrés à mon nouvel époux, qui nous emmena aussitôt à sa maison.

« Il m'assura qu'il m'aimoit depuis long-temps; mais que, par égard et par amitié pour mon premier amant, il avoit su contenir ses desirs; il tâcha de me réconcilier avec ma destinée, et pendant quelque temps me traita avec respect et douceur. A la fin, voyant que mon aversion pour lui ne faisoit qu'augmenter, il obtint par la violence les faveurs que je persistois à lui refuser. Il ne me restoit plus aucun moyen de supporter mes peines avec patience; ma conscience me crioit sans cesse que je les avois trop bien méritées. La fuite étoit impossible; mes enfans étoient au pouvoir de Baptiste, et il avoit juré que si je tentois de m'échapper de ses mains, il s'en vengeroit sur eux. La

cruauté de son caractere m'étoit trop bien connue, pour me laisser douter qu'il ne remplit ses sermens. Depuis que j'étois avec lui, une triste expérience m'avoit convaincue des horreurs de ma situation. Bien différent de mon premier amant, Baptiste se faisoit un barbare plaisir de me rendre témoin, malgré moi, des plus affreuses exécutions, et il s'efforçoit de familiariser mes yeux et mes oreilles avec le sang et les cris des victimes.

« Mes passions étoient ardentes, mais mon ame n'étoit pas cruelle; les principes d'une bonne éducation n'en étoient pas effacés. Jugez quel a dû être chaque jour mon supplice, à la vue des crimes les plus horribles et les plus révoltans! Jugez combien je devois gémir d'être unie à un homme qui recevoit le voyageur confiant avec l'air de la franchise et de l'amitié, au moment même qu'il méditoit sa perte! Le chagrin altéra ma constitution; le peu de charmes que m'avoit donnés la nature se flétrit entièrement, et l'abattement de ma figure attestoit les souffrances de mon cœur. Cent fois je fus tentée de mettre fin à mon existence; mais le souvenir de mes

enfans retenoit mon bras. Je tremblois de laisser mes chers enfans au pouvoir de mon tyran, et je tremblois pour leur éducation encore plus que pour leur vie. Le cadet étoit trop jeune pour profiter de mes leçons; mais dans le cœur de l'aîné, je travaillois sans relâche à enraciner des principes de vertu capables de lui faire éviter les crimes de ses parens. Il m'écoutoit avec docilité, et même avec avidité. Dans un âge si tendre, il laissoit déjà voir qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec des brigands; et ma seule consolation, parmi tant de peines, étoit de voir se développer les naissantes vertus de mon cher Théodore.

« Telle étoit ma situation, lorsque don Alphonso fut conduit à la chaumière par son perfide postillon. Son air, sa jeunesse, ses manières m'intéressèrent vivement pour lui. L'absence des deux fils de Baptiste me fournit une occasion que, depuis long-temps, je desirois trouver; et je résolus de tout risquer pour sauver don Alphonso. La vigilance de Baptiste ne me permettoit pas de l'avertir des périls qui l'entouroient. Je savois que le moindre

mot échappé eût été suivi de ma mort, et quelque pénible et douloureuse que fût ma vie, je n'avois pas assez de courage pour assurer celle d'un autre à mes dépens. Ma seule espérance étoit de nous procurer du secours de la ville; c'est ce que je résolus de tenter : bien décidée en même temps à prévenir don Alphonso du piége qu'on lui tendoit, si j'en pouvois trouver l'occasion. Par l'ordre de Baptiste, je montai pour préparer le lit de l'étranger. J'y mis des draps encore teints du sang d'un voyageur égorgé quelques nuits auparavant. J'espérai qu'à cette vue don Alphonso ouvriroit les yeux sur les funestes projets de Baptiste. Je ne m'en tins pas là. Théodore étoit retenu au lit par son indisposition; je me glissai dans sa chambre sans être vu par mon tyran, et l'instruisis de mon dessein, dans lequel il entra avec beaucoup d'ardeur; il se leva sur-le-champ, quoique malade, et s'habilla très-vite. Je lui attachai un de ses draps sous les aisselles, et le fis descendre par la fenêtre. Il courut à l'étable, prit le cheval de Claude, et partit pour Strasbourg. Il devoit dire aux brigands, s'il

en rencontroit, que Baptiste l'avoit chargé d'une commission; mais par bonheur, il arriva à la ville sans trouver aucun obstacle. Sans perdre de temps il se rendit chez le magistrat, et implora son assistance; bientôt le récit fait par Théodore passa de bouche en bouche, et parvint à la connoissance de monsieur le baron. Inquiet pour son épouse, qu'il savoit être en route, il trembla qu'elle ne fût dans les mains des voleurs. Il accompagna Théodore, qui servoit de guide aux soldats, et il est arrivé bien à temps pour nous empêcher de retomber au pouvoir de nos ennemis.. »

J'interrompis Marguerite, et lui demandai pourquoi l'on m'avoit présenté un breuvage assoupissant. Elle me répondit que Baptiste supposoit que j'avois des armes, et qu'il vouloit me mettre hors d'état de faire résistance; c'étoit une précaution qu'il prenoit toujours, dans la crainte que le désespoir et l'impossibilité de fuir ne portassent les voyageurs à vendre chèrement leurs vies.

Le baron pria Marguerite de l'instruire du parti auquel elle comptoit

s'arrêter. Je me joignis au baron, et j'assurai Marguerite de tout mon empressement à lui prouver ma reconnoissance pour la vie qu'elle m'avoit conservée.

« Dégoûtée d'un monde dans lequel je n'ai trouvé que des malheurs, nous répondit-elle, mon projet est de me retirer dans un couvent : mais avant tout, je dois songer à mes enfans. Ma mère n'est plus, et je crains bien que ma fuite n'ait avancé le terme de ses jours. Mon père vit : ce n'est pas un homme insensible. Peut-être, messieurs, malgré mes fautes et mon ingratitude, votre entremise en ma faveur pourroit l'engager à me pardonner, et à prendre soin de ses malheureux petits-fils. Si vous obtenez cette faveur de mon père, vous vous serez acquittés envers moi bien au-delà du service que je vous ai rendu. »

Nous protestâmes à Marguerite que nous ferions tous nos efforts pour fléchir son père; et que, dût-il rester inflexible, elle pouvoit être tranquille sur le sort de ses enfans. Je m'engageai à prendre soin de Théodore, et le baron promit d'accorder sa protection au plus jeune. Cette mère reconnoissante nous

remercia les larmes aux yeux de ce qu'elle appeloit notre générosité, quoiqu'au fond ce ne fût qu'une dette bien légitimement contractée envers elle. Elle nous quitta pour coucher son enfant, excédée de fatigue et de sommeil.

La baronne en reprenant l'usage de ses sens, et en apprenant de quel péril je l'avois sauvée, ne trouva point de termes assez forts pour me témoigner sa reconnoissance. Son mari se joignit à elle avec tant d'ardeur pour me presser de les accompagner en Bavière, à leur château, qu'il me fut impossible de ne pas céder à leurs instances. Pendant les huit jours que nous passâmes encore à Strasbourg, les intérêts de Marguerite ne furent pas oubliés : nos démarches auprès de son père eurent tout le succès que nous pouvions desirer. Ce bon vieillard avoit perdu sa femme ; il n'avoit pas d'autre enfant que cette fille infortunée, dont il n'avoit point reçu de nouvelles depuis près de quatorze ans. Il étoit entouré de parens éloignés, qui attendoient sa mort avec impatience pour jouir de sa succession. Aussi, dès que Marguerite, qu'il s'attendoit si peu

de revoir jamais, parut devant lui, il la regarda comme un présent du ciel. Il la reçut elle et ses enfans, les bras ouverts, et voulut absolument qu'à l'instant même elle s'établit avec eux dans sa maison. Les cousins, frustrés dans leur attente, furent obligés de céder la place. Le vieillard ne voulut jamais entendre à ce que sa fille se retirât dans un cloître; il dit qu'elle étoit trop nécessaire à son bonheur, et il obtint d'elle aisément d'abandonner ce dessein. Mais rien ne put engager Théodore à renoncer au plan que j'avois d'abord formé pour lui. Il étoit sincèrement attaché à moi pendant mon séjour à Strasbourg, et quand je fus au moment de partir, il me conjura les larmes aux yeux de le prendre à mon service. Il fit valoir de son mieux tous les petits talens qu'il possédoit, et n'oublia rien pour me persuader qu'il me seroit très-utile en route. J'étois peu disposé à me charger d'un enfant de treize ans, qui ne pouvoit guère que m'embarrasser dans mes voyages; mais je ne pus résister aux instances et à l'attachement de ce jeune homme réellement pourvu de mille qualités estimables. Ce nest pas

sans peine qu'il amena ses parens à lui permettre de me suivre; enfin, la permission obtenue, il fut décoré du titre de mon page, et après une semaine de séjour en Alsace, Théodore et moi, nous accompagnâmes en Bavière le baron et son épouse. Nous avions, tous les trois, forcé Marguerite d'accepter quelques présens assez considérables pour elle et pour l'enfant que nous lui laissions. En la quittant, je promis à cette tendre mère de lui rendre Théodore au bout d'un an.

Lorenzo, je ne vous ai épargné aucun détail de ce récit, pour vous faire bien connoître de quelle manière l'aventurier Alphonso d'Alvarada s'étoit introduit au château de Lindenberg. Jugez, d'après cela, quelle confiance on peut donner aux assertions de votre tante.

CHAPITRE IV.

« Loin de moi, spectre affreux, rentre
« dans le sein de la terre. Ton sang est glacé,
« tes ossemens sont vides, tes yeux sont
« sans orbite, ces yeux que tu fixes sur moi.
« — Disparois, ombre horrible, fantôme
« sans réalité ! »

MACBETH.

Suite de l'histoire de don Raymond.

NOUS voyageâmes désormais sans rencontrer d'obstacle, et même assez agréablement. Je trouvai dans le baron un homme de bon sens, quoiqu'il connût peu le monde, ayant passé la plus grande partie de sa vie dans l'enceinte de ses domaines. On remarquoit une sorte de rusticité dans ses manières; mais il étoit gai, et d'un caractère franc et amical; il me montroit des égards, et j'eus tout lieu d'être content de sa conduite envers moi. La chasse étoit sa passion dominante; il s'en faisoit une occupation sérieuse; il en parloit avec enthousiasme, comme un guerrier

parle de combats. Assez versé moi-même dans cet exercice, j'eus le bonheur, peu de temps après mon arrivée à Lindenberg, de lui donner quelques preuves de ma dextérité; alors je fus à ses yeux un grand homme, et il me voua une amitié éternelle.

Cette particularité ne fut pas pour moi une chose indifférente. J'avois vu, pour la première fois, au château de Lindenberg, la jeune Agnès, votre aimable sœur. Je n'aimois point encore, et je déplorois en secret la froide tranquillité de mon ame; j'aimai bientôt en la voyant: je trouvai dans Agnès tout ce que mon cœur avoit long-temps desiré. Elle avoit à peine seize ans; mais elle étoit déjà formée, grande et jolie: elle possédoit divers talens, et particulièrement la musique et le dessin; elle étoit d'un caractère ouvert, d'une humeur enjouée, et l'aimable simplicité de sa parure et de ses manières contrastoit à son avantage avec les graces artificielles et la coquetterie étudiée des femmes de Paris que je venois de quitter. Je fis, sur ce qui la concernoit, beaucoup de questions à la baronne.

» Elle est ma nièce, me répondit cette dame. Vous ignorez donc encore, don Alphonso, que je suis votre compatriote, sœur du duc de Médina-Céli? Agnès est fille de mon second frère, don Gaston; elle est destinée dès le berceau à la vie religieuse, et doit aller incessamment prendre le voile à Madrid. »

Ici Lorenzo interrompit le marquis par une exclamation de surprise.

« Destinée dès le berceau, dit-il, à la vie religieuse! Par le ciel, c'est la première fois que j'entends parler de ce projet. »

« Je le crois, mon cher Lorenzo, répondit don Raymond; mais écoutez-moi patiemment. Vous ne serez pas moins surpris quand je vous aurai rapporté quelques particularités de votre propre famille, qui vous sont encore inconnues, et que je tiens de la bouche d'Agnès elle-même. »

Il reprit son récit :

« Vous ne pouvez ignorer que vos parens ont été malheureusement esclaves de la plus grossière superstition. Toutes les fois qu'une terreur religieuse s'est fait sentir au fond de leur cœur, elle y

a étouffé tout autre sentiment, toute autre affection. Votre mère, comme elle portoit Agnès dans son sein, fut attaquée d'une maladie dangereuse, et abandonnée par ses médecins. Dans cette situation, donna Inesilla fit vœu, si elle en revenoit, et si l'enfant qu'elle portoit étoit une fille, de la consacrer à sainte Claire; ou, si c'étoit un garçon, d'en offrir l'hommage à saint Benoît. Ses prières furent exaucées; elle guérit. Agnès vint au monde, et fut aussitôt destinée au service de sainte Claire.

Don Gaston se joignit avec empressement au vœu de son épouse; mais sachant quels étoient les sentimens du duc son frère sur la vie monastique, ils convinrent ensemble de lui cacher soigneusement la destination de votre sœur. Pour tenir ce secret plus en sûreté, il fut résolu qu'Agnès accompagneroit sa tante donna Rodolphe en Allemagne, où cette dame étoit sur le point de se rendre avec l'époux auquel elle venoit d'être unie, le baron de Lindenberg. A son arrivée, la jeune Agnès fut mise dans un couvent qui se trouvoit à quelques lieues du château de son

oncle. Les religieuses auxquelles son éducation fut confiée remplirent exactement leur tâche; elles lui firent acquérir à un haut degré de perfection plusieurs talens, et ne négligèrent aucun moyen de lui inspirer le goût de la retraite et des tranquilles plaisirs d'un couvent; mais un secret instinct faisoit vivement sentir au cœur de la jeune fille qu'elle n'étoit point née pour la solitude. Avec toute la liberté de la jeunesse et de l'enjouement, elle traitoit de momeries ridicules la plupart des cérémonies si révérencieusement pratiquées par les nonnes, et tout son plaisir étoit d'inventer quelque bon tour qui fît bien pester la mère abbesse ou la sœur tourrière.

Quoiqu'elle ne déclarât pas hautement sa répugnance pour la vie monastique, elle la laissoit assez voir. Don Gaston en fut informé : craignant que votre affection pour votre sœur, Lorenzo, ne s'opposât à son éternel malheur, il eut soin de vous cacher, ainsi qu'au duc, toute l'affaire, jusqu'à ce que le sacrifice pût être consommé. On lui a fait prendre le voile durant votre absence; on n'a pas dit un mot du vœu

de donna Inesilla ; on ne laissa jamais à votre sœur, durant son séjour en Allemagne, la faculté de vous adresser une lettre : toutes celles que vous lui écriviez étoient lues avant de lui être remises ; on en effaçoit sans ménagement tout ce qui pouvoit lui inspirer des idées mondaines. Toutes ses réponses étoient dictées ou par sa tante, ou par la dame Cunégonde, sa gouvernante. J'appris une partie de ces particularités d'Agnès, l'autre de la baronne elle-même.

« Je me déterminai sur le champ à sauver, s'il étoit possible, cette aimable fille du sort affreux dont elle étoit menacée. Je cherchai à me concilier son affection ; je fis valoir auprès d'elle l'amitié intime qui m'unit à vous. Elle m'écoutoit si attentivement ! elle prenoit tant de plaisir à m'entendre faire votre éloge ! ses yeux me remercioient avec une expression si tendre de mon affection pour son frère ! Enfin mon attention constante à la consoler, à lui plaire, parvint à me gagner son cœur, et je la contraignis, non sans difficultés, à avouer naïvement qu'elle m'aimoit. Cependant lorsque je lui proposai

de quitter le château de Lindenberg, elle refusa formellement de souscrire à ma proposition.

« Soyez généreux, Alphonso, me dit-elle; je vous ai donné mon cœur, n'abusez point de ma tendresse; n'employez point votre ascendant sur mes sentimens pour m'entraîner dans une démarche dont j'aurois à rougir. Je suis jeune et sans appui; mon frère, qui est mon seul ami, est séparé de moi, et mes autres parens me traitent en ennemis. Que ma situation vous inspire de la pitié; ne cherchez point à me séduire; au lieu de me pousser à une action qui me couvriroit de honte, tâchez plutôt de vous concilier l'affection de ceux dont je dépends. Le baron vous estime; ma tante, impérieuse et hautaine envers tout autre, n'oublie point qu'elle vous doit la vie, et pour vous seul elle est affable et bonne. Essayez donc votre pouvoir sur leur esprit; s'ils consentent à notre union, ma main est à vous. Ami de mon frère, vous obtiendrez, je n'en doute point, son approbation; et quand mes parens verront l'impossibilité d'exécuter leur projet, j'ose espérer qu'ils excuseront

ma désobéissance, et qu'ils sauront, par quelque autre sacrifice, dégager ma mère du vœu fatal dont on attend de moi l'accomplissement. »

Autorisé par l'aveu d'Agnès et par cette déclaration naïve de ses pensées et de ses vues, je redoublai d'attention envers ses parens, et crus devoir diriger mes principales batteries du côté de la baronne. J'avois pu aisément apercevoir que chacune de ses paroles avoit dans le château force de loi, et que son mari, qui la regardoit comme un être supérieur, déféroit sans réserve à toutes ses volontés.

La baronne étoit âgée d'environ quarante ans; elle avoit été belle dans sa jeunesse; mais ses charmes avoient pu être rangés dans la nombreuse catégorie de ceux qui soutiennent mal le choc des années; cependant il lui restoit encore quelques traits de beauté. Son jugement étoit sain et fort quand il n'étoit point obscurci par le préjugé; mais ce cas étoit malheureusement fort rare. Ses passions étoient vives; elle n'épargnoit ni soins ni peines pour les satisfaire, et quiconque s'opposoit à ses volontés devoit redouter sa ven-

geance. Amie ardente ou implacable ennemie, telle étoit la baronne de Lindenberg.

Je mis tout en usage pour lui plaire, et je ne réussis que trop complètement : elle parut flattée de mes soins, et me traita avec tant de distinction, que j'en fus parfois alarmé. Une de mes occupations journalières étoit de lui faire des lectures ; j'y consumois des heures entières, des heures que j'aurois pu passer avec Agnès. Cependant, toujours persuadé que ma complaisance pour sa tante avançoit l'heureux instant de notre union, je me soumettois de bonne grace à la tâche qui m'étoit imposée. La bibliothèque de donna Rodolphe étoit principalement composée de vieux romans espagnols, et régulièrement chaque jour un de ces volumes étoit remis en mes mains. C'étoient les longues aventures de *Perce-Forêt*, de *Palmerin d'Angleterre* et du *Chevalier du Soleil*. Je les lisois jusqu'à ce que l'ennui me fît tomber le livre des mains ; cependant le plaisir toujours croissant que la baronne sembloit prendre à ma société m'encourageoit, et je persévérois. Elle me donna même

un jour une preuve d'affection si marquée, qu'Agnès pensa qu'il étoit temps de déclarer à sa tante notre affection mutuelle.

Un soir que j'étois seul avec donna Rodolphe dans son appartement (comme nos lectures ne rouloient guère que sur l'amour, Agnès n'y étoit jamais admise), je me félicitois intérieurement de voir enfin arriver le terme des amours de *Tristan* et de la reine *Iseult.* « Ah, les infortunés! s'écria la baronne; qu'en dites-vous, Alphonso? Croyez-vous qu'il puisse exister un homme capable d'un attachement si sincère et si désintéressé? »

« Je n'en doute point, madame; car mon propre cœur m'en fournit un exemple. Ah! donna Rodolphe, puis-je espérer que vous approuverez mon amour? puis-je vous nommer celle que j'aime sans craindre d'encourir votre ressentiment? »

« Si je vous épargnois un aveu, dit-elle en m'interrompant; si je vous disois que l'objet de vos desirs m'est connu; si je vous disois encore que votre affection est payée de retour, et que celle que vous aimez déplore aussi sincère-

rement que vous-même le malheureux engagement qui la sépare de vous...? »

« Ah! donna Rodolphe, m'écriai-je en me jetant à ses pieds et pressant sa main contre mes lèvres, vous avez découvert mon secret; prononcez l'arrêt de mon sort : puis-je compter sur votre faveur, ou dois-je me livrer au désespoir ? »

Elle voulut retirer sa main, je la retins; de l'autre elle se couvrit les yeux en détournant la tête.

« Comment pourrois-je vous refuser? dit-elle : ah! don Alphonso, j'aperçois depuis long-temps vos attentions; j'ignorois jusqu'à ce moment la force de l'impression qu'elles faisoient sur mon cœur; mais je ne puis dissimuler désormais ma foiblesse ni à moi-même ni à vous. Je cède à la violence de ma passion; Alphonso, je vous adore. — Pendant trois mois entiers j'ai tâché vainement d'étouffer ma tendresse; elle est trop forte, je ne résiste plus à son impétuosité. Orgueil, crainte, honneur, respect de moi-même, mes engagemens avec le baron, elle a tout surmonté; je sacrifie tout à mon amour pour vous,

bien assurée que ce n'est point encore payer assez cher la possession de votre cœur. »

Elle attendit pendant quelques instans une réponse. Imaginez, Lorenzo, quelle dut être ma confusion. Je sentis tout à coup la force de l'obstacle que moi-même j'avois imprudemment élevé entre Agnès et moi. La baronne avoit pris pour son compte ces attentions dont j'attendois d'Agnès seule la récompense. L'énergie de ses expressions, les regards qui les accompagnoient, et la connoissance que j'avois de ses dispositions vindicatives, tout me fit trembler pour moi-même et pour celle que j'aimois. Ne sachant comment répondre à sa déclaration, tout ce que me fournit en ce moment mon imagination, fut la résolution de la détromper à l'instant même, sans cependant lui nommer Agnès. La vive tendresse qu'un moment auparavant on eût pu lire dans tous mes traits, avoit fait place à la consternation. J'abandonnai sa main et me levai : ce changement subit n'échappa point à son observation.

« Que veut dire ce silence ? reprit-elle d'une voix tremblante ; où sont

ces transports auxquels j'ai cru devoir m'attendre ? »

« Pardon, madame, répondis-je ; l'honneur m'oblige de vous dire que vous êtes dans l'erreur. Vous avez pris pour les sollicitudes de l'amour ce qui n'étoit que l'empressement attentif de l'amitié ; ce dernier sentiment est le seul que j'aie desiré de vous inspirer. Mon respect pour vous, ma reconnoissance envers le baron, n'auroient pas été peut-être des obstacles suffisans contre le pouvoir de vos charmes ; ils sont faits, madame, pour captiver le cœur le plus insensible, s'il n'est point rempli par un autre objet ; mais le mien, et c'est sans doute un bonheur pour moi, depuis long-temps n'est plus à ma disposition. Si j'en eusse été le maître, j'aurois eu inévitablement à me reprocher toute ma vie d'avoir violé les lois de l'hospitalité. Rappelez-vous, noble segnora, ce que vous-même devez à l'honneur, ce que je dois au baron, et daignez m'accorder, au lieu de ces sentimens que je ne puis jamais payer de retour, votre estime et votre amitié. »

Cette déclaration formelle et inattendue fit pâlir la baronne.

« Traitre! s'écria-t-elle, monstre de perfidie, c'est ainsi qu'est reçu l'aveu de mon amour! As-tu espéré?... Mais non, cela n'est point, çela ne peut pas être.... Alphonso, voyez-moi à vos pieds, soyez témoin de mon désespoir, regardez d'un œil de pitié une femme qui vous aime tendrement. Celle qui possède votre cœur, comment a-t-elle pu le mériter? quel sacrifice vous a-t-elle fait? quelles sont les qualités extraordinaires qui la placent au-dessus de Rodolphe? »

Je voulus la relever.

« Pour Dieu, segnora, réprimez ces transports, ils sont désagréables et pour vous et pour moi. Si vos gens entendoient ces exclamations! si votre secret étoit divulgué! Je vois que ma présence seule vous irrite, permettez-moi de me retirer. »

Je me préparois à sortir, la baronne me saisit tout à coup par le bras.

« Et quelle est, dit-elle d'un ton menaçant, cette heureuse rivale? je veux la connoître, je veux..... Elle est sous ma dépendance; oui, vous sollicitez pour elle ma faveur, ma protection. Je saurai la trouver; je lui ferai souffrir

tout ce que l'amour outragé est capable d'inventer. Qui est-elle ? répondez-moi sur-le-champ. N'espérez pas la soustraire à ma vengeance ; de fidèles agens vont épier vos démarches, vos actions, vos regards ; oui, vos yeux mêmes me découvriront ma rivale ; et quand je la connoîtrai, tremblez, Alphonso, pour elle et pour vous. »

Elle prononça ces derniers mots d'un ton si furieux, qu'à peine elle pouvoit respirer : elle palpita, gémit et tomba évanouie ; je la soutins dans mes bras et la plaçai sur un sofa. Courant alors vers la porte, j'appelai ses femmes à son secours, et l'ayant confiée à leurs soins, je me hâtai de sortir.

Agité et confus au-delà de toute expression, j'entrai dans le jardin. A quoi devois-je me décider, quel parti prendre ? Cette malheureuse passion de la tante ; l'inexorable superstition des parens d'Agnès, offroient des obstacles à notre union presque insurmontables. Devois-je lui faire part de cette aventure, ou ne devois-je pas plutôt partir sans la voir, sauf à employer d'autres moyens pour la préserver du sort qui la menaçoit ?

Je me promenois à grands pas, dans cette cruelle indécision, lorsque, venant à passer devant une salle basse dont les fenêtres donnoient sur le jardin, j'aperçus Agnès assise à une table. Trouvant la porte entr'ouverte, j'entrai : elle étoit occupée à dessiner, et plusieurs esquisses imparfaites étoient éparses autour d'elle.

« Oh ! ce n'est que vous, dit-elle en levant les yeux, je puis continuer mon occupation sans cérémonie ; prenez une chaise, et asseyez-vous à côté de moi ? »

J'obéis ; je me plaçai près de la table, et, ne sachant trop ce que je faisois, je me mis à examiner quelques-uns des dessins qui se trouvoient sous mes yeux. Un de ces sujets me frappa par sa singularité : l'esquisse représentoit la grande salle du château de Lindenberg ; dans le fond, on voyoit une porte à demi-ouverte, conduisant à un escalier étroit ; sur l'avant-scène étoit un groupe de figures dans des attitudes grotesques ; toutes exprimoient la terreur. Ici l'on voyoit un homme priant dévotement, à genoux et les yeux élevés vers le ciel ; là, un autre marchoit à quatre pieds ;

quelques uns cachoient leur visage dans leurs vêtemens ou dans le sein de leurs compagnons; quelques autres s'étoient blottis sous la table, où l'on voyoit les restes d'un grand souper; d'autres encore, avec des yeux effarés et la bouche béante, regardoient fixement un objet, qu'on devinoit être seul la cause de ce désordre. Cet objet étoit une femme d'une haute stature et d'une taille assez svelte, sous l'habit de quelqu'un de nos ordres religieux. Son visage étoit voilé; à son bras étoit pendu un chapelet; son vêtement étoit, en plusieurs endroits, parsemé de gouttes de sang, qui couloient d'une large blessure qu'on voyoit à son côté. D'une main elle tenoit une lampe, et de l'autre, un énorme couteau; elle sembloit s'avancer vers les grilles de fer de la salle.

« Que signifie ceci, ma chère Agnès? lui dis-je; est-ce quelque sujet de votre invention? »

Elle jeta les yeux sur le dessin. « De mon invention? non, vraiment, dit-elle; ce sujet est sorti de quelques têtes beaucoup meilleures que la mienne. Comment! il est possible que vous ayez résidé trois mois entiers au château de

Lindenberg sans entendre parler de la *Nonne sanglante?* »

Voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom. Et quelle est, je vous prie, cette aimable nonne?

« C'est ce que je ne puis vous dire bien précisément; tout ce que j'en connois n'est que le résultat d'une ancienne tradition qui s'est perpétuée dans cette famille de père en fils, et à laquelle on croit fermement dans toute l'étendue des domaines du baron. Celui-ci y croit lui-même; et quant à ma tante, dont l'esprit est naturellement porté au merveilleux, elle révoqueroit plutôt en doute les vérités de la Bible, que l'admirable histoire de la *Nonne sanglante*. Voulez-vous que je vous la raconte? »

« Oui, répondis-je, vous m'obligerez beaucoup. » Alors, plaçant devant elle son dessin :

« Vous saurez, dit-elle d'un ton comiquement grave, qu'il n'est pas une des chroniques des siècles passés qui fasse mention de ce remarquable personnage; chose étonnante! Je voudrois bien vous raconter sa vie; mais malheureusement elle n'a été connue qu'après sa mort. Ce n'est qu'alors qu'elle

a jugé à propos de faire du bruit dans le monde, et c'est le château de Lindenberg qu'elle a choisi pour le théâtre de ses exploits, ce qui fait du moins honneur à son bon goût. Elle s'y établit donc dans un des plus beaux appartemens, et le commencement de ses opérations, ou de ses amusemens, fut de faire danser avec grand bruit, dans le milieu de la nuit, les chaises et les tables. Peut-être étoit-elle somnambule; mais c'est ce que je ne saurois positivement assurer. Cet amusement, dit la tradition, commença il y a environ cent ans; il étoit toujours accompagné de cris, de hurlemens, de gémissemens, de juremens et d'autres semblables gentillesses. Mais quoiqu'un des appartemens fût plus particulièrement honoré de ses visites, les autres n'en étoient pas totalement privés : elle venoit de temps en temps se promener dans les antiques galeries et les salles spacieuses du château; d'autres fois elle s'arrêtoit devant toutes les portes, et là, pleuroit, se lamentoit, et remplissoit de terreur tous ceux qui l'entendoient. Dans ses excursions nocturnes, elle a été vue par plusieurs

personnes, qui décrivent toutes son costume tel que vous le voyez ici représenté par la main de sa très-fidelle et très-humble historiographe. »

La singularité de ce récit excitoit insensiblement mon attention.

« Et, dites-moi, parle-t-elle à ceux qui la rencontrent ? »

« Non, jamais ; ce que l'on connoît de son caractère et de ses talens nocturnes n'invite point du tout à lier conversation avec elle. Quelquefois tout le château retentit de ses sermens, de ses exécrations ; un moment après elle répète ses patenôtres. Après avoir proféré, en hurlant, les plus horribles blasphêmes, tout à coup elle chante le *de profundis* aussi méthodiquement que si elle étoit encore au chœur. C'est, en un mot, une dame fort capricieuse ; mais, soit qu'elle prie, soit qu'elle maudisse, qu'elle se montre impie ou dévote, elle épouvante également ses auditeurs. Le château devint presque inhabitable, et celui qui en étoit alors possesseur fut tellement effrayé de ces visites nocturnes, qu'un beau matin on le trouva mort de peur dans son lit. Ce succès parut faire beaucoup de

plaisir à la nonne; car elle fit alors plus de tapage que jamais. Mais le nouveau baron, successeur du défunt, se montra un peu trop fin pour elle; il ne parut au château qu'accompagné d'un célèbre exorciseur de ses amis, qui osa s'enfermer lui-même une nuit entière dans la chambre habitée par l'effrayante religieuse. Il paroit qu'il y eut alors entre elle et lui de vifs débats; il paroît même que l'exorciseur eut beaucoup d'ascendant sur elle; que si elle montroit de l'obstination, son antagoniste en montra encore plus, car il obtint par accommodement, que si on laissoit à sa libre disposition le logement qu'elle occupoit dans le château, elle laisseroit du moins dormir en repos les autres habitans. Pendant quelque temps, après cette convention, on n'en eut plus de nouvelles; mais cinq ans après l'exorciseur vint à mourir, et la nonne alors se hasarda à reparoître; cependant elle étoit devenue beaucoup plus traitable. Elle se promenoit en silence, et ne paroissoit jamais qu'une fois en cinq ans, usage qu'elle a conservé jusqu'à ce jour, si l'on en croit le baron. Il est très-in-

timement persuadé que tous les cinq ans, au 5 du mois de mai, aussitôt que l'horloge du château a frappé une heure après minuit, la porte de la chambre habitée par la nonne s'ouvre (notez que cette porte est condamnée depuis près de cent ans); le spectre en sort avec sa lampe et son poignard, descend l'escalier de la tour de l'est, et traverse la grande salle. Cette nuit-là le portier, par respect pour l'apparition, laisse toujours les portes du château ouvertes. Ce n'est pas que l'on croie cette précaution nécessaire, car on sait bien que la nonne pourroit fort aisément passer par le trou de la serrure, si elle le jugeoit à propos (quoiqu'elle paroisse, au moins en quelques circonstances, être véritablement un corps, puisqu'elle fait, dit-on, du bruit en marchant); mais on veut ici lui faire politesse, et ne pas l'obliger à sortir d'une manière peu conforme à la dignité de sa seigneurie. »

« Et où va-t-elle après qu'elle est ainsi sortie du château ? »

« Au ciel, à ce que j'imagine : cependant il ne paroît pas que ce séjour soit fort de son goût, car elle en revient

régulièrement après une heure d'absence. La dame rentre alors dans sa chambre, où elle reste de nouveau tranquille pendant l'espace de cinq autres années. »

» Et vous croyez à tout cela, Agnès? »

« Pouvez-vous me faire une pareille question? Non, Alphonso, je n'y crois pas; j'ai trop lieu de déplorer, pour mon propre compte, les effets de la superstition, pour en pouvoir être entichée moi-même. Cependant je ne dois pas laisser voir à la baronne mon incrédulité; elle n'a pas le plus léger doute sur la réalité de cette histoire. Quant à la dame Cunégonde, ma gouvernante, elle affirme avoir vu le spectre de ses deux yeux, il y a quinze ans. Elle m'a raconté un de ces soirs comment elle et plusieurs autres domestiques avoient été interrompus dans un souper, et épouvantés par l'apparition de la *Nonne sanglante*. C'est le nom qu'on lui donne dans tout le château, et c'est d'après ce récit que j'ai tracé cette esquisse, où vous pouvez croire que je n'ai pas oublié de placer ma vénérable gouvernante. Je n'oublierai jamais dans quel excès de colère elle est entrée, et combien elle

m'a paru laide, lorsqu'en voyant ce dessin elle m'a querellée pour l'avoir faite si ressemblante. »

Ici elle me montra une figure grotesque de vieille femme dans une attitude de terreur.

En dépit de la mélancolie qui pesoit sur mon ame, je ne pus m'empêcher de rire en apercevant ce fruit de l'imagination vive et gaie d'Agnès. Elle avoit parfaitement conservé la ressemblance de Cunégonde ; mais elle avoit si ingénieusement exagéré les défauts de son visage et rendu chaque trait si ridicule, que je conçus sans peine quelle avoit dû être la colère de la duègne.

« La figure est admirable, ma chère Agnès ; je ne savois pas que vons possédassiez à ce point le talent de saisir le ridicule. »

« Un moment, dit-elle en se levant, je veux vous montrer une figure encore plus ridicule, et dont vous pourrez disposer à votre gré. Venez avec moi. »

Elle entra alors dans un cabinet un peu écarté, ouvrit un tiroir, ensuite une boite, et en tira un médaillon con-

tenant un dessin couvert d'un cristal.

« Connoissez-vous l'original de ce portrait ? dit-elle en souriant. »

« C'est vous-même, m'écriai-je; et vous me le donnez, Agnès...! »

Transporté de joie, je le pressai contre mes lèvres; et, me jetant à ses pieds, je lui témoignai avec les expressions les plus tendres ma reconnoissance. Elle m'écoutoit avec bonté, et m'assuroit qu'elle partageoit mes sentimens, lorsque je fus tout à coup réveillé par un cri perçant qu'elle poussa en retirant sa main, que je pressois dans les miennes, et en se sauvant par une porte qui donnoit sur le jardin. Étonné de ce mouvement, je me relève, et j'aperçois près de moi la baronne, presque suffoquée par l'excès de sa fureur jalouse. Au sortir de son évanouissement, elle avoit mis son imagination à la torture pour deviner quelle pouvoit être sa rivale. Agnès étoit la première sur qui devoient naturellement se porter ses conjectures, qui se changèrent alors en certitude. Se proposant d'interroger Agnès, elle étoit entrée à petit bruit, précisément à l'instant où celle-ci me donnoit son portrait; elle avoit entendu

mes tendres protestations, et m'avoit vu à ses genoux.

« Mes soupçons étoient donc justes, dit-elle après quelques instans de silence; la coquetterie de ma nièce a triomphé, et c'est à elle que je suis sacrifiée. Cependant j'ai, dans mon malheur, quelques motifs de consolation; je ne serai pas seule trompée dans mon attente; et vous aussi, vous connoitrez ce que c'est que l'amour sans espoir : j'attends tous les jours pour Agnès l'ordre de se rendre près de ses parens; aussitôt après son arrivée elle prendra le voile, et vous pourrez, monsieur, porter votre tendresse ailleurs. Épargnez-vous, de grace, des sollicitations, ajouta-t-elle sans me permettre de parler; ma résolution est inébranlable. Votre amante restera jusqu'à son départ prisonnière dans ma chambre. Quant à vous, don Alphonso, je dois vous informer que votre présence ici ne peut plus être agréable ni au baron ni à son épouse. Ce n'est pas pour conter des douceurs à ma nièce que vos parens vous ont envoyé en Allemagne, c'est pour y voyager; et je me reprocherois de mettre plus long-temps obstacle à

un si louable dessein. Adieu, monsieur, souvenez-vous que demain, dans la matinée, nous devons nous voir pour la dernière fois. »

Quand elle m'eut ainsi donné mon congé en bonne forme, elle me lança un regard à la fois méprisant et malicieux, et sortit. Je me retirai à mon appartement, et passai la nuit à rêver aux moyens de soustraire Agnès au pouvoir tyrannique de sa tante.

Après la déclaration formelle de la baronne, il m'étoit impossible de faire un plus long séjour au château de Lindenberg; j'annonçai donc dès le lendemain matin mon intention de partir sur-le-champ. Cette résolution parut faire sincèrement de la peine au baron; il me montra même, à cette occasion, un attachement si vif, que je crus devoir le mettre, s'il étoit possible, dans mes intérêts; mais à peine eus-je prononcé le nom d'Agnès, qu'il m'interrompit brusquement, en me déclarant qu'il lui étoit absolument impossible de se mêler de cette affaire. Je vis que je perdrois mes représentations; la baronne le gouvernoit despotiquement, et la réponse du baron m'annonçoit

clairement qu'elle avoit déjà parlé.

Agnès ne parut point : je demaudai la permission de prendre congé d'elle; ma demande fut rejetée. Je fus obligé de partir sans la voir.

Le baron, en me quittant, me prit la main affectueusement, et m'assura qu'aussitôt que sa nièce seroit partie, je pouvois regarder sa maison comme la mienne.

« Adieu, don Alphonso », me dit la baronne en me tendant la main.

Je pris cette main, je la portois à mes lèvres; elle ne le permit pas, voyant son mari à l'autre bout de l'appartement.

« Prenez soin de vous-même, continua-t-elle; mon amour s'est changé en haine, et ma vanité blessée ne restera pas oisive. Allez où vous voudrez, ma vengeance vous suivra; adieu. »

Ces mots furent accompagnés d'un regard foudroyant. Je ne répondis point; je me hâtai de quitter le château.

En sortant de la cour, dans ma chaise de poste, je regardai aux fenêtres de votre sœur; elle n'y étoit pas. Je m'enfonçai désespéré dans la voiture.

J'avois alors, pour toute suite, un domestique français, que j'avois pris à Strasbourg, à la place de Stéphano, et le petit page dont je vous ai déjà parlé. La fidélité, l'intelligence et la bonne humeur de Théodore me l'avoient déjà rendu cher; mais en ce moment il me rendoit, à mon insu, un service bien propre à me le faire aimer encore davantage. A peine avions-nous fait une demi-lieue au sortir du château, qu'après avoir galoppé à toute bride, il nous rejoignit, et s'approchant de ma chaise :

– « Prenez courage, me dit-il en langue espagnole, qu'il commençoit à parler très-couramment; tandis que vous étiez avec le baron, j'ai épié le moment où la dame Cunégonde étoit descendue, et suis monté à la chambre au-dessus de celle de mademoiselle Agnès. Je me suis mis à chanter, aussi haut que je l'ai pu, un air allemand qu'elle chante souvent, espérant qu'elle reconnoîtroit ma voix. Elle l'a reconnue en effet; sa fenêtre s'est ouverte; j'ai laissé tomber un cordon dont je m'étois pourvu. Ayant entendu, après quelques instans, sa fenêtre se refermer, j'ai retiré

doucement, et sans me laisser voir, le cordon, au bout duquel j'ai trouvé ce petit billet attaché. »

Il me présenta alors un papier à mon adresse. Je l'ouvris avec impatience; il contenoit les mots suivans, écrits au crayon :

« Cachez-vous dans quelque village
« voisin pendant une quinzaine; ma
« tante croira que vous avez quitté Lin-
« denberg, et me rendra la liberté. Dans
« la nuit du 30 de ce mois, je serai à
« minuit au pavillon de l'ouest. Ne man-
« quez pas de vous y trouver, et nous
« pourrons concerter ensemble nos plans
« pour l'avenir. Adieu. »

Agnès.

La lecture de ce billet me causa la joie la plus vive; je ne trouvai point de mots pour témoigner à Théodore l'excès de ma reconnoissance. Son attention et son adresse méritoient véritablement les plus grands éloges. Vous croirez aisément que je ne lui avois point fait confidence de ma passion pour Agnès; mais son coup-d'œil étoit fort juste, il avoit deviné mon secret; et, aussi discret qu'il étoit clairvoyant,

il avoit gardé pour lui seul ses remarques. Notez encore qu'ayant observé en silence tout le progrès de cette affaire, il ne s'en étoit mêlé qu'à l'instant même où mon intérêt avoit exigé indispensablement son intervention. J'admirai également son bon sens, sa pénétration, son adresse et sa fidélité. Ce n'étoit pas la première preuve qu'il me donnoit de sa promptitude et de sa capacité. Durant mon séjour à Strasbourg, il avoit appris en très-peu de temps, et avec beaucoup de succès, les élémens de la langue espagnole; il passoit la plus grande partie de son temps à lire; il étoit fort instruit pour son âge, et réunissoit aux avantages d'une jolie tournure, d'une figure agréable, ceux d'un jugement fort sain et d'un excellent cœur. Son âge est à présent quinze ans; il est toujours à mon service, et quand vous le verrez, je suis sûr qu'il vous plaira. — Excusez cette digression; je reviens à mon sujet.

Fort empressé de suivre exactement les instructions d'Agnès, je fis route jusqu'à Munich. Là, je laissai ma chaise sous la garde de Lucas, mon domesti-

que français, et revins à cheval jusqu'à un petit village éloigné de deux lieues tout au plus du château de Lindenberg. Après avoir retenu dans une auberge l'appartement le plus isolé, je fis à l'aubergiste une histoire imaginaire, afin qu'il ne s'étonnât point de notre long séjour dans sa maison. Le bonhomme étoit heureusement crédule et peu curieux; il crut tout ce que je lui dis, et ne chercha point à en savoir plus. Théodore seul étoit avec moi; nous étions tous deux déguisés, et, sortant rarement l'un et l'autre de notre appartement, nous n'excitâmes aucun soupçon : la quinzaine se passa de cette manière. Cependant j'eus dans cet intervalle l'occasion de me convaincre par moi-même qu'Agnès étoit rendue à la liberté; je la vis passer dans le village, accompagnée de la vieille Cunégonde.

« Quelles sont ces dames? dis-je à mon hôte, comme la voiture passoit. »

« La nièce du baron de Lindenberg, répondit-il, avec sa gouvernante. Elle va régulièrement tous les vendredis au couvent de Sainte-Catherine, où elle a été élevée, et qui n'est qu'à un quart de lieu d'ici. »

Vous imaginez aisément avec quelle impatience j'attendis le vendredi suivant. Je vis de nouveau ma chère Agnès; elle-même m'aperçut comme elle passoit devant la porte de l'auberge. La rougeur qui couvrit tout à coup ses joues, m'annonça qu'elle m'avoit reconnu à travers mon déguisement. Je la saluai profondément : elle ne me répondit que par un léger mouvement de tête, comme on rend le salut à un inférieur, et regarda de l'autre côté, jusqu'à ce que la voiture fût passée.

Cette soirée, si long-temps attendue, si long-temps desirée, arriva. Elle étoit calme, et la lune brilloit de tout son éclat. Aussitôt qu'il fut onze heures, je partis pour le rendez-vous. Théodore s'étoit pourvu d'une échelle; j'escaladai sans difficulté les murs du jardin : le page me suivit et tira l'échelle après lui. Je gagnai alors le pavillon de l'ouest, et là, j'attendis impatiemment l'arrivée d'Agnès. A chaque léger souffle dont le vent agitoit les arbres, à chaque feuille qu'il faisoit tomber, je croyois entendre son pas, et me levois pour aller au-devant d'elle. Ainsi je passai une heure entière, dont les momens me parurent

autant de siècles. L'horloge du château sonna enfin minuit ; et après un autre quart d'heure, passé dans les mêmes transes, j'entendis enfin le pied léger d'Agnès, qui s'approchoit avec beaucoup de précaution. Elle parut ; je la conduisis à un siége, et là, me jetant à ses pieds, je lui exprimai toute ma reconnoissance.

« Nous n'avons pas de temps à perdre, Alphonso, dit-elle en m'interrompant ; les momens sont précieux ; je ne suis plus à la vérité consignée dans ma chambre, mais Cunégonde épie toutes mes démarches. Un exprès est arrivé de la part de mon père ; je dois partir incessamment pour Madrid, et c'est avec beaucoup de peine que j'ai obtenu une semaine de délai. La superstition de mes parens, soutenue par les représentations de ma cruelle tante, ne me laisse aucun espoir de parvenir à les fléchir. J'ai donc résolu, dans cette alternative, de me confier à votre honneur ; fasse le ciel que je n'aie jamais lieu de me repentir de ma résolution ! La fuite est mon unique ressource pour me sauver des horreurs de l'esclavage monastique, et l'imminence du danger

doit faire excuser mon imprudence. »

« Oh ! partons, lui dis-je, partons dès ce soir même, ma chère Agnès.... »

« Non, répondit-elle en m'interrompant, les mesures ne sont pas prises pour une prompte fuite. Il y a d'ici à Munich au moins deux journées de chemin ; les émissaires actifs de ma tante nous auroient arrêtés peut-être avant que nous fussions sortis des dépendances du baron. D'ailleurs, mon absence du château ne souffriroit qu'une seule interprétation, et il n'y auroit point de doute sur le motif de ma disparition. Pour ne rien confier au hasard, et pour égarer plus sûrement l'attention des surveillans, j'ai conçu un autre projet qui vous paroîtra peut-être bizarre, mais que je regarde comme infaillible, et que j'aurai le courage d'exécuter. Écoutez-moi :

« Nous sommes aujourd'hui au 30 avril. C'est dans la nuit du 5 mai, c'est-à-dire, dans cinq jours, que doit avoir lieu l'apparition de cette religieuse fantastique. Dans ma dernière visite au couvent, je me suis procuré un habit convenable pour jouer ce rôle : une amie que j'y ai laissée, et à qui je n'ai

pas fait scrupule de confier mon secret, a consenti à me prêter un de ses habits religieux ; j'ai trouvé ailleurs le reste de l'accoutrement, et ma taille et ma stature répondent assez bien à ce qu'on rapporte de la nonne.... »

Cette idée réjouit infiniment.

« Dans cet intervalle, continua Agnès, vous aûrez le temps de vous procurer une voiture bien attelée, avec laquelle vous m'attendrez à peu de distance de la grande porte du château. Aussitôt que l'horloge sonnera une heure, je sortirai de ma chambre dans mon attirail de spectre ; tous ceux que je pourrai rencontrer seront trop effrayés pour s'opposer à ma sortie. J'atteindrai aisément la porte principale, et me remettrai alors sous votre protection. Ainsi notre fuite sera plus prompte et plus sûre : dans le trouble, on s'apercevra moins promptement de ma disparition ; les soupçons du moins se partageront ; peut-être même la regardera-t-on comme un événement surnaturel. Je ne doute pas du succès. Mais s'il étoit possible, Alphonso, que vous me trompassiez ; si vous ne voyiez qu'avec mépris mon imprudente confiance ; si elle n'é-

toit payée par vous que d'ingratitude, jamais, non, jamais le monde n'auroit vu un être plus malheureux que moi. Je sens tout le danger auquel je m'expose; je sens que je vous donne le droit de me traiter avec légéreté; mais je me confie à votre amour, à votre honneur. La démarche que je vais faire allumera contre moi la colère de mes parens. Si vous m'abandonniez, si vous me trahissiez, je n'aurois point d'ami pour prendre ma défense : sur vous seul repose toute mon espérance; si votre cœur ne vous parloit pas en ma faveur, je serois perdue sans retour. »

Elle prononça ces derniers mots d'un ton si touchant, que, malgré la joie que me causoit en ce moment sa promesse de me suivre, j'en fus profondément affecté. Elle laissoit tomber languissamment sa tête sur mon épaule; je vis à la clarté de la lune que des larmes couloient de ses yeux. Après lui avoir dit que j'allois employer tous mes moyens pour seconder l'exécution de son projet, qui me paroissoit fort bien conçu, je lui jurai, dans les termes les plus solennels, que sa vertu et son innocence seroient toujours en sûreté sous

ma garde; que, jusqu'au moment où le don libre et légal de sa main m'auroit fait son heureux époux, son honneur seroit aussi sacré pour moi que celui d'une sœur; que mon premier soin seroit de vous chercher, Lorenzo, et de vous intéresser à notre union. Je continuois à lui faire ces tendres et sincères protestations, lorsqu'un bruit, venant du dehors, excita notre attention. La porte du pavillon s'ouvrit tout à coup, et nous aperçûmes Cunégonde. Ayant entendu Agnès sortir de sa chambre, elle l'avoit suivie dans le jardin et l'avoit vue entrer dans le pavillon. A la faveur de l'obscurité, elle s'étoit approchée le long des arbres en silence et sans être aperçue par Théodore, qui se tenoit à quelque distance près de l'échelle. Cunégonde avoit encore entendu toute notre conversation.

« Fort bien, s'écria-t-elle d'une voix presqu'étouffée par la colère. Admirable, mademoiselle! Sainte Barbe! vous avez d'excellentes inventions! Vous voulez contrefaire la *nonne sanglante!* Quelle impiété! quelle incrédulité! Je suis en vérité tentée de vous laisser poursuivre votre projet, pour voir

comment la vraie nonne vous arrangera, si elle vous rencontre. Et vous, don Alphonso, n'êtes-vous pas honteux de séduire ainsi une jeune créature sans expérience, de l'exciter à quitter sa famille et ses amis? Pour cette fois, du moins, je renverserai vos projets malicieux; la bonne dame sera informée de toute cette affaire, et mademoiselle Agnès sera obligée d'attendre pour jouer la religieuse une meilleure occasion. Adieu, monsieur. — Allons, très-*chère sœur,* donna Agnès, voulez-vous me permettre de vous reconduire à l'instant à votre *cellule?* »

En disant ces mots, elle s'approcha du sofa sur lequel étoit assise sa tremblante pupille, la prit par la main, et se prépara à l'emmener avec elle hors du pavillon.

Je la retins; j'employai pour la gagner, sollicitations, flatteries, promesses; tout fut inutile. Après avoir épuisé ma rhétorique, je renonçai aux moyens de douceur.

« Hé bien, lui dis-je, las de sa résistance, votre obstination trouvera sa punition. Il me reste un seul moyen de sauver Agnès, de me sauver moi-même;

vous m'y forcez, et je n'hésiterai pas à l'employer. »

Épouvantée de cette menace, Cunégonde fit de nouveaux efforts pour sortir du pavillon ; mais alórs je la saisis par le milieu du corps et la retins de force. Au même instant Théodore, qui étoit entré après elle dans le pavillon, en ferma la porte. Prenant alors le voile d'Agnès, je me hâtai d'en entortiller la tête de la duègne, qui poussoit des cris si perçans, que je craignis qu'ils ne fussent entendus du château, malgré la distance qui la séparoit du pavillon. A la fin, je parvins, avec le secours de Théodore, à bâillonner si complètement la pauvre Cunégonde, qu'il ne lui fut plus possible de pousser un seul cri.

Nous eûmes beaucoup plus de peine à lui lier, avec nos mouchoirs de poche, les pieds et les mains; nous y parvînmes cependant. J'invitai Agnès à se retirer promptement dans sa chambre, lui promettant qu'il n'arriveroit point d'autre mal à sa gouvernante, et lui rappelant que, conformément à son plan, je me trouverois exactement, la nuit du 5 mai, à la grande porte du château. Nous nous dîmes un tendre adieu. Tremblan-

te, respirant à peine, il ne lui restoit que la force nécessaire pour me promettre de nouveau qu'elle accompliroit son projet; le cœur plein de trouble et de confusion, elle se rendit à son appartement.

« Il faut avouer, dit Théodore en riant, que nous avons fait là une riche capture. Eh! qu'allons-nous faire de cette antiquaille? Je lui dis de m'aider sans perdre de temps. Nous la hissâmes par-dessus le mur, et ne trouvant aucun meilleur moyen de la transporter à notre auberge, nous prîmes le parti de l'attacher, en travers, sur la croupe de mon cheval, en guise de porte-manteau; et je partis avec elle au galop. La malheureuse duègne n'avoit de sa vie fait un voyage aussi désagréable; elle fut tellement secouée et ballotée, qu'à son arrivée elle n'avoit plus l'air que d'une momie vivante, sans parler de son effroi, lorsque nous traversâmes une petite rivière que nous ne pouvions éviter de passer pour nous rendre au village. Pour l'introduire dans l'auberge, sans être vue de notre hôte, il fallut user de stratagême. Nous descendîmes de cheval l'un et l'autre à l'entrée de la rue.

Théodore me précéda de quelques pas ; l'aubergiste ouvrit la porte, tenant une lampe dans sa main.

« Donnez-moi cette lumière, dit le page, voici mon maître qui vient. »

Il prit la lampe des mains de l'aubergiste et la laissa tomber, conformément à mes instructions. Tandis que le bonhomme étoit allé la rallumer à la cuisine, j'eus le temps de monter la duègne dans mes bras, sans être aperçu, et de l'enfermer dans le cabinet le plus reculé de l'appartement. Bientôt l'aubergiste et Théodore reparurent avec des lumières. Le premier témoigna sa surprise de nous voir rentrer si tard ; mais il ne fit point de questions indiscrètes, et nous laissa dans l'enchantement que nous causoit le succès de notre expédition.

Je rendis aussitôt visite à ma prisonnière, et l'invitai à se soumettre patiemment à une réclusion qui ne seroit que momentanée. Ma tentative fut vaine. Ne pouvant ni parler ni se mouvoir, quoiqu'elle pût aisément respirer, elle m'exprimoit par ses regards l'excès de sa furie. Je n'osois ni la délier ni la débrider que pour lui laisser pren-

dre quelque nourriture ; mais alors je tenois une épée nue sur son sein, en lui signifiant que, si elle osoit pousser un seul cri, je la perçois de part en part. Aussitôt qu'elle avoit mangé, nous lui replaçions ce que Théodore appeloit sa bride. Ce procédé étoit cruel sans doute; il ne peut être justifié que par l'urgence des circonstances, et par la nécessité d'arrêter le mal que cette intraitable mégère vouloit nous faire. Quant à Théodore, il n'avoit pas sur ce sujet le plus léger scrupule. La captivité de Cunégonde l'amusoit infiniment. Pendant son séjour au château, ils avoient été, la duègne et lui, continuellement en guerre. A présent qu'il tenoit son ennemi en son pouvoir, il en triomphoit sans miséricorde, et ne paroissoit occupé que du soin de lui faire à chaque moment quelque nouvelle espièglerie : quelquefois il affectoit d'avoir pitié de son infortune, et tout à coup rioit aux éclats ; d'autres fois il lui peignoit le trouble, et sur-tout les regrets que devoit occasionner au château sa disparition. Cette dernière conjecture n'étoit pas totalement dénuée de fondement ; car Agnès seule pouvoit savoir ce qu'é-

toit devenue sa gouvernante, et j'ai su depuis qu'on l'avoit cherchée dans tous les coins et recoins du château; qu'on avoit inutilement séché les puits et fait une battue dans les bois pour la trouver. Agnès gardoit le secret, et je gardois la duègne. La baronne resta donc dans une ignorance totale sur le sort de sa vieille protégée, et finit par soupçonner qu'elle s'étoit volontairement donné la mort. Ainsi se passèrent les cinq jours, durant lesquels j'avois tout préparé pour la grande entreprise.

En quittant Agnès, mon premier soin avoit été de dépêcher à Munich un paysan avec une lettre à Lucas, par laquelle je lui ordonnois de m'envoyer au plus tôt une voiture attelée de quatre chevaux, en sorte qu'elle arrivât à dix heures du soir, au plus tard, le 5 de mai, au village de Rosenvald. Lucas exécuta ponctuellement mes ordres, la voiture arriva à l'heure fixée.

Cunégonde devenoit encore plus furieuse à mesure que s'approchoit le moment qui devoit remettre en mes mains la garde de sa pupille. Dans quelques instans je craignois que la colère

ne la suffoquât; cependant ayant assez heureusement découvert qu'elle avoit beaucoup de goût pour l'eau-de-vie de cerises, je m'empressai de lui en fournir en abondance, ce qui nous permit quelquefois de la débrider. Cette liqueur avoit la vertu d'adoucir merveilleusement l'acrimonie de son humeur, et, faute d'un autre amusement, elle s'enivroit le matin.

Le 5 mai arriva; cette époque ne sortira jamais de ma mémoire. Minuit n'étoit pas encore sonné que j'étois déjà au rendez-vous. Théodore m'accompagnoit à cheval. Je cachai la voiture dans une caverne qui se trouve sur le côté de la montagne où le château de Lindenberg est situé. Cette caverne et spacieuse et profonde. Les paysans la nomment *Caverne de Linden*.

Le ciel étoit serein et la nuit calme. Des rayons de la lune tomboient à pic sur les tours antiques du château, dont ils argentoient les sommets. On n'entendoit que le bruissement des feuilles agitées par le vent frais de la nuit, quelques aboiemens qui partoient des villages voisins, et le cri d'un hibou qui s'étoit établi sur un des angles de la

tour de l'est. Ce cri lugubre me fit lever les yeux ; je l'aperçus sur la corniche d'une fenêtre, que je reconnus pour être celle de l'appartement réservé à la nonne sanglante, dont cette particularité me retraça en un moment toute l'histoire. Je poussai un soupir, en réfléchissant sur le pouvoir de la superstition et sur la foiblesse de la raison humaine. Bientôt aussi j'entendis d'autres sons venant du château, et qui paroissoient être les reflets d'un concert de voix et d'instrumens.

« Quelle est cette musique ? dis-je à Théodore ; à quelle occasion y a-t-il ce soir concert au château ? »

« J'ai appris aujourd'hui, me répondit le page, qu'un étranger de distinction y étoit arrivé. Il est passé ce matin à Rosenvald. On dit que c'est le père de donna Agnès. Le baron lui aura probablement donné cette fête à son arrivée. «

Bientôt après la cloche du château annonça minuit. A ce signal, toute la famille étoit dans l'usage d'aller au lit. Je vis en effet, par tout le château, des lumières allant et venant dans diverses directions, d'où je conjecturai

que la compagnie se séparoit. J'entendis les grilles pesantes s'ouvrir et se fermer à grand bruit sur leurs gonds rouillés, et faire tressaillir les vitraux. La chambre d'Agnès donnoit sur le côté opposé du château. Je craignis qu'elle n'eût pu se procurer la clé de l'appartement abandonné de la tour de l'est, ce qui lui étoit cependant indispensablement nécessaire pour pouvoir descendre dans la grande salle par le petit escalier. Occupé de cette idée, je tenois les yeux constamment fixés sur la fenêtre, espérant apercevoir à tout instant la lueur si desirée d'une lampe dans les mains d'Agnès. Au milieu de mon impatience, j'entends retirer les énormes verroux de la porte principale, et je distinguai le vieux Conrad, portier du château. Tenant une chandelle à la main, il ouvrit toutes les portes, et se retira. Insensiblement les lumières disparurent l'une après l'autre, et bientôt le château fut totalement dans l'obscurité.

J'étois assis sur une grosse pierre détachée de la montagne. L'aspect tranquille des objets qui m'environnoient, m'inspiroit des idées mélancoliques,

mais douces. Le château, que j'avois en pleine perspective, m'offroit un objet également imposant et pittoresque. Ses murailles massives, teintes par les pâles rayons de la lune; ses tourelles à demi ruinées, dont les pointes étoient voisines des nuages, et sembloient les délier; ces créneaux, ces bastions couverts de lierre, et particulièrement ces portes ouvertes en l'honneur d'une apparition surnaturelle, tous ces objets contribuèrent à me pénétrer d'une lugubre et respectueuse horreur. Ces sensations se joignoient à mon impatience pour me faire sentir plus vivement avec quelle extrême lenteur le temps sembloit s'écouler. J'approchai davantage du château, et me déterminai à en faire le tour. J'aperçus encore une lueur légère à la fenêtre de la chambre d'Agnès. Comme je continuois à regarder vers ce point, je vis l'ombre d'une personne s'approcher de la vitre, et fermer plus exactement le rideau pour cacher totalement une lampe allumée. Convaincu par cette observation qu'Agnès n'avoit point abandonné notre plan, je revins joyeux a mon poste.

La demie sonna ; ensuite les trois quarts. Le cœur me battoit d'espoir et de crainte. A la fin, l'instant si long-temps attendu arriva. L'horloge sonna une heure : le son fut répété par tous les échos du château et des environs. Je tins mes yeux fixés sur la fenêtre de l'appartement de *la tour de l'est.* Cinq minutes s'étoient à peine écoulées, que j'y vis paroître de la lumière. J'étois en ce moment le plus près possible de la tour. La fenêtre n'étoit pas fort élevée ; je crus apercevoir une figure de femme, portant une lampe en sa main, et marchant lentement le long de l'appartement. La lumière s'éloigna par degrés, et bientôt elle disparut.

Je reconnus à quelques lueurs que je vis briller aux fenêtres de l'escalier, que mon aimable *revenant* le descendoit. Je suivis également la lumière tout le long de la grande salle ; elle atteignit la porte principale ; elle la passa : je vis Agnès.

Elle étoit costumée exactement comme elle m'avoit décrit le spectre. Un chapelet étoit pendu à son bras. Sa tête étoit couverte d'un long voile

blanc. Son vêtement étoit parsemé de gouttes de sang; elle tenoit d'une main une lampe, et de l'autre un poignard. Je courus à sa rencontre, et la pris dans mes bras.

« Agnès, lui dis-je en la pressant contre mon cœur :

« Agnès, Agnès, tu es à moi;
« Je suis à toi pour la vie.
« Tant qu'une goutte de sang restera dans mes veines,
« Mon cœur, mon ame, tout mon être est à toi. »

Effrayée, pouvant à peine respirer, elle laissa tomber sa lampe et son poignard; et, sans proférer une seule parole, tomba elle-même sur mon sein. Je la portai dans mes bras, et la plaçai dans la voiture. Alors j'ordonnai à Théodore de retourner à l'instant même au village, et de remettre dans deux jours Cunégonde en liberté. Je le chargeai aussi de faire porter lui-même à la baronne une lettre, dans laquelle je lui expliquai toute l'affaire, et la priai instamment d'obtenir le consentement de don Gaston à mon union avec sa fille; je lui découvrois mon véritable nom, ma naissance et mes espéran-

ces, et l'assurois que, s'il n'étoit pas en mon pouvoir de répondre à son amour, je saurois du moins ne rien négliger pour obtenir son estime et son amitié.

Je montai en voiture, aussitôt après y avoir placé Agnès. Théodore ferma la portière, et les chevaux partirent au galop. Ils couroient avec la plus étonnante vîtessse. J'en fus charmé au commencement; cependant, réfléchissant que très-probablement nous n'étions pas poursuivis, je criai aux postillons que rien ne nous pressoit si fort, et leur ordonnai de modérer leurs pas. Les postillons voulurent en vain m'obéir : les chevaux, comme effrayés, n'étoient plus sensibles au frein; ils continuèrent à courir, à souffler, à hennir. Les conducteurs, redoublant vainement d'efforts pour les contenir, furent tous à la fois jetés par terre. Les cris qu'ils poussèrent en tombant, m'avertirent de la grandeur du danger que je courois. En ce moment-là même de sombres nuages obscurcirent le firmament. J'entendis mugir horriblement les vents déchaînés; les éclairs brilloient en se croisant, le tonnerre gron-

doit. Jamais je n'avois vu une aussi effroyable tempête. Plus effrayés encore par ce choc uuiversel des élémens, les chevaux sembloient à chaque instant redoubler de vîtesse; rien ne les arrêtoit: les haies, les fossés, les plus dangereux précipices, ils franchissoient tout avec la rapidité des éclairs.

Malgré tout ce désordre, je continuois à tenir dans mes bras ma triste compagne, qui paroissoit être toujours sans mouvement et sans connoissance. Excessivement alarmé, plus encore pour elle que pour moi, je fis tous mes efforts pour la faire revenir de son évanouissement; mais en ce moment un craquement épouvantable vint terminer bien douloureusement mes inquiétudes. L'essieu se rompit; la voiture se brisa en mille pièces, et ma tête, en tombant, frappa contre une pierre. La violence du coup, mes craintes pour Agnès, m'eurent bientôt fait perdre connoissance à moi-même. Je restai étendu sur la place sans mouvement et sans aucune apparence de vie.

Il est probable que je demeurai longtemps en cet état, car il étoit grand jour quand j'ouvris les yeux. J'aperçus alors

autour de moi plusieurs paysans, qui débattoient entre eux la question de savoir si j'en reviendrois ou si je n'en reviendrois pas. Je parlois allemand passablement. Aussitôt que je pus articuler un mot, je demandai des nouvelles d'Agnès. Quels furent ma surprise et mon chagrin, lorsque les paysans m'assurèrent qu'ils n'avoient vu personne qui ressemblât au portrait que j'en faisois! Ils me dirent qu'en allant à leur travail journalier, ils avoient été étonnés de trouver sur leur chemin les débris de ma voiture, et attirés par les gémissemens d'un des chevaux, le seul qui fût resté vivant; les trois autres étoient morts presque à mes côtés. Les paysans m'avoient trouvé seul, avec eux, étendu sur le chemin. Excessivement inquiet sur le sort d'Agnès, je donnai aux paysans son signalement; je leur décrivis son habillement et sa figure, et les priai de se disperser dans les environs, promettant une récompense considérable à celui qui m'en apporteroit quelques nouvelles. Quant à moi, il me fut impossible de joindre mes recherches aux leurs; je m'étois, en tombant, enfoncé deux côtes; un

de mes bras étoit démis, et j'avois reçu à la jambe gauche une si forte contusion, que je n'espérois pas en jamais recouvrer l'usage.

Les paysans firent ce que je leur demandois. Tous me quittèrent, à l'exception de quatre, qui, ayant formé avec des branches une espèce de brancard, se disposèrent à me transporter à la ville la plus prochaine. J'en demandai le nom; ils me dirent que c'étoit Ratisbonne. « Ratisbonne! m'écriai-je, est-il possible que j'aie fait en une demi-nuit autant de chemin? Ce matin, à une heure, et même après, j'ai traversé le village de Rosenvald. » A ces mots, les paysans secouèrent les oreilles, en se faisant entendre par signes que ma tête n'étoit pas bien remise.

Je fus déposé dans une assez bonne auberge, et placé dans un lit. On fit venir un chirurgien, qui racommoda mon bras avec assez de succès, et pansa de même mes autres blessures. Il me dit qu'aucune n'étoit absolument dangereuse; mais il m'ordonna de rester tranquille, et de me préparer à un traitement long et peu amusant. « Il

n'est qu'un moyen, lui dis-je, de me tranquilliser, c'est de me procurer quelques nouvelles de la jeune personne qui, la nuit dernière, a quitté Rosenvald en ma compagnie, et qui étoit avec moi dans la voiture au moment qu'elle s'est brisée en pièces. » Il me promit qu'on feroit toutes les recherches possibles : mais bientôt j'entendis dans l'appartement voisin le chirurgien, l'hôtesse et les paysans, qui étoient tous revenus sans avoir rien découvert, convenir unanimement que je n'étois pas en mon bon sens; et j'ai appris depuis, qu'à compter de ce moment, on ne s'étoit plus donné la peine de faire de nouvelles perquisitions.

Mes équipages étoient restés à Munich, sous la garde de Lucas; mais, comme je m'étois préparé pour un long voyage, ma bourse étoit garnie. Ma mise d'ailleurs annonçoit un homme de distinction, et d'après cela l'on eut pour moi à l'auberge toutes les attentions possibles. Voyant cette journée passée sans qu'il me vînt aucune nouvelle d'Agnès; ma crainte se changea en un désespoir profond et concentré.

Les personnes qui me gardoient, me voyant silencieux et tranquille en apparence, conjecturèrent que mon délire avoit baissé, et que ma maladie prenoit un tour favorable. Conformément à l'ordonnance du médecin, elles me firent avaler un cordial, et peu de temps après que la nuit fut venue, elles se retirèrent et me laissèrent reposer.

Ce fut en vain que j'invoquai le repos : l'agitation de mon cœur ne permettoit point au sommeil de s'apesantir sur mes yeux. Quoique extrêmement fatigué, je ne fis toute la nuit que me retourner sur un côté, puis sur l'autre, sans pouvoir m'endormir. J'entendis l'horloge d'une église voisine sonner une heure. Comme j'écoutois le son lugubre de cette cloche mourir en tremblotant, et se perdre insensiblement dans les vents, un froid mortel me saisit. Je frissonnai involontairement, et sans savoir la cause de mon effroi : une sueur froide coula de mon front; mes cheveux se hérissèrent. Par un mouvement involontaire, je me levai sur mon séant, et j'ouvris mon rideau. Une seule lampe antique,

posée sur la cheminée, répandoit une foible lueur sur toute la chambre et sur la tapisserie de couleur sombre dont elle étoit tendue. Tout à coup ma porte s'ouvre avec violence. Quelqu'un entre, s'approche de mon lit d'un pas grave et mesuré. Je jette en tremblant les yeux sur ce visiteur nocturne : Dieu tout-puissant ! c'étoit la nonne sanglante ; c'étoit ma compagne de la dernière nuit : son visage étoit toujours voilé ; mais elle ne portoit plus ni sa lampe, ni son poignard. Elle leva lentement son voile. Que vis-je? Un corps inanimé : sa figure étoit longue, son air hagard ; ses joues et ses lèvres étoient totalement décolorées. La pâleur de la mort étoit répandue sur ses traits, et les deux prunelles de ses yeux fixées obstinément sur moi, étoient creuses et sans couleur.

Frappé d'une inexprimable horreur, je sentis, à la vue du spectre, mon sang se glacer dans mes veines. Je voulois appeler du secours ; les sons expiroient sur mes lèvres : toutes les fibres de mon corps étoient en contraction. Je demeurai sur mon lit dans la même

attitude, inanimé comme une statue.

Ma terrible nonne me regarda pendant quelques minutes en silence; quelque chose de pétrifiant étoit dans son regard. A la fin elle prononça, d'une voix sépulcrale, les mots suivans :

« Raymond, Raymond, tu es à moi;
« Je suis à toi pour la vie.
« Tant qu'une goutte de sang restera dans tes veines,
« Ton cœur, ton ame, tout ton être est à moi. »

La nonne répétoit mes propres expressions. Elle s'assit presque en face de moi sur le pied de mon lit, et garda le silence; ses yeux restoient constamment fixés sur les miens : ils avoient sans doute la même vertu que ceux du serpent à sonnettes, car je m'efforçois en vain d'en détourner mes regards, et ne pouvois regarder qu'elle.

Elle resta dans cette attitude une heure entière, sans parler et sans se mouvoir; je fus de même pendant tout ce temps, sans parole et sans mouvement. L'horloge sonna deux heures; le spectre alors se leva, s'approcha de moi, saisit ma main de ses doigts gla-

cés; et de ses lèvres, plus glacées encore, pressa les miennes, en répétant :

« Raymond, Raymond, tu es à moi ;
« Je suis à toi pour la vie, etc. »

Quittant alors ma main, elle sortit de l'appartement, et la porte se referma sur elle.

Toutes mes facultés physiques avoient été jusqu'à ce moment suspendues : mon ame seule étoit vivante. Après son départ, le charme cessa d'opérer, mon sang recommença à circuler ; mais il se porta à mon cœur avec une violence extraordinaire. Je poussai un profond gémissement, et tombai sans connoissance la tête sur mon oreiller.

La chambre voisine n'étoit séparée de la mienne que par une légère cloison : elle étoit occupée par l'aubergiste et sa femme. Le premier, éveillé par mon gémissement, entra aussitôt dans ma chambre : sa femme le suivit de près. Ce ne fut pas sans peine qu'ils purent me faire revenir de mon évanouissement : ils envoyèrent chercher le médecin, qui déclara que ma fièvre avoit beaucoup augmenté, et que, si je continuois à me livrer à d'aussi vio-

lentes agitations, il ne répondoit pas de ma vie. Il me fit prendre quelques médicamens qui contribuèrent un peu à me tranquilliser. J'eus au point du jour quelques instans de sommeil; mais des songes affreux m'assiégeoient, et ce sommeil ne me procura point de rafraîchissement. Agnès et la nonne sanglante se présentoient tour à tour à mon imagination, et concouroient l'une et l'autre à me tourmenter. L'agitation de mon esprit empêchoit que je ne pusse renouer les fils rompus de mes espérances. J'avois fréquemment des foiblesses, et le médecin me quittoit tout au plus l'espace de deux heures dans toute la journée.

Bien assuré que mon aventure ne seroit point crue, je me déterminai à n'en faire confidence à aucune des personnes qui m'approchoient. Cependant j'étois fort inquiet pour Agnès. Qu'avoit-elle dû penser de moi, en ne me trouvant pas au rendez-vous? Étoit-il possible qu'elle ne suspectât pas ma fidélité? Je comptois sur la discrétion de Théodore, et j'espérois que ma lettre à la baronne la convaincroit de la pureté de mes intentions. Ces considéra-

tions calmoient un peu mes inquiétudes relativement à Agnès; mais l'impression qu'avoit laissée dans mon esprit mon nocturne visiteur, devenoit à chaque instant plus vive et plus douloureuse. La nuit approchoit, et je craignois une nouvelle visite : quelquefois aussi j'espérois que le spectre ne reparoîtroit plus. A tout événement, je demandai qu'un des garçons de l'auberge passât la nuit dans ma chambre.

La fatigue dont j'étois accablé, jointe aux fortes doses d'opium que me fit prendre mon médecin, me procurèrent enfin le repos dont j'avois tant besoin. Je tombai dans un assoupissement profond, et j'avois déjà dormi pendant quelques heures, quand l'horloge me réveilla en sonnant une heure. Ce son rappela à ma mémoire toutes les horreurs de la nuit précédente; le même frisson me saisit; je me levai de même sur mon lit, et apercevant près de moi le garçon profondément endormi dans un grand fauteuil, je l'appelai par son nom; il ne répondit point : je le tirai violemment par le bras; insensible à mes efforts, il continua de dormir, et je ne pus l'éveiller. Alors

j'entendis quelqu'un monter l'escalier à pas pesans : la porte s'ouvrit comme la veille, et la nonne reparut devant moi. La même scène fut répétée avec les mêmes circonstances, non seulement cette nuit, mais, hélas ! toutes les nuits subséquentes, sans interruption. Loin de m'accoutumer à ces visites, la présence du spectre m'inspiroit chaque jour une nouvelle horreur; son idée me poursuivoit continuellement; je tombai dans une noire mélancolie. L'agitation constante de mon esprit retarda le rétablissement de ma santé. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que je fusse en état de sortir de mon lit, et lorsqu'enfin je pus me placer sur un canapé, je me trouvai si foible et si amaigri, qu'il m'eût été impossible de traverser la chambre, si quelqu'un ne m'eût pas soutenu. Les regards de ceux qui me servoient annonçoient assez clairement combien ils conservoient peu d'espoir de ma guérison. La profonde tristesse dans laquelle j'étois plongé fit croire à mon médecin que j'étois hypocondriaque. Ne connoissant aucun remède à mon malheur, j'en gardois soigneusement le secret. Le spectre n'étoit

alors visible que pour moi. Souvent j'avois fait coucher plusieurs personnes dans ma chambre ; toutes demeuroient plongées dans un insurmontable sommeil dès que l'horloge sonnoit une heure, et il n'étoit possible de les réveiller qu'après que le spectre étoit disparu. Dans cet intervalle, j'obtins, par le moyen de Théodore, qui, après beaucoup de peines et de recherches, étoit parvenu à me trouver, quelques informations qui me rassurèrent sur le sort de votre sœur, mais d'après lesquelles je fus convaincu que toute tentative pour la soustraire à la captivité seroit vaine, jusqu'à ce que je fusse en état de retourner en Espagne. Je vais vous raconter les particularités de son aventure, telles que je les tiens, partie d'elle-même, et partie de Théodore.

La nuit fatale où son évasion devoit avoir lieu, un léger accident ne lui avoit pas permis de quitter sa chambre précisément au moment convenu ; cependant elle n'avoit pas tardé à se rendre à l'appartemeut de la tour de l'est ; elle avoit descendu l'escalier, traversé la grande salle, trouvé les portes ou-

vertes, comme elle s'y étoit attendue, et gagné, sans être observée, la porte principale du château. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle ne m'y trouva point pour la recevoir! Elle examina la caverne, parcourut toutes les allées du bois voisin, et passa deux heures entières à me chercher; elle ne put trouver aucune traces ni de moi, ni de la voiture. Inquiète, alarmée, son unique ressource fut de retourner au château avant que la baronne pût s'apercevoir de son absence. Mais ici elle éprouva un nouvel embarras. L'heure destinée à l'excursion de la nonne étoit passée, et le soigneux portier avoit depuis longtemps refermé les portes. Après beaucoup d'irrésolution, elle se hasarda de frapper doucement. Heureusement pour elle, Conrad étoit encore éveillé; il entendit le bruit, se leva en murmurant, et ouvrit un des battans. Mais il n'eut pas plutôt aperçu le spectre supposé, qu'il poussa un grand cri, et tomba à genoux. Agnès profitant de sa terreur, sauta légèrement par-derrière lui, courut à son appartement, se dépouilla de son habit religieux, et se mit au lit, cherchant en vain à s'expliquer com-

ment et pourquoi elle ne m'avoit point trouvé au rendez-vous.

Théodore, après avoir vu partir ma voiture avec la fausse Agnès, étoit retourné joyeusement à Rosenvald. Deux jours après il remit Cunégonde en liberté, et l'accompagna jusqu'au château. En y arrivant il trouva le baron, la baronne et don Gaston, qui disputoient entre eux sur la relation que le portier leur avoit faite. Tous les trois étoient d'accord sur l'existence des spectres : « Mais qu'un revenant ait eu besoin, disoit don Gaston, de frapper à une porte pour entrer, c'est un procédé jusqu'à présent sans exemple, et totalement incompatible avec la nature immatérielle des esprits. » Ils étoient encore occupés à discuter sur ce sujet, lorsque le page arriva avec Cunégonde, et contribua beaucoup à éclaircir ce mystère. Après qu'on eut entendu sa déposition, il fut unanimement convenu que l'Agnès que Théodore avoit vu monter dans ma voiture étoit indubitablement la nonne sanglante, et que le spectre, qui avoit tant effrayé Conrad, n'étoit autre que la fille de don Gaston.

Après le premier instant de surprise que causa cette découverte, la baronne résolut de profiter de cet événement même pour engager sa nièce à prendre le voile. Craignant que la proposition d'un établissement aussi avantageux pour elle ne fît renoncer don Gaston à sa résolution, elle ne communiqua ma lettre à personne, et continua à me représenter comme un aventurier peu riche et inconnu. Une vanité romanesque ou puérile m'avoit engagé à cacher mon nom, même à Agnès. Je voulois être aimé pour moi-même, et non comme le fils et l'héritier du marquis de Las Cisternas. Ma naissance et mon rang n'étoient donc connus dans le château que de la baronne, qui eut grand soin de garder ce secret pour elle seule. Don Gaston approuva son dessein; Agnès fut appelée à comparoître devant eux; on l'accusa formellement d'avoir médité une évasion. Obligée d'en faire l'aveu, elle fut étonnée de la douceur avec laquelle cet aveu étoit reçu. Mais quelle fut son affliction, lorsqu'on lui eut donné à entendre que si le projet avoit échoué, c'étoit à mon indifférence seule ou à

ma mauvaise foi qu'il falloit l'attribuer! Cunégonde, d'après les instructions de la baronne, déclara qu'en la remettant en liberté, je l'avois chargée d'annoncer à sa jeune maîtresse que toute liaison entre elle et moi étoit désormais rompue; que tout ce qui avoit eu lieu n'étoit que l'effet d'un mal-entendu, et que ma situation ne me permettoit pas d'épouser une personne sans fortune et sans espérances.

Ma disparition soudaine rendoit cette fable très-vraisemblable. Donna Rodolphe avoit ordonné que Théodore, qui auroit pu la contredire, fût tenu éloigné d'Agnès, et soigneusement gardé à vue. Une lettre de vous-même, arrivée en ce moment, et par laquelle vous déclariez n'avoir aucune connoissance d'Alphonso d'Alvarada, vint confirmer leurs assertions. Ces preuves réitérées de ma prétendue perfidie, soutenues par les insinuations artificieuses de sa tante, par les flatteries de Cunégonde, par les menaces et le courroux de son père, surmontèrent totalement la répugnance de votre sœur pour le couvent. Irritée contre moi, dégoûtée du monde, après un autre mois passé au château

de Lindenberg, elle partit avec son père pour l'Espagne, et consentit à recevoir le voile. Théodore, remis alors en liberté, se rendit promptement à Munich, où j'avois promis de lui laisser de mes nouvelles; mais ayant appris de Lucas que je n'y étois point arrivé, il continua ses recherches avec un zèle infatigable, et me rejoignit enfin à Ratisbonne.

J'étois tellement changé, qu'il put à peine se rappeler mes traits. Les siens portoient aussi visiblement l'empreinte du chagrin et du tendre intérêt qu'il prenoit à mon sort. La société de cet aimable enfant, que j'avois toujours regardé plutôt comme un compagnon que comme un serviteur, fut alors ma seule consolation. Il étoit à la fois gai et sensé; sa conversation étoit agréable, et ses observations piquantes; il savoit passablement la musique, et chantoit fort bien. Il avoit du goût pour la poésie; il faisoit même quelquefois de petites ballades espagnoles qu'il me chantoit en s'accompagnant de sa guitare. Ses vers étoient assez médiocres, à la vérité, mais ils me plaisoient par leur nouveauté et par l'accent dont il

savoit les embellir en les chantant. Théodore s'apercevoit bien que mon ame étoit en proie à quelque chagrin; il cherchoit à l'adoucir sans s'informer quelle en étoit la cause.

Une après-midi, comme j'étois couché sur mon lit de repos, et plongé dans de tristes réflexions, Théodore s'amusoit à observer de la fenêtre deux postillons qui se battoient dans la cour de l'auberge. Apercevant en ce moment auprès d'eux un homme qui les regardoit aussi : « Oh! oh! s'écria-t-il, voilà le GRAND MOGOL! »

« Que dites-vous, Théodore? »

« Oui, oui, c'est lui-même. Oh! monsieur, c'est un homme qui m'a tenu à Munich un propos fort étrange. Je me le rappelle à présent; c'étoit une sorte de message pour vous, mais qui me parut mériter fort peu d'attention. Je crois, quant à moi, que le papa est un peu fou. Comme je vous cherchois à Munich, je le rencontrai à l'auberge *du Roi des Romains;* et l'aubergiste me fit sur son compte un récit extraordinaire. On devine aisément à son accent qu'il est étranger; mais de quel pays, c'est ce que personne ne peut dire. Il

ne paroissoit pas avoir une seule connoissance dans la ville : il parloit rarement, et jamais on ne le voyoit sourire. Il n'avoit ni serviteurs ni équipages, mais sa bourse paroissoit bien garnie; il faisoit beaucoup de bien par toute la ville. Quelques-uns prétendoient que c'étoit un astrologue arabe; d'autres, un marchand voyageur; d'autres, le docteur Faustus, que le diable avoit renvoyé en Allemagne; mais mon hôte, se prétendant mieux instruit que tous les autres, me dit qu'il avoit les plus fortes raisons de croire que c'etoit le GRAND MOGOL, qui voyageoit incognito. »

« Et ce propos étrange qu'il vous a tenu, Théodore?.... »

« Ah! je n'y songeois plus; mais l'eussé-je oublié tout à fait, il n'y auroit pas grand'perte. Tandis que je prenois, relativement à vous, des informations, cet étranger vint à passer. Il s'arrêta, en me regardant attentivement: « Jeune homme, me dit-il, celui que vous cherchez a trouvé autre chose que ce qu'il cherchoit. Ma main seule peut étancher le sang. Dites à votre maître qu'il doit desirer de me con-

noître toutes les fois que l'horloge sonne UNE HEURE. »

Ces dernières paroles m'annonçoient que l'étranger étoit instruit de mon secret. « Comment? m'écriai-je fort étonné, et me levant brusquement : courez à lui, mon enfant; descendez vîte, et dites-lui que je lui demande quelques momens d'entretien. »

Théodore, surpris de ma vivacité, s'empressa de m'obéir. J'attendois son retour avec impatience. Après un court espace de temps il revint, et introduisit l'étranger dans ma chambre.

Cet homme offroit en effet dans toute sa personne quelque chose d'extraordinaire. Sa démarche étoit grave; ses traits étoient fortement prononcés; ses yeux grands, noirs et brillans. On remarquoit je ne sais quoi dans son regard qui, du moment que je le vis, m'inspira du respect, pour ne pas dire de l'effroi. Sa mise étoit simple, ses cheveux épars et sans poudre. Une bande de velours noir, qui lui couvroit tout le front, ajoutoit encore à la sombre expression de sa physionomie. On lisoit sur son visage les traces d'une profonde mélancolie.

Il me salua poliment, et après les honnêtetés d'usage, pria Théodore de nous laisser seuls : le page sortit à l'instant.

« Je sais toute votre affaire, me dit-il, sans me donner le temps de parler. J'ai le pouvoir de vous affranchir de vos visites nocturnes ; mais je ne puis rien faire avant dimanche. Ce jour-là, dès qu'il commence, les esprits de ténèbres ont moins d'influence sur les mortels. Samedi passé, la nonne ne vous visitera plus. »

« Puis-je vous demander, lui dis-je, par quels moyens vous avez pu connoître un secret que je n'ai confié à qui que ce soit ? »

« Comment puis-je ignorer votre peine, lorsque je vois celle qui la cause en ce moment même à côté de vous ? »

Je tressaillis. L'étranger continua :

« Quoiqu'elle ne soit visible pour vous qu'une heure sur vingt-quatre, sachez qu'elle ne vous quitte ni jour, ni nuit, et qu'elle ne vous quittera qu'après que vous lui aurez accordé sa demande. »

« Et quelle est cette demande ? »

« Je l'ignore ; elle-même vous l'expliquera ; mais attendez avec patience la nuit du samedi : alors tout s'éclaircira. »

Je n'osai pas le presser davantage ; il changea aussitôt de conversation, et nous parlâmes de choses et d'autres. Il me nommoit des personnes qui depuis plusieurs siècles avoient cessé d'exister, et qu'il paroissoit avoir connues. Je ne pouvois lui parler d'un pays si éloigné, qu'il ne l'eût visité ; je ne me lassai point d'admirer l'étendue et la variété de son savoir. « Vos voyages, lui dis-je, qui vous ont procuré tant et de si utiles connoissances, doivent avoir été pour vous une source intarissable de plaisirs. »

« Des plaisirs, reprit-il en secouant tristement la tête, je n'en connois point. Nul ne peut imaginer la rigueur de mon sort. Je n'ai point d'amis dans ce monde, et n'en puis jamais avoir. Oh ! s'il m'étoit permis d'abjurer ma misérable vie ! Sans repos et sans asile, combien je porte envie à ceux qui peuvent jouir de la paix du tombeau ! mais la mort m'évite ; elle est sourde à mes prières. C'est en vain que je me

précipite au milieu des dangers. Si je me plonge dans l'Océan, les vagues me rejettent avec horreur sur le rivage; si je saute au milieu des flammes, elles s'éteignent autour de moi; si je m'expose à la fureur des brigands, leurs poignards s'émoussent ou se rompent contre mon sein. Les tigres affamés frissonnent à mon approche, et le crocodile recule à l'aspect d'un monstre plus horrible que lui. Dieu a appliqué sur moi le sceau de sa réprobation, et toutes ses créatures respectent ce fatal stigmate. »

Il porta alors sa main au velours qui couvroit son front, et j'aperçus dans ses yeux l'expression si marquée de la fureur, du désespoir, de la malveillance, que j'en fus frappé d'horreur. L'étranger s'en aperçut.

« Tel est, dit-il, l'effet de la malédiction qui pèse sur moi. Malgré la bienfaisance naturelle de mon cœur, mon sort est de ne pouvoir jamais être aimé. La terreur, la détestation, c'est tout ce qu'il m'est permis d'inspirer. Vous avez déjà senti l'influence du charme; chaque moment ne feroit que l'accroître. Je ne veux pas ajouter à vos

souffrances par ma présence. Adieu, jusqu'à samedi ; à l'heure juste de minuit, je serai à la porte de votre chambre. »

Il sortit, et me laissa fort étonné de la singularité de ses manières et de sa conversation ; mais la promesse positive qu'il m'avoit faite de me débarrasser de mon affreuse apparition, avoit déjà opéré sensiblement sur ma santé. Théodore s'en aperçut en rentrant, et se félicita beaucoup de m'avoir procuré la connoissance du Grand Mogol. Il y avoit encore trois grands jours à passer avant d'être au samedi. J'attendis cette nuit avec impatience. Dans cet intervalle, la nonne sanglante continua ses visites nocturnes; mais l'espérance m'ayant rendu quelque courage, sa vue produisit sur moi des effets moins violens.

La nuit du samedi étant arrivée, pour prévenir tout soupçon je me mis au lit à mon heure ordinaire ; mais dès que je fus seul, je me rhabillai et me préparai à recevoir l'étranger. Il entra vers minuit, tenant dans ses mains une boite, qu'il plaça sur un coin de la cheminée. Il me salua sans parler ; je lui

rendis le salut en silence. Il ouvrit sa boîte. La première chose qu'il en tira fut un petit crucifix de bois; il s'agenouilla, le regarda tristement, et éleva les yeux au ciel. Après quelques instans de prière fervente, il se courba jusqu'à terre, baisa trois fois le crucifix et se releva. Tirant alors de sa boîte un gobelet couvert, qui contenoit une liqueur rouge, il en arrosa légèrement le plancher, et après avoir trempé dans le vase l'extrémité du crucifix, il en traça un cercle au milieu de la chambre; il tira enfin une large bible, et me fit signe de le suivre dans le cercle, ce que je fis aussitôt.

« Gardez-vous, me dit-il à basse voix, de proférer une seule parole; ayez soin de ne pas sortir du cercle, et, si vous vous aimez vous-même, ne me regardez point au visage. »

Tenant le crucifix d'une main, et la bible de l'autre, il paroissoit lire fort attentivement. L'horloge sonna une heure. J'entendis, comme de coutume, les pas du spectre le long de l'escalier; mais je ne me sentis point saisi du frisson ordinaire. J'attendis son approche avec confiance. La nonne entra

dans la chambre, évita le cercle, et s'arrêta. L'étranger marmotta quelques mots que je ne compris point. Alors, levant la tête, et présentant le crucifix au spectre, il dit à haute et intelligible voix :

« Béatrice, Béatrice, Béatrice ? »

« Que me veux-tu ? » répondit le spectre d'une voix profonde et tremblante. »

« Qui trouble ainsi ton sommeil ? Pourquoi viens-tu tourmenter ce jeune homme ? Comment peut-on rendre le repos à ton esprit inquiet ? »

« Je n'ose, répondit-elle, je ne dois pas le dire. Oui, je voudrois reposer dans mon tombeau ; mais des ordres éternels prolongent ma punition. »

« Connois-tu, Béatrice, cette liqueur ? sais-tu de quelles veines elle provient ? Béatrice, en son nom, je t'ordonne de me répondre. »

« As-tu droit de me commander ? »

Il ôta alors de son front la bande de velours. En dépit de ses injonctions, je ne pus résister à ma vive curiosité, et, jetant un seul coup d'œil sur son visage, je pus apercevoir une petite croix de couleur de feu imprimée entre

ses deux sourcils. Cette vue, quoique rapide comme l'éclair, me frappa d'une horreur si subite et si violente, que, si l'exorciseur ne m'eût pas retenu par le bras, je serois infailliblement tombé hors du cercle.

Quand j'eus repris mes sens, je m'aperçus que la croix de feu avoit produit un effet non moins violent sur la nonne sanglante. Tout en elle exprimoit l'horreur et l'effroi; tous ses membres étoient frappés d'un insurmontable tremblement.

« Oui, dit-elle à la fin, je tremble devant ce signe, et je vous obéirai. Sachez donc que mes os sont toujours sans sépulture; ils pourrissent obscurément dans la caverne de Linden. Ce jeune homme a seul le droit de les déposer dans un tombeau; il m'a, de sa propre bouche, fait et déclaré maîtresse de *tout son être*. Je ne le tiendrai point quitte de son engagement; il ne passera pas une seule nuit exempte de terreur, jusqu'à ce qu'il se soit solennellement engagé à recueillir mes ossemens, et à les déposer dans le caveau de famille de son château d'Andalousie. Il fera dire ensuite trente messes

pour le repos de mon ame ; alors je ne troublerai plus ni lui ni personne en ce monde. A présent, laisse-moi partir ; ces flammes sont dévorantes. »

Après que l'exorciseur eut abaissé lentement le crucifix qu'il tenoit d'une main, et qu'il lui avoit toujours présenté, la nonne courba la tête, et s'évanouit aussitôt dans l'air comme une ombre. Il me reconduisit hors du cercle, replaça son attirail dans la boîte, et s'adressant ensuite à moi :

« Don Raymond, me dit-il, vous avez entendu à quelles conditions le repos vous est accordé ; il s'agit maintenant de promettre ce qu'elle exige de vous. » Je fis cette promesse dans les termes et avec les formalités qu'exigea de moi l'étranger.

A présent, continua-t-il, il ne me reste plus qu'à vous dévoiler ce que l'histoire du spectre vous présente d'obscur. Sachez donc que Béatrice, lorsqu'elle vivoit, portoit le nom de Las Cisternas ; elle étoit la grand'tante de votre trisaïeul. Etant votre parente, ses cendres demandent de vous du respect, quoique l'énormité de ses crimes dût exciter votre horreur. Personne

n'est plus en état que moi de vous expliquer de quelle nature étoient ces crimes. J'ai connu personnellement le saint homme qui proscrivit ses excès nocturnes dans le château de Lindenberg, et je tiens de sa bouche le récit suivant :

« Béatrice de Las Cisternas prit le voile étant encore jeune, non d'après son choix, mais d'après l'ordre exprès de ses parens. Elle étoit alors trop peu formée pour regretter les plaisirs dont la privoit son entrée en religion. Mais lorsque son tempérament ardent et voluptueux eut commencé à se développer, elle s'abandonna totalement à son impulsion, et se détermina à saisir la première occasion qui se présenteroit de le satisfaire. Cette occasion se présenta; après avoir aplani tous les obstacles, elle sortit clandestinement de son couvent, et s'enfuit en Allemagne avec un baron de Lindenberg. Pendant plusieurs mois elle vécut publiquement avec lui en qualité de sa maîtresse. Toute la Bavière fut scandalisée de sa conduite impudente et licencieuse. Ses fêtes et ses festins égaloient en luxe ceux de Cléopâtre, et

Lindenberg devint le théâtre de la débauche la plus effrénée. Peu satisfaite des excès de son incontinence, elle professoit hautement l'athéisme, se faisoit un amusement de tourner en ridicule ses vœux religieux, et même les cérémonies les plus sacrées du culte.

« Avec un caractère aussi dépravé, Béatrice ne pouvoit borner ses affections à un seul objet. Bientôt après son arrivée au château, le plus jeune frère du baron attira son attention par sa taille gigantesque et ses formes athlétiques. Elle n'étoit pas d'humeur à tenir sa passion long-temps concentrée dans son cœur; mais elle trouva dans Otto de Lindenberg son égal au moins en dépravation. Il ne répondit à la passion de Béatrice, qu'autant qu'il étoit nécessaire d'y répondre pour l'accroître; et quand il la vit au point desiré, il fixa pour condition expresse du don de son cœur, l'assassinat de son propre frère. La malheureuse consentit à cet horrible arrangement. Une nuit fut fixée pour l'accomplissement de cet affreux projet. Otto, qui résidoit sur une petite terre à quelques

milles du château, promit qu'à une heure du matin il se trouveroit, pour l'attendre, à la caverne de Linden; qu'il y amèneroit avec lui un certain nombre de ses amis les plus affidés, à l'aide desquels il lui seroit aisé de s'emparer du château, et qu'alors son premier soin seroit d'épouser Béatrice. Ce fut cette derniére promesse qui surmonta tous ses scrupules, le baron ayant déclaré hautement que, malgré son affection pour elle, il n'en feroit jamais sa femme.

« Dans la nuit du jour fixé, et à l'heure convenue, comme le baron dormoit dans les bras de sa perfide maîtresse, elle tira un poignard de dessous son chevet, et le plongea dans le cœur de son amant. Le baron ne poussa qu'un gémissement, il expira à l'instant. La meurtrière sortit du lit à la hâte, prit une lampe dans une main, et dans l'autre le poignard sanglant, et se rendit à la caverne. Le portier n'osa refuser d'ouvrir la porte à une personne que l'on craignoit dans le château plus que le baron lui-même. Béatrice atteignit sans obstacle la caverne de Linden; elle y trouva Otto,

qui l'attendoit selon sa promesse ; il la reçut, écouta son récit avec transport : mais avant qu'elle eût eu le temps de lui demander pourquoi il venoit seul, Otto lui fit voir qu'il n'avoit pas besoin de témoins pour cette entrevue. Voulant prévenir tout soupçon de complicité, et jaloux sur-tout de se débarrasser d'une femme dont le caractère violent et atroce le faisoit trembler pour lui-même, il avoit pris la résolution de briser sans délai ce dangereux instrument. Se jetant sur elle à l'improviste, il lui arracha le poigard, et tout rouge encore du sang de son frère, le plongea dans le sein de Béatrice, et la tua à coups redoublés.

« Otto succéda alors à la baronnie de Lindenberg. Le meurtre ne fut attribué qu'à la religieuse fugitive, et personne ne le soupçonna d'avoir eu part à cette action ; mais si elle resta impunie de la part des hommes, la justice divine ne permit pas qu'il jouît en paix des fruits sanglans de son crime. Les ossemens de Béatrice, gissant sans sépulture dans la caverne, se levèrent, et son esprit continua d'habiter le château. Vêtue de ses habits reli-

gieux, en mémoire de ses vœux enfreints, armée du poignard qu'elle avoit enfoncé dans le cœur de son amant, et tenant toujours la lampe qui avoit éclairé sa sortie du château, chaque nuit elle restoit debout devant le lit d'Otto. La plus épouvantable confusion régna par toute la maison. Les salles voûtées retentissoient de cris et de gémissemens ; en traversant les longues et antiques galeries, l'esprit de Béatrice proféroit un mélange incohérent de prières et de blasphêmes. Otto ne put soutenir long-temps l'effroi d'une aussi terrible vision. Chaque apparition nouvelle en augmentoit l'horreur ; enfin, sa situation devint telle, qu'une nuit son cœur se glaça. Le matin suivant on le trouva dans son lit, totalement privé de chaleur et de vie. Sa mort ne mit point fin aux excès nocturnes de Béatrice, qui continua de revenir dans le château.

« Les terres de Lindenberg échurent alors à un collatéral, qui, épouvanté des récits qu'on lui fit de la nonne sanglante, implora le secours d'un célèbre exorciseur. Ce saint homme sut la réduire à ne sortir de son apparte-

ment qu'à certaines époques. Condamnée à souffrir pendant cent années, elle alloit ainsi tous les cinq ans, à l'heure même où elle avoit commis le crime, visiter la caverne qui contenoit ses ossemens.

« La période de son temps de souffrance est à présent révolue; il ne vous reste plus qu'à remplir votre tâche. Je vous ai délivré du tourment de ses visites, et, au milieu de tous les chagrins qui m'oppressent, j'éprouve quelque consolation en songeant que j'ai pu vous être utile. Adieu, jeune homme; je fais des vœux pour votre bonheur. »

Ici l'étranger se disposa à sortir de ma chambre.

« Arrêtez, je vous prie, lui dis-je, encore un moment! Vous avez satisfait ma curiosité en tout ce qui regarde le spectre; mais daignez m'apprendre à qui je suis redevable d'un aussi important service. La singularité de votre destinée, votre âge, vos longs voyages, votre immortalité, et cette croix enflammée sur votre front....! »

Sur tous ces points il refusa, mais sans sévérité, de me satisfaire; vaincu

par mes instances; il consentit à me donner le jour suivant les éclaircissemens que je desirois. Je me contentai de cette promesse, et il me quitta. Mon premier soin le matin suivant fut de faire demander le mystérieux étranger. Imaginez mon regret, lorsqu'on m'apprit qu'il avoit déjà quitté Ratisbonne. Je fis faire des recherches; on ne découvrit aucunes traces du fugitif. Depuis ce moment je n'ai plus entendu parler de lui. »

« Quoi! dit Lorenzo en interrompant son ami, vous n'avez pu découvrir quel étoit cet homme ni même le deviner? »

« Quand je racontai, répondit le marquis, cette aventure à mon oncle le cardinal-duc, il ne douta point, d'après toutes ces particularités, que cet homme ne fût le personnage si universellement connu sous le nom de *Juif-errant;* et je n'ai pu, quant à moi, former d'autres conjectures. Je reviens à ce qui me concerne. »

Après cette heureuse rencontre, je recouvrai promptement mes forces et ma santé. Ne voyant plus la nonne, je fus bientôt en état de retourner à Lindenberg. Le baron me reçut à bras

ouverts. Je lui confiai toute mon aventure. Ce fut pour lui une grande satisfaction d'apprendre que sa maison seroit débarrassée des visites du fantôme. Je m'aperçus avec chagrin que l'absence n'avoit point affoibli l'imprudente passion de donna Rodolphe. Dans une conversation particulière que nous eûmes ensemble, elle chercha de nouveau à gagner mon affection. Depuis que je la regardois comme la première cause de toutes mes souffrances, sa présence et même son souvenir ne m'inspiroient que le dégoût. Le squelette de Béatrice fut trouvé dans la caverne; c'étoit tout ce que je cherchois alors à Lindenberg. Dès que je l'eus à ma disposition, je me hâtai de sortir des domaines du baron, et pris la route d'Espagne, suivi encore une fois des menaces de l'implacable Rodolphe, mais plein du secret espoir de retrouver ma chère Agnès.

Lucas étoit venu me rejoindre avec mes équipages à Lindenberg. J'arrivai sans accident dans mon pays natal, et descendis au château de mon père, situé en Andalousie. Après avoir fait déposer, avec les cérémonies convenables, les cendres de Béatrice dans le

caveau de la famille; après avoir fait dire pour le repos de son ame le nombre de messes que j'avois promises, je me rendis à Madrid, et n'eus plus d'autre soin que de découvrir la retraite d'Agnès.

La baronne m'avoit assuré que sa nièce avoit déjà pris le voile; mais j'avois de justes soupçons sur la réalité de ce fait, et j'espérois encore retrouver Agnès libre et maîtresse d'accepter ma main. Le résultat des informations que je pris relativement à sa famille, fut qu'avant l'arrivée d'Agnès à Madrid, donna Inésilla n'étoit plus. J'appris que vous, mon cher Lorenzo, voyagiez à l'étranger; mais à quel endroit vous adresser une lettre, c'est ce que je ne pus découvrir. Votre père étoit allé au fond d'une de nos provinces rendre visite au duc de Médina; et quant à Agnès, personne ne put ou ne voulut me dire ce qu'elle étoit devenue.

Théodore, conformément à sa promesse, étoit revenu à Strasbourg, où il avoit trouvé son grand-père mort, et Marguerite en possession de sa fortune. Elle chercha vainement à le retenir auprès d'elle; il la quitta une seconde fois,

et me suivit à Madrid. Théodore fit des recherches de son côté pour découvrir la retraite d'Agnès, mais ce fut également sans succès. Je commençois à renoncer à toutes mes espérances, lorsqu'un événement imprévu vint les ranimer, tout en me jetant dans un nouveau dédale de peines et de dangers.

Il y avoit environ huit mois que j'étois de retour de Madrid. Sortant un soir de la comédie, je revenois seul à pied à mon hôtel; la nuit étoit noire. Plongé dans de tristes réflexions, je ne m'aperçus point que trois hommes m'avoient suivi depuis le théâtre. Au détour d'une rue peu fréquentée, ils m'attaquèrent tous à la fois avec une excessive furie. Je fis quelques pas en arrière, et mis l'épée à la main, tenant mon manteau plié sur mon bras gauche. L'obscurité de la nuit me fut favorable; la plupart de leurs coups portèrent dans mon manteau, et ne m'atteignirent point. J'eus le bonheur de renverser à mes pieds un de mes adversaires. Cependant j'avois reçu quelques blessures, et les autres me poursuivoient si vivement que j'aurois inévitablement succombé, si un noble cavalier, averti par

le bruit des épées, ne fût accouru à mon secours ; plusieurs domestiques le suivoient avec des flambeaux. A leur approche, les deux spadassins prirent la fuite, et se perdirent dans l'obscurité.

L'inconnu s'adressa à moi avec beaucoup de politesse, et me demanda si j'étois blessé. Déjà affoibli par la perte de mon sang, j'eus à peine la force de le remercier. Je le priai d'ordonner que quelques-uns de ses serviteurs me transportassent à l'hôtel de Las Cisternas ; mais je n'eus pas plutôt prononcé ce nom, que l'inconnu, se disant ami de mon père, ne voulut pas permettre qu'on me transportât si loin avant que mes blessures eussent été examinées. Il ajouta que sa maison étoit peu éloignée, et me pria de l'y accompagner. Il me fit cette offre d'une manière si obligeante, que je ne pus la refuser ; et appuyé sur son bras, il me conduisit dans l'espace de quelques minutes à la porte d'un magnifique hôtel.

En entrant, je remarquai qu'un vieux serviteur à cheveux blancs, qui avoit l'air d'attendre mon conducteur, lui demanda si M. le duc reviendroit bientôt à Madrid. « Non, répondit-il,

je sais qu'il se propose de rester encore quelques mois à la campagne. » Mon libérateur fit alors appeler le chirurgien de la maison. Je fus conduit dans un fort bel appartement, et placé sur un lit de repos. Le chirurgien ayant visité mes blessures, déclara qu'elles étoient fort peu dangereuses ; cependant il me conseilla de ne point m'exposer à l'air frais de la nuit, et l'inconnu me pressa de si bonne grace de prendre un lit dans sa maison, que je consentis à ne retourner chez moi que le lendemain.

Etant resté seul avec lui, je lui fis mes remerciemens en termes plus expressifs que je n'avois pu le faire jusqu'alors.

« Ne parlez pas de cela, je vous prie, dit-il ; c'est moi qui dois m'estimer heureux d'avoir pu vous rendre ce petit service, et j'ai des obligations à ma fille de m'avoir retenu si tard au couvent de Sainte-Claire. J'ai toujours fait profession de la plus haute estime pour le marquis de Las Cisternas, et quoique je n'aie pas eu l'occasion de me lier aussi particulièrement avec lui que je l'aurois desiré, je suis fort aise de pouvoir faire

connoissance avec son fils. Croyez, monsieur, que mon frère, dans la maison duquel vous êtes en ce moment, regrettera de ne s'y être point trouvé; mais en l'absence du duc, c'est à moi d'en faire les honneurs, et j'ose vous assurer en son nom que tout ce que contient l'hôtel de Médina est parfaitement à votre disposition. »

Imaginez, s'il se peut, ma surprise, Lorenzo, lorsque je découvris dans la personne de mon libérateur don Gaston de Médina, le père d'Agnès et le vôtre; lorsque j'appris ainsi de sa bouche qu'Agnès habitoit le couvent de Sainte-Claire? La joie que me causa cette découverte fut un peu affoiblie, lorsque, répondant à quelques questions que je lui faisois d'un air assez indifférent, il me dit que sa fille avoit non seulement pris le voile, mais encore prononcé ses vœux. Cependant je ne m'affectai que modérément de cette nouvelle, soutenu par l'idée que le crédit de mon oncle à la cour de Rome auroit bientôt aplani cet obstacle, et que j'obtiendrois aisément la résiliation de ses vœux. Je ne laissai donc voir aucune inquiétude, et ne parus occupé que du soin de

témoigner ma reconnoissance à don Gaston, et de gagner son amitié.

Un domestique entrant en ce moment dans la chambre, m'annonça que le spadassin que j'avois blessé donnoit encore quelques signes de vie, et même qu'il recommençoit à parler. Je priai qu'on le fit porter à l'hôtel de mon père, desirant l'interroger moi-même, et savoir de lui quels motifs l'avoient porté à attenter à ma vie. Don Gaston, curieux aussi de les connoître, me pressa d'interroger l'assassin en sa présence; mais il me trouva peu disposé, pour deux raisons, à satisfaire sa curiosité; la première, c'est que, soupçonnant déjà d'où partoit le coup, je ne crus pas devoir exposer ainsi sous ses yeux le crime de sa sœur; la seconde, c'est que je craignois que, me reconnoissant pour Alphonso d'Alvarada, il ne prît des précautions extraordinaires pour m'empêcher de voir Agnès. Lui faire l'aveu de ma passion pour sa fille, entreprendre de lui faire goûter mes projets, ce que je connoissois du caractère de don Gaston suffisoit pour me convaincre que c'eût été une démarche imprudente. Je lui donnai donc à entendre

que, soupçonnant une certaine dame d'être mêlée dans cette affaire, et ayant quelques raisons de desirer que son nom restât inconnu, je croyois devoir interroger cet homme en particulier. La délicatesse de don Gaston ne lui permit pas d'insister sur ce point, et l'assassin fut transporté à mon hôtel.

Le lendemain matin je pris congé de mon hôte, qui devoit le même jour retourner auprès du duc. Mes blessures avoient été si légères, que j'en fus quitte pour porter quelque temps mon bras en écharpe. Le chirurgien qui examina celle du spadassin, la déclara mortelle. Il mourut en effet quelques minutes après avoir avoué que donna Rodolphe avoit été l'instigatrice du complot.

Je n'eus plus alors d'autre affaire que celle de retrouver Agnès, de la revoir. Je ne vous ferai point mystère, Lorenzo, des moyens que j'employai pour y parvenir; je corrompis à prix d'argent le vieux jardinier, qui m'introduisit dans le couvent de Sainte-Claire, déguisé sous un habit de paysan. Je fus même présenté à l'abbesse, et accepté par elle en qualité de garçon jardinier. Je revis Agnès, je la vis plusieurs fois

avant qu'elle pût me reconnoître. Plusieurs fois j'entendis sa vieille et austère abbesse, se promenant avec elle, la réprimander avec aigreur sur sa continuelle mélancolie; lui reprocher que, dans sa situation, pleurer la perte d'un amant étoit un crime, et qu'en toute situation, pleurer celle d'un infidèle étoit une folie. Agnès enfin me reconnut; et c'est ici, Lorenzo, que j'ai besoin d'en appeler, pour ma justification, à notre longue amitié, à la connoissance que vous avez de mon inaltérable honneur; c'est ici que je dois implorer votre indulgence. Je supprime d'inutiles détails : Agnès m'aimoit. Lorsque j'eus trouvé l'occasion favorable de lui parler sans témoins, obéissante aux volontés de son père, fidelle à ses vœux, elle refusa de m'écouter.; elle m'écouta cependant, pressée par mes sollicitations. Je me justifiai pleinement à ses yeux; je lui exposai tous mes motifs d'espérance; je la fis consentir à seconder mes projets. Chaque nuit elle se rendoit dans un réduit écarté que m'avoit procuré le jardinier. Là, plus libre qu'au milieu du monde, je lui jurois une éternelle tendresse. Rappelez-vous,

Lorenzo, notre amour si violemment contrarié, mes souffrances, la pureté de mes intentions, ma ferme résolution de n'avoir jamais qu'Agnès pour épouse; rappelez-vous sa candeur, la violence faite à ses sentimens. Que vous dirai-je enfin? dans un moment de délire, nous ne reconnûmes le danger auquel nous exposoit notre mutuellle tendresse, qu'en nous apercevant que l'amour nous avoit égarés l'un et l'autre, que les vœux d'Agnès étoient enfreints, et qu'elle étoit déjà mon épouse.

Ici Lorenzo donna des marques visibles de mécontentement. Le marquis l'appaisa en le nommaut son ami, son frère, et continua :

Après les premiers instans de délire, cet accident fit frémir Agnès. L'amour faisant tout à coup place aux regrets et à la crainte, elle me fit des reproches amers; frappée de terreur, elle s'échappa de mes bras, et s'enfuit à sa cellule. Depuis ce moment, je n'ai pu la revoir qu'une seule fois, et c'étoit en plein jour, comme elle se promenoit appuyée sur le bras d'une de ses compagnes qui paroissoit être son amie, et avec laquelle je l'avois déjà vue plusieurs

fois. Elle jeta sur moi un triste regard, et détourna la tête. . . . . . .

Dès le soir de ce jour-là même, le jardinier me notifia qu'il ne pouvoit plus me servir. « La jeune sœur, dit-il, m'a déclaré que si je continuois à vous admettre dans le jardin, elle-même découvriroit tout à madame l'abbesse. Elle m'a dit encore que votre présence désormais lui étoit pénible, et que, si vous conserviez quelque respect pour elle, vous ne deviez plus chercher à la voir. Excusez-moi donc, si je vous déclare qu'il ne m'est plus possible de favoriser votre déguisement. Si l'abbesse venoit à savoir ce que j'ai fait pour vous, non contente de me renvoyer, elle m'accuseroit d'avoir profané son couvent, et me feroit jeter dans les prisons de l'inquisition. »

Je combattis vainement sa résolution; il me refusa toute entrée dans le jardin, et Agnès persévéra à ne vouloir plus ni me voir ni m'entendre. Environ quinze jours après, une maladie violente, dont mon père fut attaqué, m'obligea de partir pour l'Andalousie; je m'y rendis, et trouvai le marquis à l'article de la mort. Quoique dès les premiers symp-

tômes sa maladie eût été déclarée mortelle, elle traîna pendant plusieurs mois. Ensuite la nécessité où je me trouvai de mettre ordre à mes affaires après son décès, ne me permit pas de quitter l'Andalousie. Mais de retour à Madrid depuis quatre jours, j'ai trouvé en arrivant à mon hôtel, la lettre que voici. Ici le marquis ouvrit le tiroir d'un secrétaire, en tira un papier plié qu'il présenta à Lorenzo; celui-ci l'ouvrit, reconnut la main de sa sœur, et lut:

« Dans quel abyme de maux vous « m'avez plongée; Raymond, vous m'a- « vez rendue aussi criminelle que vous. « J'avois résolu de ne vous revoir de « ma vie, de vous oublier s'il étoit pos- « sible, et même de vous haïr. Un être « pour lequel je sens déjà une tendresse « maternelle, me sollicite de pardonner « à mon séducteur, et de réclamer son « amour. Raymond, votre enfant vit « déjà dans mon sein. Je redoute la ven- « geance de l'abbesse; je tremble pour « moi-même, et plus encore pour l'in- « nocente créature dont l'existence dé- « pend de la mienne. Nous serions per- « dus l'un et l'autre, si l'on venoit à « découvrir mon état. Conseillez-moi

« donc, dites-moi ce que je dois faire,
« mais ne cherchez point à me voir.
« Le jardinier qui s'est chargé de vous
« remettre cette lettre est renvoyé; ce-
« lui qui le remplace est d'une fidélité
« incorruptible. L'unique moyen de me
« faire passer votre réponse, est de la
« cacher sous la grande statue de saint
« Dominique, dans l'église des Domi-
« nicains, où je vais à confesse tous les
« jeudis. Je pourrai aisément la prendre
« là sans être aperçue. Je sais que vous
« êtes absent de Madrid; est-il néces-
« saire que je vous prie de m'écrire
« aussitôt après votre retour? je ne le
« pense pas. Ah! Raymond, ma situa-
« tion est cruelle. Forcée à embrasser
« une profession dont je me sens peu
« propre à remplir les devoirs, péné-
« trée de la sainteté de ces devoirs, et
« séduite, hélas! par l'homme que j'ai-
« mois le plus, je me vois réduite à opter
« entre la mort et le parjure. Ma foi-
« blesse, l'affection maternelle, ne me
« permettent pas d'hésiter. La mort de
« mon pauvre père, arrivée depuis
« notre séparation, écarte un des plus
« grands obstacles à notre union. Mon
« père repose dans le tombeau, et je

« n'ai plus à redouter sa colère ; mais « la colère de Dieu, ô Raymond ! qui « pourra m'y soustraire ? qui me pro- « tégera contre le cri de ma propre « conscience? Je n'ose m'appesantir sur « ces réflexions, elles me rendroient « folle. Ma résolution est prise ; obte- « nez la résiliation de mes vœux, je « suis prête à vous suivre. Ecrivez-moi, « ô mon époux ! dites-moi que l'absence « n'a point affoibli votre amour ; dites- « moi que vous allez sauver de la mort « votre innocent enfant et sa malheu- « reuse mère. Je suis en proie à toutes « les angoisses de la terreur. Il me sem- « ble que tous les yeux qui se fixent « sur moi lisent sur mon visage mon « secret et ma honte. Vous êtes la cause, « Raymond, de toutes mes souffrances. « Oh ! que j'étois loin de soupçonner, « quand mon cœur commença à vous « aimer, ces tristes effets de l'amour !

« Agnès. »

Après avoir lu cette lettre, Lorenzo la rendit en silence. Le marquis la replaça dans son secrétaire, et continua :

Cette nouvelle si peu attendue, mais

si ardemment desirée, me combla de joie. Mon plan fut aussitôt arrêté.

Lorsque j'appris la retraite d'Agnès, ne doutant pas qu'elle ne fût disposée à quitter le couvent, j'avois déjà fait confidence de toute l'affaire au cardinal-duc de Lerme, qui aussitôt s'étoit occupé d'obtenir la bulle nécessaire. J'ai heureusement négligé d'arrêter ses démarches; une lettre que je viens de recevoir de lui, m'annonce qu'il attend tous les jours l'ordre de la cour de Rome. J'étois assez d'avis d'attendre patiemment cet ordre; mais le cardinal me conseille de faire sortir, s'il est possible, Agnès du couvent, à l'insu de la supérieure, ne doutant point que celle-ci ne voie, avec un extrême déplaisir, sortir de sa maison une jeune personne d'un rang aussi distingué, et qu'elle ne regarde son abjuration comme une insulte faite à la communauté de Sainte-Claire. Il me représente cette abbesse comme une femme d'un caractère violent et vindicatif. J'ai à craindre qu'en enfermant Agnès dans son couvent, elle ne frustre toutes mes espérances, et ne rende vaines les lettres du pape. D'après ces considérations, j'ai résolu

d'enlever Agnès, et de la tenir cachée dans une des terres du cardinal-duc jusqu'à l'arrivée de la bulle; il approuve mon dessein, et m'assure qu'il est prêt à donner asile à la belle fugitive. J'ai donc fait, pour opération première, arrêter secrètement, et transporter à mon hôtel, le nouveau jardinier de Sainte-Claire. Par ce moyen, je tiens en ma possession la clé de la porte du jardin; il ne me restoit plus qu'à préparer Agnès à son évasion, et c'est ce que je faisois par la lettre que vous m'avez vu placer pour elle à l'endroit qu'elle m'avoit indiqué. Cette lettre lui annonce que je serai prêt à la recevoir demain à minuit, et que tout est préparé pour sa prompte et infaillible délivrance.

Vous connoissez maintenant, Lorenzo, toute l'histoire de mes amours; vous êtes à portée de juger ma conduite, et de reconnoître la fausseté des récits qui vous ont été faits. Je vous répète ici que mes intentions, relativement à votre sœur, ont toujours été pures et honorables; que mon dessein et mon unique desir ont toujours été, sont toujours de l'avoir pour femme. J'espère qu'en faveur de ces disposi-

tions, vous me pardonnerez l'erreur d'un moment ; que vous-même m'aiderez à réparer mes torts envers elle, et à m'assurer un titre légitime à la possession de sa personne et de son cœur.

CHAPITRE V.

« O vous, qui, sur la nacelle légère de la « vanité, que pousse le vent des éloges, vous « embarquez follement pour le voyage de la « renommée, attendez-vous à toutes les va- « riations d'une course orageuse. Votre sort « est d'être perpétuellement, ou élevé sur le « sommet du flot, ou enfoncé dans le gouffre ; « quiconque soupire après la gloire, n'aura « que de courts instans de repos ; ranimé par « un souffle, un autre souffle le détruira. »

POPE.

Après que le marquis eut ainsi terminé le récit de ses aventures, Lorenzo garda quelques instans le silence ; il le rompit enfin.

« Raymond, dit-il en lui prenant la main, les lois strictes de l'honneur exigeroient que je vengeasse dans votre

sang l'outrage fait par vous à ma famille; mais d'après les circonstances particulières que vous venez de me raconter, je ne puis voir en vous un ennemi. Je conçois que la tentation a été trop forte, et qu'il auroit fallu peut-être une vertu plus qu'humaine pour résister. La superstition de mes parens est la seule cause de tous ces malheurs; ils sont plus répréhensibles qu'Agnès et que vous-même. Le passé ne peut être rappelé, mais il peut être réparé par votre union avec ma sœur. Vous avez été, vous continuerez d'être mon meilleur, mon unique ami. J'ai pour Agnès la plus tendre affection, et si j'avois eu à faire choix d'un époux pour elle, c'est vous-même que j'aurois choisi. Poursuivez donc votre entreprise. Je vous accompagnerai demain au soir, et conduirai moi-même Agnès à la maison du cardinal. Ma présence légitimera sa conduite, et mettra à l'abri de toute censure sa fuite du couvent. »

Le marquis lui témoigna sa vive reconnoissance. Lorenzo lui apprit qu'il n'avoit plus rien à craindre de l'inimitié de donna Rodolphe. Il y avoit déjà cinq mois que, dans un accès de co-

lère, elle s'étoit rompu un vaisseau, et étoit morte dans l'espace de quelques heures. Passant ensuite à un autre objet, il lui parla des intérêts d'Antonia. Le marquis fut fort surpris d'entendre parler de cette nouvelle parente. Son père avoit emporté au tombeau sa haine contre Elvire, et jamais il ne lui avoit même donné à entendre qu'il sût ce qu'étoit devenue la veuve de son fils aîné. « Vous avez eu raison de conjecturer, dit don Raymond à son ami, que je serois disposé à reconnoître ma belle-sœur et son aimable fille. Les préparatifs de l'évasion d'Agnès ne me permettent pas de leur rendre visite aujourd'hui; mais je vous prie, Lorenzo, de les assurer de mon amitié, et de leur fournir, pour mon compte, toutes les sommes dont elles pourroient avoir besoin. » Lorenzo promit de se conformer à ses vues aussitôt qu'il pourroit découvrir le lieu de la résidence d'Elvire. Il prit alors congé de son futur beau-frère, et retourna au palais de Médina.

Le jour commençoit à paroître lorsque le marquis se retira à son appartement. Sachant bien que son récit dureroit plusieurs heures, et voulant

n'être point interrompu, il avoit, en rentrant à son hôtel, défendu qu'on l'attendît. Il fut donc un peu surpris, en entrant dans son anti-chambre, d'y trouver encore Théodore. Assis près d'une table, et tenant une plume à la main, le page étoit tellement occupé, qu'il ne s'aperçut point de l'approche de son maître; le marquis l'observa pendant quelques instans. Il écrivoit quelques lignes, s'arrêtoit, recommençoit à écrire, sourioit à ses idées, dont il paroissoit émerveillé. A la fin, il mit la plume sur la table, se leva, et s'écria, en se frottant les mains d'un air joyeux : « M'y voilà; c'est charmant, c'est charmant! »

Les transports du page furent interrompus par un grand éclat de rire.

« Qu'avez-vous donc là de si charmant? » dit le marquis, qui soupçonnoit de quelle nature étoient ses occupations.

Le jeune homme tressaillit, rougit, courut à la table, prit vite son papier et le cacha dans son sein.

« Je ne savois pas, monsieur, que vous fussiez si près de moi : puis-je vous être de quelque utilité? Lucas est déjà au lit. »

« Je compte aussi me mettre au lit dès que j'aurai pu vous dire mon opinion sur vos vers. »

« Sur mes vers, monsieur ? »

« Oui, Théodore, je suis sûr que le dieu des vers a pu seul vous tenir éveillé jusqu'à ce moment. Montrez-les moi ; je serai fort aise de voir quelque nouveauté de votre composition. »

« En vérité, monsieur, ils ne méritent pas votre attention. »

« Moi, je crois qu'ils sont charmans, puisque vous l'avez dit. Allons, voyons, je vous promets d'être un critique indulgent. »

L'aimable enfant lui présenta son papier d'un air fort humble en apparence ; mais le plaisir qui brilloit dans ses yeux à travers sa feinte tristesse, déceloit la vanité de son jeune cœur. Le marquis sourit en observant ce qui se passoit dans l'ame de Théodore. Il s'assit ; le jeune page, secrètement partagé entre l'espoir et la crainte, cherchoit avec une inquiétude inexprimable à lire sur le visage de son maître l'effet de ses vers.

L'AMOUR ET LA VIEILLESSE.

La nuit étoit noire ; un vent frais souffloit. Anacréon, devenu vieux et morose, étoit assis près de son feu, dont il entretenoit la flamme petillante. Soudain la porte de sa chaumière s'ouvre ; il aperçoit, ô surprise ! l'Amour, qui jette autour de lui un regard amical, et le salue par son nom.

Quoi ! c'est toi ? dit Anacréon d'un air triste et mécontent. Voudrois-tu donc encore enflammer mon sein de ta dangereuse fureur ? Que viens-tu chercher dans ce désert, où n'habitent ni les ris ni les jeux ? Jamais cette vallée ne fut l'asile des amans. Un éternel hiver tient ces plaines enchaînées : aussi froide que lui, la vieillesse règne seule dans mon jardin, dans ma maison et dans mon cœur.

Quelque jeune vierge invoque en ce moment ton pouvoir sous un ombrage fleuri ; hâte-toi de te rendre auprès d'elle ; ordonne aux songes voluptueux de voltiger autour de son lit. Va reposer sur le sein brûlant de Damon, va folâtrer autour des lèvres de Chloé, ou te faire un oreiller de sa joue vermeille.

Voilà les lieux que tu dois fréquenter ; retire-toi. Crois-tû que j'aie oublié les peines que tu me causas tant que je fus dans les liens de Julie, le feu dont mon sein brûla, les soupirs jaloux qui déchirèrent mon cœur, et mes espérances déçues et mes vœux dédaignés ? Retire-toi, te dis-je, et va chercher, pour le trahir, quelque autre que moi.

Est-ce que l'âge, bon homme, a troublé votre raison, dit le dieu? est-ce à moi que s'adressent ces injures, à moi! qui cependant vous aime encore? S'il vous est arrivé de rencontrer une orgueilleuse, cent autres, dites-moi, n'ont-elles pas été douces avec vous? Tel est l'homme : sa main écrit les bienfaits sur le sable, et grave sur la pierre solide un léger désagrément.

Qui t'a conduit, ingrat, au canal où Lesbie se baignoit en plein midi? qui t'a indiqué la cachette où Daphné reposoit seule au déclin du jour? et lorsque Célie crioit au secours, quel autre que l'Amour t'inspira de lui fermer la bouche d'un baiser? — Vous m'appeliez alors aimable enfant, vous ne vouliez aimer que moi; le vin même ne vous plaisoit point, disiez-vous, si les lèvres de l'Amour n'avoient auparavant touché les bords du vase.

Ces momens si doux ne reviendront-ils plus? suis-je pour jamais banni de votre cœur? Oh! non! ce sourire me dit que vous m'aimez encore; ce sein palpitant, ces yeux étincelans, m'annoncent le retour de votre tendresse. Reviens, Anacréon, reviens à moi; mon flambeau réchauffera ton cœur glacé par l'âge; ma main désarmera la fureur du pâle hiver, et le printemps et la jeunesse reviendront folâtrer autour de toi.

L'Amour arracha de son aile une plume dorée, et la mit dans la main du poète : aussitôt les rêves brillans de l'imagination s'élèvent autour de sa tête et la remplissent d'une sainte inspiration; son teint brille d'un flamme cé-

leste ; il saisit sa lyre. La plume rase légèrement les cordes sonores, trop long-temps négligées ; Anacréon chante de nouveau le pouvoir de l'Amour.

A ce nom seul les arbres des forêts secouent leurs chevelures de neige ; les ruisseaux, se fondant, brisent leurs froides entraves ; l'hiver s'enfuit. La terre, au même instant, se couvre de fleurs nouvelles ; l'haleine du zéphyr pénètre dans les réduits les plus solitaires, et le soleil, du haut du ciel, épand les rayons brillans du jour.

Attirés par les sons harmonieux, les faunes et les sylvains entourent la chaumière et cherchent à voir le musicien. Les nymphes des bois ressentent l'effet de l'enchantement : impatientes, elles courent, elles bondissent, elles desirent, elles aiment. En écoutant les douces modulations de sa voix, elles oublient qu'Anacréon est vieux.

L'Amour, qui jamais ne reste en place, tantôt posé sur le haut de sa lyre, sait, en l'agitant, en prolonger les sons ; tantôt, en voltigeant, il les étouffe d'un coup d'aile ou interrompt la voix du chantre par un baiser. Dans un moment, se glissant entre ses bras, il se blottit dans son sein. Un instant après, il entrelace de roses les cheveux blancs du vieillard, et folâtre autour de sa tête, porté sur ses ailes d'or déployées.

Oh ! désormais, dit Anacréon, je ne veux plus offrir mes vœux à d'autres autels, puisque l'Amour daigne encore m'inspirer. Assez d'autres chanteront les héros et les rois ; embouche qui voudra les trompettes guerrières. Amour,

Amour, je te serai désormais fidèle; à toi seul je consacre ma lyre, et jusqu'à mon dernier soupir ma bouche ne chantera que toi.

Le marquis rendit à Théodore son papier avec un sourire d'encouragement.

« Votre petit poème me plaît beaucoup, lui dit-il : cependant vous ne devez pas trop vous en rapporter à mon opinion; en fait de poésie, je ne suis pas un très-bon juge. Il m'est arrivé de faire une fois quatre ou cinq espèces de vers; ils étoient tendres. La strophe commençoit par ces mots : *Je suis à toi, tu es à moi*, etc. Cependant l'effet en a été pour moi si peu satisfaisant, que j'ai bien promis de n'en plus faire un seul de ma vie. Et quant à vous, Théodore, je dois vous dire que vous ne pouvez choisir une occupation plus dangereuse que celle de faire des vers. Un auteur, quel qu'il soit, bon, mauvais ou médiocre, est une créature malheureuse que chacun se croit en droit d'attaquer. Peu de personnes sont en état d'écrire un livre; mais tout le monde se croit apte à le juger. Un mauvais ouvrage porte avec lui sa pu-

nition : c'est le mépris et le ridicule. Est-il bon, il excite l'envie, et attire sur son auteur mille et mille mortifications; il se voit assailli par une nuée de critiques partiaux et de mauvaise humeur. L'un trouve à redire au plan, un autre au style, un autre à la moralité; et s'ils ne réussissent point à trouver des défauts à l'ouvrage, ils chercheront alors à flétrir l'auteur; ils produiront malicieusement au grand jour toutes les particularités propres à jeter du ridicule sur son caractère ou sur sa vie privée, et viseront à blesser l'homme, s'ils ne peuvent atteindre l'écrivain. En un mot, entrer dans la carrière de la littérature, c'est vous exposer volontairement à tous les traits de la jalousie, du ridicule, du dédain, et même du blâme. Un jeune auteur, je le sais, trouve en cela même de l'encouragement et de la consolation. *Lope de Vega*, se dit-il à lui-même, et *Calderite*, ont eu aussi des critiques injustes et envieux; et modestement il se range dans la même catégorie. Je sais que ces sages observations ne font que glisser sur votre esprit, que la manie littéraire est un mal sans remède, et

qu'il ne vous est pas plus aisé de cesser d'écrire qu'à moi de cesser d'aimer ; cependant si vous ne pouvez résister totalement au paroxisme poétique, ayez du moins la précaution de ne communiquer vos vers qu'à ceux dont la prévention bien déclarée en votre faveur vous assure leur approbation. »

« Ainsi, monsieur, vous ne trouvez donc pas que mes vers soient bons ? » reprit Théodore d'un air consterné.

« Je ne dis pas cela. Je vous ai déclaré, au contraire, qu'ils me plaisoient beaucoup ; mais mon amitié pour vous me rend suspect de partialité, et d'autres pourroient en porter un jugement moins favorable. Je dois encore vous dire que ma prévention même ne m'aveugle pas au point de n'y pas apercevoir un assez grand nombre de défauts. Par exemple, j'y vois une grande profusion de métaphores. La force de vos vers, en général, consiste plus dans les mots que dans le sens ; quelques vers ne sont là que pour la rime, et la plupart des meilleures idées sont empruntées d'autres poètes, quoique vous-même ignoriez peut-être le plagiat. Ces défauts pourroient, à la rigueur, être excusés

dans un ouvrage de longue haleine ; mais un aussi petit poëme devroit être parfait. »

« Cela peut être vrai, monsieur; mais je vous prie de considérer que je n'écris que pour mon plaisir. »

« Vos défauts en sont moins excusables : on peut pardonner quelques négligences à ceux qui, écrivant pour de l'argent, sont obligés de compléter leur tâche dans un temps donné, et sont payés, non d'après la valeur, mais d'après le volume de leurs productions; mais dans ceux qu'aucune nécessité n'oblige à se faire auteurs; qui, n'écrivant que pour l'honneur, ont tout le loisir de polir leurs compositions, ces fautes sont impardonnables, elles appellent sur l'ouvrage les traits de la plus sévère critique. »

Le marquis se leva. Voyant Théodore triste et découragé, il ajouta en souriant :

« Cependant ces vers ne déshonoreront point votre nom : votre versification est assez facile, et vous avez l'oreille juste. La lecture de votre petit poëme m'a causé beaucoup de plaisir ; et si ce n'est pas vous demander une faveur trop

grande, je vous serai fort obligé de m'en donner une copie. »

Ces derniers mots épanouirent la physionomie du jeune homme : n'ayant pas aperçu le sourire moitié sincère, moitié ironique, qui accompagnoit cette prière, il se hâta de promettre la copie. Le marquis entra dans sa chambre, satisfait d'avoir donné cette petite leçon à la vanité de Théodore, se jeta sur son lit, s'endormit, et fit d'agréables rêves sur le bonheur que lui promettoit son union prochaine avec Agnès.

A son retour à l'hôtel de Médina, Lorenzo demanda ses lettres : il en trouva plusieurs qui l'attendoient, mais il ne trouva point celle que lui-même attendoit. Léonelle n'avoit pu lui écrire le même soir, elle n'avoit eu que le temps d'informer don Christoval, sur qui elle se flattoit d'avoir fait une impression assez profonde, et dont elle vouloit, avant tout, s'assurer, du lieu où il pourroit la revoir. A son retour du sermon, Léonelle avoit raconté à sa sœur comment un fort aimable cavalier avoit eu pour elle les attentions les plus mar-

quées, et comment son compagnon s'étoit chargé d'embrasser les intérêts d'Antonia auprès du marquis de Las Cisternas. Elvire fut beaucoup moins satisfaite de ce récit que celle qui le faisoit. Elle blâma l'imprudente facilité avec laquelle sa sœur avoit confié à un inconnu le secret de ses affaires, et craignit qu'une démarche aussi inconsidérée n'inspirât au marquis des préventions contre elle; mais elle cacha dans le fond de son cœur sa principale crainte. Elle avoit observé qu'au seul nom de Lorenzo le rouge montoit au visage de sa fille : toutes les fois qu'il en étoit question, Antonia, timide, embarrassée, détournoit la conversation et parloit d'Ambrosio. Ayant aperçu les émotions de ce jeune cœur, Elvire exigea de Léonelle qu'elle se dispensât d'écrire aux deux cavaliers. Un soupir échappé à Antonia confirma la prudente mère dans son opinion.

Mais Léonelle avoit, de son côté, résolu de n'en faire qu'à sa tête; elle ne vit dans les scrupules de sa sœur que l'inspiration d'une secrète jalousie ; Elvire craignoit apparemment qu'elle ne pût parvenir à un rang supérieur au sien.

Léonelle adressa donc secrètement à Lorenzo le billet suivant, qui lui fut remis à son réveil :

« Vous m'accusez sans doute, segnor « Lorenzo, de négligence et d'ingrati-« tude ; mais je vous jure sur mon hon-« neur virginal qu'il ne m'a pas été pos-« sible hier d'accomplir ma promesse. « Je ne sais en quels termes vous ins-« truire de l'étrange accueil qu'a fait ma « sœur à votre bon desir de lui rendre « visite. Ma sœur est une femme fort « singulière, quoiqu'elle ait de bonnes « qualités ; mais elle est jalouse de moi, « ce qui fait que souvent ses idées me « semblent inexplicables. En apprenant « que votre ami m'avoit fait beaucoup « de politesse, elle a pris l'alarme, elle « a blâmé ma conduite, et m'a expres-« sément défendu de vous faire con-« noître notre adresse ; mais ma recon-« noissance des bons offices que vous nous « avez offerts, et, l'avouerai-je ? mon « desir de revoir le trop aimable Chris-« toval, ne me permettent pas de con-« descendre à ses volontés. Nous de-« meurons, monsieur, dans la rue de « *Saint-Jago*, la quatrième porte après

« le palais d'*Albornos*, et presque en face « du barbier *Miguel Coello*. Vous pou« vez demander donna Elvire Dalfa, « nom de fille de ma sœur, qu'elle con« tinue de porter, d'après l'ordre exprès « de son beau-père. Vous êtes sûr de « nous trouver ce soir à huit heures; « mais ne laissez pas échapper un mot « qui puisse faire soupçonner à ma sœur « que je vous ai écrit cette lettre. Si vous « voyez le comte d'Ossorio, dites-lui, — « je rougis en le déclarant, que sa pré« sence aussi ne sera que trop agréable « à la tendre

LÉONELLE. »

Ces derniers mots *étoient écrits* avec de l'encre rouge, pour figurer l'aimable rougeur qui couvroit les joues de Léonelle lorsqu'elle traçoit des mots si propres à effaroucher sa pudeur virginale.

Après avoir lu ce billet, Lorenzo fit chercher par-tout don Christoval; mais n'ayant pu le trouver de tout le jour, il prit le parti de se rendre seul chez donna Elvire, à la grande mortification de Léonelle. Le domestique qu'il chargea de l'annoncer ayant déjà dit qu'El-

vire étoit à la maison, elle ne put refuser sa visite; ce ne fut cependant qu'avec répugnance qu'elle consentit à le recevoir. Cette répugnance fut encore accrue par l'émotion visible que son approche, et sur-tout sa présence, produisirent sur Antonia. Lorenzo étoit bien fait de sa personne; ses traits étoient expressifs et ses manières naturellement élégantes. Elvire, quand elle l'aperçut, résolut de le recevoir avec une politesse froide, de refuser ses offres de service, tout en se montrant reconnoissante de ce qu'elles avoient d'obligeant, et de lui faire sentir, sans cependant l'offenser, qu'elle seroit charmée qu'il voulût à l'avenir supprimer ses visites.

Lorsqu'il entra, Elvire, indisposée, étoit à demi couchée sur un lit de repos. Antonia brodoit, assise devant son tambour, et Léonelle, en habit de bergère, lisoit la *Diane de Monte-Mayor*. Lorenzo s'attendoit à trouver dans Elvire, quoiqu'elle fût mère d'Antonia, la sœur de Léonelle et la fille d'un honnête cordonnier de Cordoue; un seul coup d'œil fut suffisant pour le détromper: il vit une femme d'une

figure très-distinguée, et belle encore, quoique le temps et les chagrins eussent un peu altéré ses traits. Sa physionomie étoit grave; mais cette gravité étoit tempérée par une douceur enchanteresse. Lorenzo conjectura qu'elle devoit avoir ressemblé dans sa jeunesse à Antonia. Il commença par témoigner son étonnement de l'imprudente prévention du feu comte de Las Cisternas. Elle le pria de s'asseoir, et se rassit elle-même.

Antonia le reçut avec une simple révérence, et continua de travailler. Pour cacher la rougeur qui couvroit ses joues, elle se plioit en deux sur son métier. La tante joua la modestie; elle affecta de rougir et d'être tremblante : elle tenoit les yeux baissés, se préparant à recevoir les complimens de don Christoval, qu'elle supposoit entré avec Médina; mais à la fin, regardant autour d'elle, ce fut avec une extrême mortification qu'elle s'aperçut que Médina étoit seul. Comme il parloit à Elvire de don Raymond, Léonelle impatiente lui demanda, en l'interrompant, ce qu'étoit devenu son ami.

Ah ! segnora, répondit tristement

Lorenzo, qui desiroit se maintenir dans ses bonnes graces, combien il sera affligé d'avoir manqué cette occasion de vous présenter ses hommages ! La maladie subite d'un de ses parens l'a obligé de quitter Madrid à la hâte; mais soyez sûre qu'à son retour, sa première démarche sera de venir se mettre à vos pieds.

Comme il disoit ces mots, ses yeux rencontrèrent ceux d'Elvire, dont le regard fixe et expressif lui reprocha d'avoir dit un mensonge. Léonelle, de son côté, ne fut pas plus satisfaite de cette réponse. Honteuse et mécontente, elle se leva, et sortit en grommelant.

Lorenzo se hâta de réparer sa faute et de se rétablir dans l'opinion d'Elvire : il lui rapporta la conversation qu'il avoit eue avec le marquis, l'assurant que don Raymond étoit prêt à la reconnoître pour la veuve de son frère, et qu'il l'avoit spécialement chargé de venir lui rendre visite, en attendant qu'il pût y venir lui-même. Cette nouvelle soulagea d'un grand poids l'esprit d'Elvire : elle avoit donc enfin trouvé un protecteur pour sa jeune orpheline !

Elle remercia Lorenzo de s'être si généreusement intéressé pour elle; cependant elle ne l'invitoit point à répéter sa visite. En prenant congé, Lorenzo lui demanda la permission de venir quelquefois s'informer de sa santé. Le ton poli avec lequel il fit cette demande, la reconnoissance, l'amitié qui l'unissoient au marquis, tous ces motifs ne laissoit point à Elvire la liberté d'un refus: elle consentit à le recevoir; il promit de ne point abuser de la permission, et sortit.

Après son départ, Elvire et Antonia, restées seules, gardèrent quelques instans le silence. Toutes deux desiroient parler sur le même sujet; mais l'une éprouvoit un embarras qui ne lui permettoit pas de desserrer les lèvres, l'autre craignoit de voir ses craintes confirmées, et toutes deux se taisoient.

« Ce jeune homme est fort aimable, dit enfin Elvire; il me plait beaucoup. Hier, à l'église, fut-il long-temps auprès de vous, Antonia? »

« Oh! maman, il ne m'a pas quittée un seul instant; il a eu l'honnêteté de me donner sa chaise, et s'est montré fort obligeant et fort attentif. »

« Vraiment ? pourquoi donc ne m'en avez-vous point parlé ? je ne vous ai pas même entendu prononcer son nom. Votre tante m'a fait un pompeux éloge de son ami, vous m'avez parlé de l'éloquence d'Ambrosio, et l'une et l'autre ne m'avez pas dit un seul mot, ni de la personne ni des agrémens de don Lorenzo : si Léonelle ne m'eût pas instruite de son empressement à nous servir, j'aurois totalement ignoré son existence. »

Antonia rougit et ne répondit point.

« Vous en jugez peut-être moins favorablement que moi. Sa figure est, à mon gré, fort agréable, sa conversation est celle d'un homme sensé, et ses manières sont fort engageantes. Peut-être l'avez-vous vu sous un autre aspect. Vous semble-t-il... désagréable ? »

« Désagréable ! oh ! maman, comment seroit-il possible ? il eut hier tant de bontés pour moi ! sa figure est à la fois si gracieuse et si noble, sa conversation est si intéressante, ses manières si engageantes !... Soyez sûre, maman, que je pensois à lui, quoique je ne vous en parlasse point. »

« Oh ! cela, je le crois : mais vous n'avez pas eu le courage de m'en faire vous-même la confidence; vous m'avez caché, Antonia, que vous nourrissiez au fond de votre cœur un sentiment nouveau, et cela parce que vous avez pensé que je pourrois le désapprouver. Venez près de moi, mon enfant. »

Antonia, confuse et embarrassée, quitta sa broderie, et, se jetant à genoux près du sofa, cacha son visage dans le sein de sa mère.

« Calmez vos craintes, ma chère Antonia; voyez en moi une tendre amie, et ne craignez aucun reproche de ma part. J'ai lu sur votre visage les émotions de votre cœur; vous n'avez point l'art de les cacher, et elles ne pouvoient échapper à l'œil attentif d'une mère. Ce Lorenzo, croyez-moi, est dangereux pour votre repos. En supposant même que votre affection fût payée par lui de retour, quelles peuvent être les suites de cet attachement? Vous êtes pauvre et n'avez point d'amis, mon Antonia; Lorenzo est l'héritier du duc de Médina-Céli. En supposant qu'il n'ait que des vues honorables, son oncle ne consentira jamais à cette

union ; et moi, je n'y donnerai point mon consentement sans celui de cet oncle ; j'ai trop appris, par ma propre expérience, à quels chagrins une jeune fille s'expose en entrant dans une famille qui refuse de la recevoir. Combattez donc votre penchant, ma fille ; quoi qu'il doive vous en coûter, tâchez de le surmonter.

Antonia baisa la main de sa mère, et promit d'obéir.

« Pour empêcher, continua Elvire, que votre affection ne s'accroisse, il sera nécessaire d'arrêter le cours des visites de Lorenzo. Le service qu'il m'a rendu ne me permet pas de l'éconduire formellement ; mais, si je n'augure pas trop favorablement de son caractère, j'espère qu'il entendra mes raisons. Qu'en dites-vous, mon enfant ? cette précaution ne vous semble-t-elle pas nécessaire ? »

Antonia souscrit à tout sans hésiter, mais non pas sans regret. Sa mère l'embrassa affectueusement, et se retira dans sa chambre à coucher. Antonia suivit son exemple, et fit vœu si fréquemment de ne plus penser à Lorenzo, qu'elle ne pensa qu'à lui jusqu'au mo-

ment où le sommeil vint fermer sa paupière.

Au sortir de chez Elvire, Lorenzo se hâta de rejoindre le marquis. Tout étoit prêt pour le second enlèvement d'Agnès. A minuit, les deux amis étoient avec un carrosse à quatre chevaux sous les murs du couvent. Don Raymond, possesseur de la clé du jardin, en ouvrit la porte; ils entrèrent, et attendirent pendant quelque temps qu'Agnès vînt les joindre. Le marquis, impatient, et craignant que sa seconde tentative ne fût pas plus heureuse que la première, proposa d'aller de plus près *reconnoître* le couvent. Les deux amis s'approchèrent; tout étoit tranquille et dans l'obscurité.

L'abbesse avoit jugé à propos de garder le secret sur l'aventure d'Agnès, craignant que le crime d'un des membres de sa communauté ne rejaillit sur tout le reste, ou que l'interposition de quelques parens puissans ne la frustrât de sa vengeance, en lui enlevant sa victime : elle avoit donc eu soin de ne donner à l'amant d'Agnès aucune raison de soupçonner que ses desseins étoient découverts, et que son amante

alloit être punie. La même raison lui avoit fait rejeter l'idée de faire arrêter le séducteur inconnu, lorsqu'il se présenteroit la nuit au jardin : cette marche auroit causé trop de trouble et attiré trop particulièrement sur son couvent les yeux de tout Madrid. Elle se contenta de renfermer étroitement Agnès, laissant à son amant la liberté de poursuivre l'accomplissement de ses desseins. Le résultat de cette détermination fut tel qu'elle l'avoit espéré : le marquis et Lorenzo attendirent en vain jusqu'au point du jour; ils se retirèrent alors sans bruit, alarmés de voir ainsi leur projet avorté, et ne pouvant en deviner la cause.

Le lendemain matin, Lorenzo courut au couvent, et demanda à voir sa sœur. L'abbesse parut à la grille, et lui annonça d'un air triste que, depuis plusieurs jours, Agnès avoit paru fort agitée; qu'elle avoit été vainement pressée par ses compagnes de leur dévoiler la cause de sa mélancolie, et de chercher dans leur amitié des consolations; qu'elle avoit obstinément persisté à ne leur faire aucune confidence; mais que jeudi soir ses peines secrètes

avoient produit un effet si violent sur sa constitution, qu'elle étoit tombée malade et gardoit à présent le lit.

Lorenzo ne crut pas un mot de cette histoire, dit qu'il vouloit absolument voir sa sœur, et demanda, si elle ne pouvoit descendre à la grille, à être admis dans sa cellule.

L'abbesse fit le signe de la croix, choquée de la seule idée que l'œil profane d'un homme pût parcourir l'intérieur de sa sainte maison; et, fort étonnée que Lorenzo pût lui faire une semblable proposition, elle lui dit que sa demande ne pouvoit lui être accordée; mais que, s'il vouloit revenir le lendemain, elle espéroit que sa chère fille seroit suffisamment rétablie pour descendre au parloir. Lorenzo fut obligé de se retirer, assez mécontent de cette réponse, et alarmé pour la sûreté de sa sœur.

Il revint au couvent le lendemain de bonne heure. « Agnès étoit plus mal. Le médecin avoit déclaré qu'elle étoit en danger; il lui avoit ordonné de rester tranquille dans son lit; elle ne pouvoit conséquemment recevoir la visite

de son frère. Lorenzo devint furieux; il pria, supplia, menaça, mais en vain: après avoir employé tous les moyens imaginables, il revint désespéré trouver le marquis. Celui-ci, de son côté, avoit mis tout en usage pour découvrir ce qui avoit pu faire échouer le complot. Don Christoval, auquel ils avoient cru devoir confier leur secret, avoit cherché à faire parler la vieille portière du couvent, qu'il connoissoit d'ancienne date; mais elle étoit sur ses gardes, il n'en put tirer aucun éclaircissement. Le marquis écumoit de colère; Lorenzo n'étoit guère moins agité. Tous deux s'accordoient à conjecturer que le secret de l'évasion avoit été découvert, et que la maladie d'Agnès n'étoit qu'un prétexte inventé par l'abbesse; mais ils n'apercevoient aucun moyen de l'arracher de ses mains.

Lorenzo se rendoit chaque jour au couvent, et chaque jour on lui disoit que sa sœur étoit ou plus mal ou dans le même état. Bien assuré que ces rapports étoient faux, il n'en étoit point alarmé; mais comme il ignoroit de quelle manière sa sœur étoit traitée, et d'après quels motifs l'abbesse s'obs-

tinoit à empêcher qu'il ne la vît, cette incertitude lui causoit les plus vives inquiétudes. Telle étoit la situation de Lorenzo et du marquis, lorsque celui-ci reçut une seconde lettre du cardinal-duc de Lerme. Cette lettre renfermoit la bulle du pape qui relevoit Agnès de ses vœux, et ordonnoit qu'elle fût rendue à ses parens. L'arrivée de ce papier essentiel détermina la marche qu'ils suivroient désormais : ils convinrent que Lorenzo iroit porter, dès le lendemain, une expédition de la bulle à l'abbesse, qui, pour se dispenser d'obéir, ne pourroit alors alléguer la maladie d'Agnès; qu'il exigeroit que sa sœur lui fût remise à l'instant même, et qu'il la conduiroit au palais de Médina.

Ainsi délivré de toute inquiétude relativement à sa sœur, Lorenzo eut quelques instans à donner à l'amour et à Antonia. Vers les huit heures, il se présenta de nouveau chez Elvire; elle avoit donné l'ordre qu'on le laissât entrer. Dès qu'on l'eut annoncé, sa fille se retira avec Léonelle; et quand il entra, il trouva Elvire seule. Elle le reçut un peu plus familièrement que la

première fois, et le fit asseoir auprès d'elle.

« Don Lorenzo, dit-elle, allant droit au fait, vous devez me croire reconnoissante du service que vous m'avez rendu auprès du marquis; soyez assuré que je n'en perdrai jamais le souvenir. L'intérêt seul de mon enfant, de ma chère Antonia, va m'inspirer ce que je me propose de vous dire aujourd'hui. Ma santé est foible; bientôt peut-être Dieu me rappellera à lui. Ma fille alors demeureroit sans parens et sans protecteurs, si, par quelque imprudence, elle perdoit l'espoir de trouver protection dans la famille de Cisternas. Ma fille est jeune et sans artifice; elle est assez jolie pour qu'il me soit permis de songer à la préserver de la séduction. Son ame est d'ailleurs douce et aimante, un seul instant peut éveiller des passions encore assoupies dans le fond de son cœur. Vous êtes aimable, don Lorenzo; Antonia est déjà reconnoissante envers vous. Vous le dirai-je? votre présence ici me fait trembler; je crains qu'elle ne lui fasse éprouver des sentimens qui répandroient l'amertume sur le reste de sa vie, ou lui feroit concevoir des es-

pérances que sa situation rendroit éternellement vaines et inexcusables. Pardonnez-moi si je vous avoue mes craintes, et laissez-moi vous en développer les motifs. Je ne puis vous interdire l'entrée de ma maison ; mais je crois pouvoir invoquer votre générosité, et vous prier d'avoir égard aux sollicitudes d'une mère. Croyez que je regretterai sincèrement de ne pouvoir cultiver votre connoissance ; ma tendresse pour ma fille m'oblige, don Lorenzo, à vous prier de supprimer à l'avenir vos visites. En cédant à ma demande, vous augmenterez l'estime que j'ai déjà conçue pour vous, et dont tout me porte à croire que vous êtes digne. »

« Votre franchise me charme, reprit Lorenzo, et je vous confirmerai dans la bonne opinion que vous avez de moi ; cependant j'espère que les raisons que vous venez de m'alléguer ne vous porteront pas à persister dans votre demande. J'aime votre fille, et l'aime sincèrement. Ce seroit pour moi le comble du bonheur si je pouvois lui inspirer ces sentimens même que vous paroissez redouter, la conduire à l'autel, et recevoir sa main d'elle-même et de vous.

Quant à présent, je ne suis pas riche, il est vrai; mon père, en mourant, ne m'a laissé qu'un modique héritage; mais mes espérances me permettent peut-être d'oser prétendre à la main de la fille du comte de Las Cisternas. »

Il alloit continuer : Elvire l'interrompit.

« Ce titre pompeux, don Lorenzo, vous fait perdre de vue mon origine; vous oubliez que j'ai passé quatorze ans en Espagne, désavouée par la famille de mon mari, et n'existant que d'une pension à peine suffisante pour l'entretien et l'éducation de ma fille. J'ai même été négligée par la plupart de mes propres parens, qui ne pouvoient croire à la réalité de mon mariage. Ma pension ayant cessé à la mort de mon beau-père, je me suis trouvée réduite à l'indigence. Me voyant dans cette situation, ma sœur, qui unit à quelques travers d'esprit le cœur le plus tendre et le plus généreux, m'a aidée de son peu de fortune, m'a engagée à me rendre à Madrid, où elle me soutient, ma fille et moi, depuis que nous avons quitté la Murcie. Ne voyez donc point dans Antonia la descendante du comte de

Las Cisternas; considérez-la comme une pauvre et malheureuse orpheline, comme la petite-fille de l'artisan Torribio Dalfa, comme la pensionnaire nécessiteuse de la fille d'un simple ouvrier. Comparez cette situation à celle du neveu et de l'héritier du puissant duc de Médina. Je crois que vos intentions sont honorables, don Lorenzo; mais comme il n'y a point d'espoir que votre oncle veuille jamais approuver cette union, je prévois que les suites de votre attachement seroient fatales au repos de mon enfant. »

« Pardon, segnora; vous êtes mal informée si vous mesurez le caractère de mon oncle sur celui de la plupart des autres hommes : mon oncle a une manière de voir supérieure aux vains préjugés et aux motifs sordides d'intérêt; il a beaucoup d'affection pour moi, et je n'ai aucune raison de craindre qu'il voulût s'opposer à mon mariage avec Antonia, quand il verroit que mon bonheur en dépend. Mais, en supposant même qu'il n'y voulût pas consentir, qu'ai-je à craindre? Mes parens ne sont plus; je suis possesseur de ma petite fortune : elle sera suffisante pour soutenir

convenablement Antonia, et je suis prêt à renoncer, pour obtenir sa main, au duché de Médina. »

« Vous êtes vif et jeune, Lorenzo; ces idées sont de votre âge; mais j'ai trop appris par moi-même que le malheur accompagne toujours les alliances inégales. J'ai épousé, contre la volonté de sa famille, le comte de Las Cisternas; j'en ai été sévèrement punie. Quel que fût le lieu de notre retraite, la colère de son père a toujours poursuivi Gonzalve; la pauvreté vint nous assaillir, et nous ne trouvâmes plus d'amis. Notre mutuelle affection existoit toujours; mais, hélas! ce n'étoit plus sans interruption. Accoutumé à l'aisance, mon époux soutint mal le passage de la richesse à l'indigence : il regretta les biens dont il avoit joui et qu'il avoit quittés pour moi; et quelquefois le désespoir venant à s'emparer de son ame, il me reprochoit notre commune détresse, me nommoit le fléau de sa vie, la source de ses chagrins, la cause de sa ruine. Il ignoroit, hélas! combien étoient plus amers les reproches que se faisoit mon propre cœur. J'avois triplement à souffrir : pour moi-même, pour

mes enfans et pour lui. Il est vrai que ces instans étoient courts; sa sincère tendresse reprenoit bientôt son empire, et son repentir alors, son empressement à essuyer mes larmes, me tourmentoient encore plus que ses reproches. Il se jetoit à mes genoux, me demandoit mille fois pardon, et se maudissoit lui-même, comme l'unique cause de mes peines. Je veux épargner ces souffrances à ma fille : tant que je vivrai, elle ne sera point votre épouse sans le consentement de votre oncle, qui indubitablement désapprouvera cette union. Il est puissant; je n'exposerai point mon Antonia aux effets de sa colère et de sa persécution. »

« Sa persécution! Songez-vous combien il me seroit aisé de l'éviter? En mettant les choses au pis, je n'aurois qu'à quitter l'Espagne. Ma fortune peut être aisément réalisée. Les îles d'Amérique nous offriront une retraite sûre; j'ai même un petit bien à Saint-Domingue. Nous partirons; la patrie sera pour moi le lieu où je pourrai posséder sans trouble Antonia. »

« Chimères romanesques! Tels étoient aussi les sentimens de Gonzalve. Il crut

pouvoir abandonner l'Espagne sans regret; le moment du départ le détrompa. Vous ne savez pas ce que l'on souffre à quitter son pays natal! à le quitter pour ne jamais le revoir; à le quitter pour des régions inconnues et sauvages, situées sous un climat dangereux; à s'éloigner sans retour des compagnons de sa jeunesse; à voir périr autour de soi les objets de sa tendresse, victimes des incurables maladies que produit la brûlante atmosphère de l'Inde! J'ai eu tous ces maux à supporter : mon époux et deux aimables enfans ont trouvé leur tombeau dans l'île de Cuba; un prompt retour en Espagne a sauvé seule ma jeune Antonia. Ah! don Lorenzo, si vous pouviez concevoir tout ce que j'ai souffert pendant cette absence! combien je regrettois les lieux qui m'ont vu naître! Je portois envie aux vents qui souffloient vers l'Espagne; et quand un matelot espagnol, en passant sous mes fenêtres, chantoit quelque air connu, je sentois mes yeux se remplir de larmes en songeant à mon pays natal. Gonzave lui-même, mon malheureux époux... »

Les larmes gagnèrent Elvire; elle

se couvrit le visage de son mouchoir. Après quelques instans de silence, elle se leva.

« Excusez-moi, dit-elle, si je vous quitte un moment; le souvenir de mes peines m'a fort agitée, et j'ai besoin d'un peu de solitude. En attendant mon retour, parcourez ces stances : je les ai trouvées, après la mort de mon mari, parmi ses papiers. Le chagrin m'auroit tuée, si j'avois su plus tôt qu'il fût occupé de ces idées. Il écrivit ces vers lorsque nous partîmes pour Cuba, dans un de ces momens où, l'ame obscurcie par le chagrin, il oublioit qu'il avoit près de lui sa femme et deux enfans. Les biens que nous quittons nous semblent toujours les plus précieux : Gonzalve quittoit pour jamais l'Espagne, le reste du monde n'offroit rien à ses yeux qui pût le dédommager de cette perte. Lisez ces stances, don Lorenzo, elles vous donneront quelques idées des sentimens d'un banni.

Elvire remit le papier à Lorenzo, et sortit de l'appartement.

L'EXIL.

O beau pays de l'Ibérie !
Champs et vallons aimés des cieux ;
Heureux climats, terre chérie,
Recevez mes derniers adieux.

Sur des bords déserts et sauvages
Gonzalve, bientôt égaré,
Sentira son cœur déchiré
Du regret de vos doux rivages.
O beau pays, etc.

J'étois, au sein de l'opulence,
Honoré, carressé, servi :
L'Amour, hélas ! m'a tout ravi ;
Je perds jusques à l'espérance.
O beau pays, etc.

Qui me rendra le sort prospère,
Le bonheur qui m'étoit promis,
Mon rang, mes biens et mes amis,
Et la tendresse de mon père ?
O beau pays, etc.

Demeure antique de Murcie,
Je te quitte, paisible lieu,
Pour aller sous un ciel de feu
Tourmenter ma pénible vie.
O beau pays, etc.

De l'œil encore, je suis, j'embrasse
Ces monts groupés dans un lointain
Qui déjà confus, incertain,
Par degrés, pâlit et s'efface.
O beau pays, etc.

Dors, mon vaisseau, dors, je te prie,
Ou fais, du moins, peu de chemin,
Afin qu'à mon réveil demain
J'aperçoive encor ma patrie.
O beau pays, etc.

Vain desir! prière impuissante!
Le vent souffle, l'onde a grossi:
Hélas! je serai loin d'ici
Demain à l'aube renaissante.
O beau pays, etc.

Lorenzo avoit à peine eu le temps de lire ces vers, lorsqu'Elvire rentra. Après avoir donné un libre cours à ses larmes, elle avoit recouvré l'air calme et la dignité qui lui étoient ordinaires.

« Je n'ai rien à vous dire de plus, reprit-elle; je vous ai exposé mes craintes, je vous ai dit les raisons qui me font desirer que vous ne répétiez plus vos visites. Je me suis confiée pleinement à votre honneur, et je suis bien assurée que je n'ai pas eu de vous une opinion trop favorable. »

« Encore une question, segnora, je vous prie. Si le duc de Médina approuvoit mon amour, me permettriez-vous d'adresser mes hommages à vous et à l'aimable Antonia? »

« Je ne dissimulerai point avec vous, don Lorenzo. Quoiqu'il soit peu probable que cette union puisse jamais avoir lieu, je crains que ma fille elle-même ne la desire; je ne vous cacherai point que votre présence a déjà fait sur elle une impression qui me cause les plus sérieuses alarmes : je suis donc obligée de la tenir éloignée de vous. Quant à moi, il n'y a pas lieu de douter que je fusse charmée de voir mon enfant avantageusement établie. Je n'ai pas l'espoir de vivre encore long-temps; le marquis de las Cisternas m'est parfaitement inconnu; quelles que soient aujourd'hui ses dispositions relativement à sa nièce, il se mariera; il est possible qu'Antonia ne plaise point à son épouse, et qu'elle perde ainsi son unique protecteur. Si le duc votre oncle donne son consentement, vous obtiendrez sûrement le mien et celui de ma fille, et ma porte alors vous sera ouverte; jusques là, je vous prie d'être convaincu de mon estime et de ma reconnoissance, et de vous rappeler que nous ne devons plus nous voir. »

Lorenzo promit tout ce qu'exigeoit Elvire, en l'assurant qu'il espéroit avoir

bientôt obtenu ce consentement. Prenant ensuite occasion de ce qu'elle venoit de dire sur l'épouse future du marquis, il lui raconta en peu de mots l'histoire de ses aventures avec Agnès, en ajoutant que don Raymond n'attendoit que la fin très-prochaine de cette affaire pour venir assurer lui-même donna Elvire de son amitié et de sa protection.

« Votre sœur est, dites-vous, à Sainte-Claire, reprit Elvire; je tremble pour elle : une de mes amies, qui fut élevée dans ce couvent, m'a peint l'abbesse comme une femme hautaine, inflexible, superstitieuse et vindicative. On m'a dit depuis, qu'elle s'étoit mis en tête d'établir la plus sévère régularité dans son couvent, et que les plus légères imprudences ne trouvoient jamais grace à ses yeux; qu'elle savoit, quoique violente, prendre au besoin le masque de la douceur et de la bonté; mais qu'elle étoit implacable, et capable de prendre comme d'éluder les mesures les plus rigoureuses pour l'accomplissement de ses volontés. Je suis inquiète d'apprendre que donna Agnès soit entre les mains d'une femme aussi dangereuse.

Lorenzo se leva et prit congé. Elvire, en lui rendant le salut, lui présenta sa main, qu'il baisa respectueusement; il témoigna ses regrets de ne pouvoir encore saluer Antonia, et retourna à son hôtel. Fort satisfaite du résultat de cette conversation; forcée de s'avouer à elle-même que Lorenzo, pour gendre, ne lui déplairoit pas, elle crut cependant ne devoir point confier à sa fille la foible lueur d'espérance que les dispositions de son jeune amant lui laissoient entrevoir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Lorenzo étoit au couvent de Sainte-Claire, muni d'une copie en bonne forme des ordres du saint-père. Les nonnes étoient encore à matines : il en attendit impatiemment la fin. L'abbesse enfin parut à la grille : il demanda à voir Agnès. Hélas! répondit la vieille dame, la situation de cette chère enfant devient à chaque moment plus dangereuse. Les médecins en désespèrent; ils ont déclaré qu'il n'y avoit pour elle de guérison à espérer, qu'autant qu'on la préserveroit de toute visite propre à agiter ses esprits. Lorenzo répondit à ces douloureuses exclamations, en pré-

sentant à l'abbesse l'ordre exprès de sa sainteté, et exigea que, malade ou non, sa sœur lui fût remise sans délai.

L'abbesse reçut le papier avec l'air de la plus profonde humilité; mais quand elle eut d'un coup d'œil vu ce qu'il contenoit, sa colère parut à travers les efforts de son hypocrisie. Son visage devint pourpre, et les regards qu'elle lança à Lorenzo exprimoient la fureur et la menace.

« Cet ordre est positif, dit-elle en s'efforçant de paroître calme, et je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de m'y conformer. »

Lorenzo poussa un cri de surprise.

« Je vous le répète, monsieur, je m'empresserois d'obéir à cet ordre; malheureusement cela n'est plus en mon pouvoir. J'ai voulu, par égard pour vos sentimens fraternels, vous annoncer par degrés un malheureux événement, vous préparer à en recevoir courageusement la nouvelle. Cet ordre exprès rompt toutes mes mesures. Vous demandez Agnès, votre sœur; je suis obligée de vous informer sans détour qu'elle est morte vendredi dernier. »

Lorenzo pâlit.

« Vous me trompez, dit-il après un moment de réflexion; il n'y a pas encore cinq minutes que vous me disiez qu'elle étoit malade, mais toujours vivante. Produisez-moi ma sœur à l'instant même; je dois, je veux la voir. »

« Vous vous oubliez, monsieur; vous devez du respect à mon âge aussi bien qu'à ma profession. Votre sœur n'est plus, je ne vous ai caché jusqu'à présent sa mort, que pour vous épargner un coup trop violent. En vérité, je suis bien mal payée de mes bonnes intentions. Et quel intérêt, je vous prie, aurois-je à la retenir? Il m'eût suffi de connoître qu'elle desiroit quitter notre communauté, pour desirer moi-même son absence. Son séjour ici ne pouvoit d'ailleurs être qu'un opprobre pour le couvent de Sainte-Claire. Votre sœur, monsieur, a trompé ma tendre affection; elle est bien criminelle! et quand vous connoîtrez la cause de sa mort, vous vous en réjouirez. Elle tomba malade jeudi dernier, au sortir du tribunal de la pénitence. Sa maladie étoit accompagnée des plus étranges symptômes; cependant elle persistoit à n'en

point avouer la cause. Nous sommes toutes, graces au ciel, trop innocentes pour en avoir eu le moindre soupçon. Imaginez quelle fut notre consternation, notre horreur, lorsqu'on nous apprit le lendemain qu'elle avoit mis au monde un enfant mort en naissant, et qu'elle a suivi immédiatement au tombeau. — Quoi! monsieur, je ne vois sur votre visage ni surprise ni indignation! Est-il possible que l'infamie de votre sœur n'excite en vous aucun mouvement de sensibilité? En ce cas, je vous retire ma compassion. Il n'est plus, je vous le répète, en mon pouvoir, d'obéir aux ordres de sa sainteté; et je vous jure, par notre divin Sauveur, qu'elle est en terre depuis trois jours. »

En disant ces mots, elle baisa un petit crucifix qui pendoit à sa ceinture, se leva et quitta le parloir; elle jeta, en sortant, à Lorenzo un coup d'œil accompagné d'un sourire sardonique. « Adieu, monsieur, ajouta-t-elle, je ne sais point de remède à cet accident; une seconde bulle du pape n'opèreroit pas la résurrection de votre sœur. »

Lorenzo désespéré sortit aussi; mais don Raymond, en apprenant cette nouvelle, devint presque fou. Il ne pouvoit se figurer qu'Agnès fût morte, et persistoit à dire qu'elle étoit toujours dans l'enceinte des murs du couvent. Il n'étoit point de raisonnement qui pût lui faire abandonner ses espérances; chaque jour il inventoit, mais sans succès, un nouvel artifice pour en obtenir quelques nouvelles.

Médina, de son côté, avoit renoncé à l'espoir de la revoir; mais il encourageoit les recherches de don Raymond, bien persuadé qu'on avoit employé contre la vie de sa sœur des moyens violens, et brûloit de tirer une vengeance éclatante des procédés qu'il attribuoit à l'insensible abbesse. Au chagrin d'avoir perdu sa sœur, se joignit la nécessité de suspendre la confidence qu'il se proposoit de faire au duc de son amour pour Antonia. Cependant ses émissaires, dans cet intervalle, entouroient la porte d'Elvire. On lui rendoit compte de tous ses mouvemens. Ayant appris qu'Antonia se rendoit tous les jeudis à l'église des Dominicains pour y entendre le sermon,

il pouvoit ainsi la voir au moins une fois par semaine, en évitant, selon sa promesse, d'en être remarqué. Ainsi, deux longs mois se passèrent sans qu'on eût de nouvelles d'Agnès. Tout le monde croyoit à sa mort, excepté le marquis. Lorenzo prit alors le parti de faire à son oncle confidence de ses sentimens pour Antonia. Il avoit déjà annoncé par quelques mots son intention de se marier : on y avoit applaudi; et il ne douta point que son oncle n'approuvât son choix.

FIN DU TOME SECOND.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 049094193